ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

TOME TROISIEME

LÉGENDES

CANADIENNES

ET

ŒUVRES DIVERSES

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
8 Rue de La Montagne

1875

I

Les lég
jeunesse :
voulu la
manièreà
plus de n
même fr
ses défaut

" Les l
" Sans
me les pri
" Quan
cle, je pa
ses du pa
dulation
a froid, n
" J'ai
rayon de
vienne co
oreille eff
un murm
seaux.
" Ce n
au bord d
de, fée m
able solit
" Ah!
en les dép
couvre.
monumen
d'ossemen
" L'hi
pleine de
tes curieu
drame.
" Il en
meillent
diennes e
des longu
" Mais
iront bien
qu'à peir
ques ann
beaux épa
" Ne s
réunir tou
server ai
historique
" Nous
me plus
entreprise

LÉGENDES CANADIENNES.

AVANT-PROPOS

Les légendes canadiennes sont une œuvre de jeunesse : elles en ont l'impreinte. Je n'ai pas voulu la faire disparaître. L'écrivain modifie sa manière à mesure qu'il vieillit ; mais en acquérant plus de maturité, il ne conserve pas toujours la même fraîcheur. Chaque âge a ses qualités et ses défauts.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

" Les légendes sont la poésie de l'histoire.

" Sans elles, l'histoire chemine tristement, comme les prières boiteuses d'Homère.

" Quand, voyageur solitaire à travers les siècle, je parcours les solitudes mornes et silencieuses du passé, où chaque monument, chaque ondulation du terrain est un tombeau, mon cœur a froid, mon âme est triste jusqu'à la mort.

" J'ai besoin, au milieu de cette nuit, qu'un rayon de soleil, qu'une fleur au bord du chemin vienne consoler mon œil attristé. Il faut, à mon oreille effrayée de tant de silence, un peu de bruit un murmure de fontaines, un gazouillement d'oiseaux.

" Ce murmure, ce rayon de soleil, cette fleur au bord du chemin, c'est la merveilleuse légende, fée mystérieuse qui change le désert en agréable solitude.

" Ah ! ne profanons donc pas tant de tombes en les dépouillant du peu de verdure qui les recouvre. Jetons plutôt quelques fleurs sur ces monuments funèbres, un peu de vie sur tant d'ossements.

" L'histoire, si poétique, de notre pays est pleine de ces délicieuses légendes, de ces anecdotes curieuses qui lui donnent tout l'intérêt du drame.

" Il en est encore une foule d'autres qui sommeillent au sein de nos bonnes familles canadiennes et dont le récit fait souvent le charme des longues soirées d'hiver.

" Mais, si nous n'y prenons garde, elles s'en iront bien vite s'altérant, se perdant, tant enfin qu'à peine pourrons-nous peut-être, dans quelques années d'ici, en recueillir quelques lambeaux épars.

" Ne serait-ce pas une œuvre patriotique de réunir toutes ces diverses anecdotes, et de conserver ainsi cette noble part de notre héritage historique ?

" Nous avons la ferme conviction qu'une plume plus vigoureuse mènerait à bonne fin cette entreprise ; et c'est afin d'inspirer cette heureuse idée à quelques-uns de nos compatriotes que nous avons recueilli la légende qu'on va lire."

Tel est le vœu que nous émettions en publiant notre première légende.

Nous sommes heureux aujourd'hui de voir notre désir accompli, car le but principal des SOIRÉES CANADIENNES est de " soustraire nos " belles légendes à un oubli dont elles sont plus " que jamais menacées, de perpétuer ainsi les " souvenirs conservés dans la mémoire de nos " vieux narrateurs, et de vulgariser la connais- " sance de certains épisodes peu connus de l'his- " toire de notre pays. "

⁂

En réunissant en volume les légendes que nous avons publiées à diverses époques, nous croyons devoir renouveler ce que nous avons déjà dit à leur apparition :

Ce ne sont pas des histoires imaginaires ; nous pouvons, au contraire, en garantir l'authenticité.

Si nous y sommes pour quelque chose ce n'est qu'en ce qui regarde la couleur, les détails et la disposition du récit.

Quant à l'épisode des PIONNIERS CANADIENS en particulier, loin d'être une fiction romanesque, il est de la plus rigoureuse vérité historique.

D'ailleurs, afin d'enlever tout doute à cet égard, nous avons eu le soin, dans cette édition d'indiquer les noms des personnages.

Les circonstances particulières où se trouve l'auteur lui ont rendu très-facile la connaissance de tous ces détails, puisque l'événement a eu lieu dans la demeure même de son aïeul, et que la jeune personne, qui joue un rôle dans ce récit est sa grande tante maternelle.

L'auteur s'est, aussi, bien donné garde de retrancher de cette anecdote, le songe, où quelques-uns n'ont vu qu'une pure invention, mais qui est un exemple frappant du phénomène inexplicable des pressentiments.

Il n'a été que l'historien fidèle d'un de ces drames qui font époque dans les souvenirs d'une famille.

LA LÉGENDE DE LA JONGLEUSE est une *vieille histoire du temps passé*, que l'auteur a recueillie, il y a bien des années, sur les lèvres des anciens conteurs de sa paroisse natale.

Elle retrace un de ces actes d'atrocité incroyable que les sauvages d'Amérique commirent si souvent contre les Pionniers de la Foi et de la Civilisation, et qui semblent avoir attiré sur toutes les races indiennes cette malédiction qui plane encore sur leur tête.

Le sauvage, a dit le comte de Maistre, n'est et ne peut être que le descendant d'un homme dé-

taché du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque. [1]

Cette hypothèse expliquerait la disparition si prompte des nations indiennes à l'approche des peuples civilisés.

Mais, sans recourir à ce problème, nous n'hésitons pas à attribuer leur anéantissement à ces inqualifiables barbaries dont ils se rendirent tant de fois coupables envers les Missionnaires et les premiers colons qui venaient leur apporter le flambeau de la Vérité.

La Légende de la Jongleuse se mêle aux premiers souvenirs d'enfance de l'auteur; et il se rappellera toujours l'effet prodigieux que produisit sur sa jeune imagination le récit de ce drame que l'amour du merveilleux, inné dans le peuple, enveloppait de tout le prestige de l'inconnu.

Aussi a-t-il essayé, dans sa narration, de faire ressortir, en le poétisant, ce caractère fantastique, afin de conserver à la légende toute son originalité.

Ne vous êtes-vous pas extasié parfois devant le sublime panorama de notre Grand Fleuve, quand, par un beau soir d'été, bien calme, il reflète, dans le miroir limpide de ses grandes eaux, le superbe turban des Laurentides?

Telle est l'idée que nous nous formons de la Légende :

C'est le mirage du passé dans le flot impressionnable de l'imagination populaire : les grandes ombres de l'histoire n'apparaissent dans toute leur richesse qu'ainsi répercutées dans la naïve mémoire du peuple.

Telle est aussi l'idée que nous avons essayé d'exploiter en esquissant la Légende de la Jongleuse :—d'un côté, le tableau historique, conservé sur des monuments encore existants,—de l'autre, l'image féerique, reflétée dans l'onde populaire.

Comme preuve historique,—outre le nom de la paroisse de la Rivière-Ouelle [2] qui tire son origine du nom des deux principaux personnages de ce drame,—nous indiquerons les traces évidentes, laissées sur les lieux même de l'événement, dans les noms qui les désignent encore aujourd'hui.

Quant à la partie légendaire il suffira d'un seul coup d'œil du lecteur pour faire la part du merveilleux.

∴

Avant de terminer cette préface, l'auteur croit devoir répondre à certaines objections qui lui ont été faites par des personnes dont il prise trop haut l'estime et la prudence pour se croire dispensé d'y satisfaire.

—Ce genre de littérature, dit-on, indique une étude de la littérature romantique moderne.

—A cette objection, nous répondons que ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus original, dans l'école romantique, a été recueille par des écrivains d'une parfaite orthodoxie, qui l'auteur croit avoir étudiés à fond. Il suffit de citer entre autres M. Louis Veuillot, le cardinal Wiseman (Fabiola), Victor de la Prade, Hyppolite Violeau, le savant et pieux légendaire Collin de Plancy, etc., etc.

Ne serait-il donc pas permis, dans notre état, de consacrer quelques-uns de ses moments de loisir, ou de se retrancher quelques instants de récréation pour une étude agréable et utile?

Est-ce à une époque comme la nôtre, où l'on ne cesse de jeter à la face du clergé les épithètes de *rétrogrades*, d'*obscurantistes*, qu'on lui ferait un reproche de ne pas se tenir en dehors du mouvement littéraire, le plus grand levier peut-être du monde moderne?

—Mais, ajoute-t-on, ce genre de littérature ne convient pas à notre pays. C'est un genre tout nouveau.

—Eh! tous les genres nous sont nouveaux, car notre littérature est encore à créer, pour ainsi dire. D'ailleurs, en essayant de conserver nos traditions légendaires, l'auteur ne croit pas avoir fait une œuvre inutile.

Malheur à nous si nous tournons le dos à notre passé.

Notre aurore a été si pure!

Et, le présent n'est pas sans nuage......

Que sera notre avenir?

Essayons donc de réunir en faisceaux les purs rayons de notre matin pour en illuminer les ans qui viennent.

Du reste, il ne faut pas se le dissimuler, les écrits modernes, même les plus dangereux, sont plus en circulation parmi nos populations canadiennes qu'on ne le pense bien souvent.

Où vont ces avalanches de livres de littérature française et autre qui pleuvent, chaque mois, dans plusieurs librairies de nos grandes villes?

Puisqu'il nous est impossible d'arrêter le torrent, hâtons-nous, du moins, d'imprimer aux lettres canadiennes une saine impulsion, en exploitant surtout nos admirables traditions, et en les revêtant d'une forme originale et attrayante.

Essayons de photographier notre littérature sur les admirables écrits des Louis Veuillot, des cardinal Wiseman, des Victor de la Prade, etc., etc., en leur donnant le coloris local.

Que chacun apporte sa pierre à l'édifice commun.

Voici notre grain de sable.

Nous laissons à des plumes plus savantes et plus exercées, telles que celles de M. l'abbé Ferland, de M. Crémazie, etc., etc., de cueillir d'abondantes moissons dans les champs de l'histoire et de la poésie.

Qu'on nous permette seulement de glaner les épis qui tombent de leurs gerbes.

Québec, mai, 1861.

---

1. Les Soirées de Saint-Pétersbourg, Vol. I. Deuxième Entretien, page 75.

2. On écrivait autrefois : *Rivière-Houel*.

LE TABLEAU DE LA RIVIÈRE-OUELLE.

Vous souvient-il des jours de votre enfance,
Objet constant de regrets superflus,
Si chers, si purs, si doux quand on y pense,
Si beaux enfin quand nous n'y sommes plus ?
Car le bonheur dans l'humaine carrière
Marche toujours ou devant ou derrière;
La même loi toujours nous le défend;
On le regrette, on l'attend, on le nomme !
Que dit l'enfant ? Oh ! quand serai-je un homme !
Que dit son père ? Oh ! quand j'étais enfant !.........

Madame AMABLE TASTU.

MISSIONNAIRE.

I.

Etes-vous jamais entré dans la vieille église de la Rivière-Ouelle ?

Dans une des chapelles latérales, on voit un *ex voto* déposé là, il y a bien des années, par un étranger arraché miraculeusement à la mort.

C'est un tableau vieux, bien poudreux, sans grande valeur artistique, mais qui rappelle une touchante histoire.

Je l'ai apprise, bien jeune encore, sur les genoux de ma mère, et elle est restée gravée dans ma mémoire aussi fraîche que si je venais de l'entendre.

⁂

C'était, oh ! il y a bien longtemps, par une froide soirée d'hiver ; la neige fouettait les vitres; la bise glaciale pleurait parmi les branches éplorées des grands ormes du jardin ; il faisait une *poudrerie* affreuse.

Toute la famille était réunie au salon. Notre mère assise au piano, après avoir essayé quelques airs, laissait errer au hasard ses doigts distraits sur le clavier. Sa pensée n'y était plus.

Un nuage de mélancolie passait sur son front.

" Mes enfants, nous dit-elle enfin après un " instant de silence, vous voyez comme le temps " est mauvais ce soir. Combien de malheureux " vont avoir à souffrir du froid et de la faim ! " Vous devez bien remercier le bon Dieu de " vous avoir donné une bonne nourriture et un " lit bien chaud pour dormir.

" Nous allons dire le chapelet pour les pau- " vres et les voyageurs qui vont être exposés à " bien des dangers pendant cette nuit.

" Tenez, si vous voulez être bien sages et " bien prier le bon Dieu, je vous raconterai une " belle histoire."

Oh ! comme nous avions hâte que le chapelet fût fini !

L'imagination est si vive, l'âme est si sensible aux impressions, à cet âge naïf.

Crépuscule doré de la vie, l'enfance en possède tous les charmes. Revêtant tous les objets d'ombre et de mystère, elle leur donne une poésie inconnue aux autres âges.

Réunis autour de notre mère, près du poêle qui répandait, dans tout l'appartement, une délicieuse chaleur, nous écoutions, dans un religieux silence, sa voix douce et tendre. Il me semble l'entendre encore.

Ecoutons ensemble ce qu'elle nous racontait :

⁂

Vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire, accompagné de quelques sauvages, remontait la rive sud du fleuve St. Laurent, à une trentaine de lieues au dessous de Québec.

Le missionnaire était un de ces intrépides pionniers de la foi et de la civilisation dont les sublimes figures se détachent sur la nuit des temps, entourées d'une auréole de gloire et d'immortalité.

Cloués sur le Golgotha pendant les jours de leur sanglant pélérinage, ils brillent aujourd'hui transfigurés sur un nouveau Thabor et l'éclat qui jaillit de leur face éclaire le présent et se projette jusque dans l'avenir.

A leurs noms seuls, les peuples, saisis d'étonnement et de respect, inclinent la tête; car ces noms réveillent tout ce que le courage a de plus surhumain, la foi de plus admirable, le dévouement de plus sublime.

⁂

Celui que nous suivons en ce moment est un de ces illustres enfants de la Compagnie de Jésus, dont la vie tout entière fut consacrée à la conversion des sauvages du Canada.

Sa taille peu élevée, ses épaules voutées, sa barbe que les fatigues ont blanchie avant le temps, ses traits pâles et amaigris par les austérités, semblent indiquer qu'il n'est pas fait pour une vie aussi dure. Mais cette frêle enveloppe cache

une de ces grandes âmes qui puisent dans l'énergie de leur volonté une force sans cesse renaissante.

Son large front chauve témoigne d'une vaste intelligence, et ses regards, que l'habitude de la méditation tient presque toujours abaissés, sont empreints d'une sorte de naïveté timide et d'une incomparable douceur.

Les derniers vestiges d'un mélancolique sourire errent sans cesse sur ses lèvres.

En un mot, toute sa figure semble entourée de ce nimbe mystique dont la sainteté illumine les âmes prédestinées.

A quelque pas devant lui s'avance le chef de la petite troupe.

C'est un vieux guerrier indien, converti depuis longtemps au christianisme par le saint missionnaire et devenu dès lors le compagnon fidèle de toutes ses courses aventureuses.

∴

Les voyageurs s'avançaient lentement en *raquettes* sur une neige épaisse et mouvante.

Il faisait une de ces superbes nuits de décembre que l'année qui finit semble semer sur ses pas pour saluer l'année qui va naître et dont la merveilleuse splendeur est inconnue aux peuples du midi.

Sur l'azur foncé du ciel, d'innombrables étoiles versent en larmes d'argent leur fraîche lumière. On dirait les pleurs d'allégresse que l'éclat du Soleil de Justice arrache aux yeux éblouis des bienheureux.

La lune gravit les diverses constellations et s'amuse à contempler dans le miroir des neiges son disque resplendissant.

Vers le nord, des gerbes lumineuses s'élancent d'un nuage obscur qui flotte à l'horizon.

L'aurore boréale s'annonce d'abord par quelques jets de flamme pâle et blanchâtre qui lèchent lentement la surface cérulée du ciel ; mais bientôt la scène s'anime ; les couleurs deviennent plus vives ; la lumière s'élargit, s'arrondit en arc autour du nuage opaque, et revêt les formes les plus diverses.

On voit paraître tour à tour de longs écheveaux de soie blanche, de gracieuses plumes de cygne, ou des faisceaux de fil d'or et d'argent ; voici une troupe de blancs fantômes aux robes diaphanes qui exécutent une danse fantastique ; maintenant c'est un riche évantail de satin dont le sommet touche au zénith et dont les rebords sont baignés de teintes roses et safranées ; enfin c'est un orgue immense, aux tuyaux de nacre et d'ivoire, qui n'attend plus qu'un céleste musicien pour entonner l'hosanna sublime de la nature au Créateur.

Le pétillement étrange, qui accompagne le brillant phénomène, ressemble aux soupirs qui s'échappent des tuyaux d'orgue gonflés par un puissant soufflet et complète l'illusion : c'est le prélude du divin concert qu'il n'est pas donné à des oreilles mortelles d'entendre.

∴

Le spectacle qui, sur la terre, s'offre aux regards n'a pas moins de charmes, dans sa sauvage beauté, que celui du ciel.

L'atmosphère sèche et froide n'est agitée par aucun souffle.

On n'entend que les ronflements sourds et monotones du fleuve géant, endormi sous une couche de glaçons épars et flottants sur ses eaux noires, semblables à la peau tachetée d'un immense léopard.

Une vapeur blanche et légère s'en élève, comme le souffle qui jaillit des narines du monstre marin.

Au nord, se dessinent les crêtes bleues des Laurentides, depuis le cap Tourmente jusqu'à l'embouchure du Saguenay.

Au sud, s'allongent les dernières racines des Alléganys, couvertes de pins, d'épinettes, de sapins et de grandes érablières.

Presque tout le littoral était aussi ombragé de forêts ; car, à l'époque reculée que nous décrivons, on ne voyait sur ces rives ni ces vastes défrichements couverts d'abondantes moissons, ni ces jolies maisons blanchies à la chaux et groupées en villages le long du fleuve d'une manière si coquette, qu'on dirait des bandes de cignes endormis sur la berge.

Une mer de forêts s'étendait sur tous ces rivages.

Quelques petits groupes de maisons s'élevaient çà et là ; mais voilà tout.

APPARITION.

II

Nos voyageurs s'avançaient donc en silence, au milieu du bois, lorsque tout à coup le chef de la petite troupe s'arrêta et fit, en même temps, signe de la main à ses compagnons d'en faire autant.

—Tu te trompes, camarade, lui dit le missionnaire ; ce bruit que tu viens d'entendre, c'est celui d'un arbre qui se fend à la gelée.

L'Indien se tourna lentement vers lui ; un sourire imperceptible passa sur sa figure.

—Mon frère, dit-il à voix basse, si tu me voyais prendre ta parole sainte [1] et vouloir y lire, tu te moquerais de moi ; moi, je ne veux point me moquer de toi, car tu es une Robe-Noire ; mais je te dirai que tu ne connais pas les voix des bois, et que ce bruit que tu viens d'entendre est bien celui d'une voix humaine.

---

1 Ton bréviaire.

Suivez-moi de loin pendant que je vais aller voir ce qui se passe là-bas.

∴

Les voyageurs marchèrent quelque temps sans rien apercevoir.

Le Père commençait à croire qu'il ne s'était pas trompé, lorsqu'arrivé à une clairière, il vit l'Indien s'arrêter tout à coup.

Quel fut son étonnement lorsqu'en suivant la direction des regards du Sauvage, il aperçut, à l'autre extrémité de la clairière, une lumière extraordinaire se détachant sur l'obscurité des arbres.

Au milieu de ce globe lumineux apparaissait, soulevé au-dessus du sol, une sorte de fantôme aux formes vagues et indécises.

Avant que le missionnaire eût pu rien distinguer, l'apparition s'évanouit.

Alors un autre spectacle, que l'éclat de cette étrange vision l'avait empêché d'apercevoir s'offrit à sa vue.

Un jeune homme, vêtu d'un uniforme militaire, était agenouillé au pied d'un arbre. Les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il semblait absorbé par la contemplation d'un objet mystérieux et invisible.

Deux cadavres, qu'à leurs vêtements on reconnaissait facilement pour des militaires, gisaient à ses côtés, sur la neige.

L'un deux, vieillard à cheveux blancs, était adossé au tronc d'un érable et tenait encore entre ses mains un livre prêt à lui échapper.

Sa tête était appuyée sur son épaule droite, et toute sa figure avait cette teinte grise, cendrée de la mort, qui annonce que déjà le cercueil la réclame.

Un cercle bleuâtre entourait ses yeux à demi-fermés, et une dernière larme s'était figée sur sa joue livide.

Mais, malgré ces ravages de la mort, cette figure n'était pas horrible à voir, car les derniers vestiges d'un sourire erraient encore sur ses lèvres et indiquaient que l'espoir suprême, que la foi seule peut inspirer, avait consolé sa dernière heure. [1]

∴

Au grincement de la neige sous les pas des voyageurs, le militaire, qui se tenait à genoux, se détourna tout à coup.

—Mon père ! mon père ! s'écria-t il en se précipitant vers le missionnaire, c'est la Providence qui vous amène ici pour me sauver.

J'allais partager le funeste sort de mes infortunés compagnons lorsqu'un prodige !... ...... un miracle ! ....

Suffoqué par ses larmes et ses sanglots, il ne put en dire davantage ; mais, se jetant dans les bras du missionnaire, il le pressait contre son cœur et le couvrait de ses baisers.

—Calmez-vous, mon fils, lui dit le vieillard .... Dans l'état de faiblesse et d'épuisement où vous êtes, une trop grande émotion pourrait vous être fatale ....

Le vieillard n'avait pas encore achevé ces paroles, qu'il sentit la tête du jeune homme peser plus lourde sur son épaule et tout son corps s'affaisser........Il venait de s'évanouir.

Les voyageurs s'empressèrent de lui prodiguer tous les soins qu'exigeait sa position.

Ses deux compagnons, hélas ! n'avaient plus besoin de secours sur la terre.

Les Sauvages leur creusèrent une fosse dans la neige et le saint missionnaire, après avoir récité quelques prieres sur leurs cadavres, traça, avec un couteau, une grande croix sur l'écorce de l'érable au pied duquel ils avaient rendu leur dernier soupir.

Simple, mais sublime monument d'espoir et d'amour, destiné à protéger leurs dépouilles mortelles.

UNE MAISON CANADIENNE.

III

Voyez-vous, là-bas, sur le versant de ce côteau, cette jolie maison qui se dessine, blanche et proprette, avec sa grange couverte de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière.

C'est une maison canadienne.

Du haut de son piédestal de gazon, elle sourit au grand fleuve dont la vague, où frémit sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

Car l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve et il a soin de s'établir sur ses bords.

Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'en éloigner, il s'en ennuie et il a toujours hâte d'y revenir. [1] Car c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses îles boisées et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumantes.

∴

L'étranger qui, ne connaissant pas l'*habitant* de nos campagnes, croirait pouvoir l'assimiler au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprendrait étrangement.

Plus éclairé et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.

En comparaison de celui-ci, c'est un véritable petit *prince* parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre-vingts arpents de terre, entourés d'une clôture de cèdre, et qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

---

1 C'est cette scène que représente l'*ex-voto* dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

1. J'ai entendu un missionnaire des cantons de l'est me dire qu'il ne pouvait jamais revoir le fleuve sans pleurer.

***

Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sous ce toit dont l'aspect extérieur est si riant ?

Je vais essayer de vous en peindre le tableau, tel que je l'ai vu maintes fois.

D'abord, en entrant dans le *tambour* deux seaux, pleins d'eau fraîche sur un banc de bois, et une tasse de ferblanc, accrochée à la cloison, vous invitent à vous désaltérer.

A l'intérieur, pendant que la soupe bout sur le poële, la mère de famille, assise, près de la fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet.

Un mantelet d'indienne, un jupon bleu d'étoffe du pays et une *câline* propre sur la tête, c'est là toute sa toilette.

Le petit dernier dort à ses côtés dans son *ber*.

De temps en temps, elle jette un regard réjoui sur sa figure fraîche qui, comme une rose épanouie, sort du couvrepied d'indienne de diverses couleurs, dont les morceaux, taillés en petits triangles, sont ingénieusement distribués.

Dans un coin de l'appartement, l'aînée des filles, assise sur un coffre, travaille au métier en fredonnant une chanson.

Forte et agile, la navette vole entre ses mains ; aussi fait-elle bravement dans sa journée sept ou huit aulnes de toile du pays à grand' largeur qu'elle emploiera plus tard à faire les vêtements pour l'année qui vient.

Dans l'autre coin, à la tête du grand lit à courte-pointe blanche, et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images.

Cette petite branche de sapin flétrie qui couronne la croix, c'est le rameau béni.

Deux ou trois marmots nu-pieds sur le plancher s'amusent à atteler un petit chien.

Le père, accroupi près du poële, allume gravement sa pipe avec un tison ardent qu'il assujettit avec son ongle. Bonnet de laine rouge sur la tête, gilet et culottes d'étoffe grise, bottes sauvages, tel est son accoutrement.

Après chaque repas, il faut bien fumer une *touche* avant d'aller faire le train ou battre à la grange.

L'air de propreté et de comfort qui règne dans toute la maison, le gazouillement des enfants, les chants de la jeune fille qui se mêlent au bruit du rouet, l'apparence de santé et de bonheur qui reluit sur tous les visages, tout, en un mot, fait naître dans l'âme le calme et la sérénité.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez heurter, sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie. Car l'antique hospitalité française, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

Avec sa langue et sa religion, il a conservé pieusement ses habitudes et ses vieilles coutumes.

Le voyageur, qui serait entré il y a un siècle sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes mœurs et le même caractère.

***

C'est dans la paroisse de la Rivière-Ouelle, au sein d'une de ces bonnes familles canadiennes, que nous retrouvons notre missionnaire et ses compagnons.

Toute la famille, avide d'entendre le récit de l'aventure extraordinaire du jeune militaire, s'était groupée autour de lui.

C'était un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans aux traits nobles mais délicats.

Son front élevé, ombragé de cheveux noirs naturellement bouclés, rayonnait d'intelligence, et son regard fier et limpide révélait l'âme ardente et loyale du vrai militaire français.

L'extrême pâleur, suite de la fatigue et des privations, empreinte sur sa figure, répandait sur toute sa physionomie un air mélancolique et touchant.

A l'exquise délicatesse de ses manières, il était facile d'apercevoir une éducation parfaite.

Son manteau, négligemment jeté sur ses épaules, laissait voir une épaulette d'officier, et une petite croix d'or suspendue à sa poitrine.

SILHOUETTE.

IV

—" Je suis parti, dit le jeune officier, il y a plus d'un mois du pays des Abénaquis, accompagné de mon père, d'un soldat, et d'un Sauvage qui nous servait de guide.

" Nous étions chargés de dépêches importantes pour le gouverneur de la colonie.

" Déjà, depuis plusiers jours, nous cheminions, sans accident, à travers la forêt, lorsqu'un soir, exténués de fatigue, nous allumâmes notre feu auprès d'un cimetière indien, pour y passer la nuit.

" Selon la coutume des Sauvages, chaque cadavre, enveloppé séparément dans une grosse écorce d'arbre, était élevé au-dessus du sol, soutenu par quatre poteaux.

Des arcs, des flèches, des tomahawks et quelques épis de maïs, suspendus à ces tombeaux, se balançaient au gré du vent.

" Assis, à quelques pas devant moi, sur le tronc d'un vieux pin gisant, à moitié pourri, sur le sol, notre Sauvage paraissait enseveli dans une profonde méditation.

" Le bûcher, allumé à ses pieds entre deux grosses racines, dont la flamme tantôt vive tantôt presqu'éteinte, l'illuminait de son jour vacillant

et rougeâtre répandait, sur toute sa physionomie, je ne sais quel air effrayant et mystérieux.

“ C'était un homme d'une stature gigantesque.

“ Un Indien l'eût volontiers comparé à un de ces superbes érables de nos forêts, si, à une force herculéenne, il n'eût joint, en même temps, la souplesse du serpent et l'agilité de l'élan.

“ Des plumes noires, rouges et blanches nouées avec ses cheveux, sur le sommet de sa tête, grandissaient encore sa taille.

“ Ses traits farouches, son œil noir et formidable comme une sombre nuit d'hiver, son tomahawk et son long couteau, qu'enfermait une gaine de cuir, à demi-cachée sous un trophée de chevelures flottant à sa ceinture, tout contribuait à lui donner une apparence étrange et sanguinaire.

∴

“ Il faisait une nuit noire et froide.

“ La voûte basse et inégale formée par les branches entrelacées des arbres impénétrables aux rayons de la lune, et qu'éclairait, par intervalles, la lueur douteuse du bûcher, semblait un vaste et sombre caveau où les troncs antiques, à moitié rongés et ensevelis sous la neige et les lianes, jonchaient la terre comme des cadavres de géants épars çà et là; où les bouleaux, couverts de leur écorce blanche, balancés par le souffle de la brise, avaient l'air de pâles fantômes errant au milieu de ces débris, et où le sourd murmure du torrent lointain, se brisant en sanglots et le frémissement plaintif et lugubre de la rafale, à travers les branches dépouillées, imitaient de funèbres gémissements.

“ Un homme un peu superstitieux eût cru entendre les plaintes des âmes des guerriers indiens ensevelis auprès de nous.

“ Malgré moi, un frisson d'horreur courait dans mes veines.

“ Cependant parmi ces décombres, où chaque arbre, chaque rocher, en un mot tous les objets mêlés, confondus dans l'ombre, paraissaient autant de spectres animés épiant tous ses mouvements, l'audacieux Sauvage semblait aussi tranquille que s'il eût été dans sa cabane.

“ Il était là, immobile et silencieux, fixant tour à tour sur le brasier et sur son tomahawk son regard farouche.

∴

—“ Camarade, lui dis-je, penses-tu que nous “ ayons encore à craindre les bandes iroquoises, “ dont nous avons découvert les traces hier.

“ Mon frère a-t-il déjà oublié que nous en “ avons rencontré encore ce matin?

—“ Mais ils n'étaient que deux.

—“ Oui, mais un Iroquois a bien vite fait un “ signal pour avertir ses camarades.

—“ Ceux là ne marchaient pas sur le sentier “ de la guerre; ils étaient occupés à poursuivre “ un orignal.

—“ Oui, mais la neige est épaisse et ils au- “ raient bien pu avoir la chance de le tuer sans “ trop de fatigue et alors......

—“ Eh bien! .....

—“ Et alors, une fois leur faim apaisée......

—“ Achève donc.

—“ Je dis qu'alors ils auraient bien pu se “ donner le plaisir de faire la chasse aux Peaux “ Blanches.

—“ Mais les blancs sont en paix avec les “ Iroquois.

—“ L'Iroquois n'enterre jamais qu'à moitié “ la hache de guerre, et d'ailleurs ils ont levé “ le tomahawk contre les guerriers de ma tribu, “ et s'ils avaient découvert la piste d'un Abé- “ naquis parmi les vôtres......

—“ Tu crois donc qu'ils pourraient bien être “ à notre poursuite? Mais alors il serait plus “ prudent d'éteindre notre feu.

—“ Mon frère n'entend-il pas les hurlements “ des loups? S'il aime mieux se faire dévorer “ par eux que de recevoir une flèche de la main “ d'un Iroquois, il peut l'éteindre.

∴

“ Les paroles de notre guide étaient peu rassurantes, mais j'étais si exténué de fatigue que, malgré le danger évident auquel nous étions exposés, je m'endormis.

“ Mon sommeil fut agité de mille rêves fantastiques.

“ La grande ombre de mon Sauvage que j'avais vue, au moment de m'endormir, s'allonger et ramper derrière lui, noire et menaçante, se dressait devant moi comme un spectre.

“ La rafale passait dans mes cheveux comme un esprit de ténèbres.

“ Les morts du cimetière, secouant la neige de leurs linceuls d'écorce, descendaient de leurs tombeaux, et se penchaient vers moi; je croyais ouïr leurs grincements de dents, en entendant les craquements des arbres agités par la bise de nuit.

“ Je m'éveillai en sursaut.

“ Mon Sauvage, appuyé contre un des poteaux d'un tombeau indien, était toujours là devant moi.

“ Au bruit sourd et régulier de sa respiration, je m'aperçus qu'il dormait profondément.

“ Je vis au dessus de lui, comme sortant de l'écorce du tombeau, près duquel il était appuyé, une ombre et deux yeux fixes et flamboyants.

“ C'est une suite de mon rêve, me dis-je en moi-même, et j'essayai de me rendormir.

“ Longtemps je demeurai, les yeux à moitié fermés, dans cet état de somnolence, qui participe de la veille, à la fois, et du sommeil, et où les facultés engourdies ne laissent juger des objets qu'à demi.

“ Cependant l'ombre se balançait et se pen-

chait toujours davantage au-dessus du Sauvage enseveli dans un profond sommeil.

" Un moment le bûcher jeta une clarté plus vive et je vis alors bien distinctement la figure d'un Indien qu'éclairait une lueur fauve.

" Il tenait entre ses dents un long couteau.

" Et, fixant ses yeux dilatés sur son ennemi, il s'approcha encore davantage et s'assura s'il était bien endormi.

" Alors un sourire d'ivresse infernale contracta ses lèvres, et saisissant son couteau, il le brandit un instant en le dirigeant au cœur de sa victime.

" Un éclair jaillit de la lame.

" Au même moment, un cri terrible retentit et les deux Sauvages allèrent rouler dans la neige.

" L'éclair de l'acier, en réveillant notre Sauvage, avait trahi son ennemi.

" Ainsi l'affreux cauchemar se terminait par une horrible réalité.

∴

" Je saisis précipitamment mon fusil; mais je n'osai tirer dans la crainte de blesser notre Sauvage.

" Une lutte à mort s'était engagée entre les deux Indiens.

" La neige, rougie de sang, jaillissait de toutes parts autour d'eux et les enveloppait d'un nuage. Le fer d'une hache brilla et un son mat retentit, suivi d'un craquement d'os.

" La victoire était décidée.

" Un bruit sourd et guttural s'échappa de la poitrine du vaincu : c'était le râle d'agonie.

∴

" Tenant d'une main une chevelure sanglante, le vainqueur, le sourire aux lèvres, se redressait fièrement lorsqu'une balle vint l'atteindre en pleine poitrine, et notre Sauvage (car c'était lui) tombait raide mort la face dans le bûcher.

" Diriger le canon de mon fusil et envoyer une balle dans la direction d'où le coup était parti et où je voyais encore une ombre se glisser à travers les arbres, fut pour moi l'affaire d'un instant.

" L'Indien, poussant un cri de mort, bondit, et son corps, décrivant un arc, s'affaissa sur lui-même.

" Le drame était fini.

" Notre Sauvage était vengé, mais nous n'avions plus de guide.

" Je me rappelai alors notre conversation de la veille; comme on le voit, ses appréhensions, au sujet des Sauvages dont nous avions rencontré les traces le matin, n'étaient malheureusement que trop fondées.

MORT.

V

" Abandonnés, sans guide et sans expérience, au milieu d'interminables forêts, nous nous trouvâmes dans une perplexité extrême.

" Nous hésitâmes longtemps pour savoir si nous ne devions point retourner sur nos pas.

" Le danger de tomber entre les mains des Iroquois, qui infestaient alors cette partie du pays, nous décida à continuer notre route.

" Le seul moyen que nous eussions pour nous guider, c'était une petite boussole dont mon père avait eu le soin de se munir avant notre départ.

∴

" Quelques jours plus tard, nous marchions péniblement au milieu d'une tempête de neige.

" La *poudrerie* nous aveuglait; nous ne pouvions voir à deux pas devant nous.

" De tous côtés, nous entendions les arbres craquer et tomber avec fracas.

" Un de ces arbres faillit nous écraser sous ses débris.

" Mon père, atteint par une branche, fut enseveli sous la neige, et nous eûmes toutes les peines du monde à l'en retirer.

" Quand il se fut relevé, la chaîne qui retenait sa boussole autour de son cou était brisée, et la boussole avait disparu. Malgré de vaines recherches, nous ne pûmes jamais la retrouver.

" Dans sa chûte, mon père avait reçu une grave blessure à la tête.

" Pendant que j'essayais de panser la plaie, d'où le sang jaillissait avec abondance, je ne pus retenir mes larmes en voyant ce vieillard, à cheveux blancs, supporter la souffrance avec tant de fermeté, et montrer tant de calme au milieu des angoisses qui le dévoraient et qu'il me cachait soigneusement sous les dehors de la confiance.

—" Mon fils, me dit-il en voyant mes pleurs, " souviens-toi que tu es soldat .....Si la mort " vient à nous, elle nous trouvera sur le che- " min de l'honneur.

" Il est beau de mourir martyr du devoir.

" D'ailleurs, rien n'arrive que par la volonté " de Dieu; soumettons-nous donc d'avance, " avec courage et résignation, à ce qu'il lui " plaira de nous envoyer."

∴

" Nous marchâmes encore deux jours, par un froid intense; mais alors mon père fut incapable d'avancer davantage.

" Le froid avait envenimé sa plaie, et la fièvre, qui l'avait saisi devint d'une violence extrême.

" Pour comble de malheur, notre petite provision d'amadou était devenue humide, et il nous fut impossible de nous procurer du feu.

" Alors tout espoir m'abandonna.

" Depuis plusieurs jours, n'ayant pu tuer aucun gibier, nous n'avions pris presqu'aucune nourriture.

" Malgré tous mes avertissements, le soldat qui nous accompagnait, exténué de faim et de fatigue, et livré au découragement, céda au sommeil, et quand, au bout de quelques heures, j'allai le secouer pour le réveiller, il était déjà mort de froid.

∴

" A genoux auprès de mon père expirant, je demeurai abîmé dans un désespoir inexprimable.

" Plusieurs fois il me conjura de l'abandonner pour échapper à la mort.

" Quand il sentit sa dernière heure approcher : " mon fils, me dit-il en me présentant le livre de " l'Imitation de Jésus-Christ qu'il tenait entre ses " mains, lis-moi quelques passages. "

" Je pris le livre et, l'ouvrant au hasard, je lus à travers mes sanglots :

" Faites-vous maintenant des amis auprès de " Dieu, afin qu'après que vous serez sorti de cette " vie, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. " (Luc XVI. 9.)

" Comportez-vous sur la terre comme un voya- " geurs et un étranger qui n'a point d'intérêt aux " affaires du monde.

" Conservez votre cœur libre et élevez-le vers " Dieu, parce que vous n'avez point ici-bas de " demeure stable.

" C'est au ciel qu'il faut tous les jours adres- " ser vos prières, vos gémissements et vos lar- " mes ; afin qu'après cette vie, votre esprit puisse " passer heureusement au Seigneur. "

∴

" Je remis le livre entre ses mains.

" Un sourire d'immortel espoir passa sur ses lèvres ; car ces lignes résumaient toute sa vie.

" Après un moment de silence, il me dit :

—" Mon fils, quand je ne serai plus, tu pren- " dras la petite croix d'or que je porte à mon " cou, et que j'ai reçue de ta mère le jour de ta " naissance...."

" Il y eut quelques moment de silence.

" Un nuage d'inexprimable douleur passa sur son front, et prenant mes deux mains dans les siennes, il ajouta :

" Ta pauvre mère !...... oh ! si tu la revois, " dis-lui que je meure en pensant à elle et à mon " Dieu. "

" Puis faisant un effort suprême, comme pour éloigner une pensée trop douloureuse devant laquelle il craignait de voir faiblir son courage, il continua :

" Cette petite croix d'or, porte-la toujours en " souvenir de ton père ; elle t'apprendra à être " toujours fidèle à ta patrie et à ton Dieu......

... " Approche-toi, mon fils, que je te bénisse, " car je me sens mourir......"

" Et, de sa main défaillante, il fit sur mon front le signe de la croix. "

∴

A ces paroles, le jeunes homme se tût. Tandis que des larmes abondantes coulaient le long de ses joues, il pressait contre ses lèvres la petite croix d'or qui pendait sur sa poitrine.

Tous ceux qui l'entouraient, par respect pour une si noble douleur, gardaient le silence.

On eût même pu voir plus d'une main essuyer furtivement quelques larmes.

La douleur est si touchante sur un front de vingt ans !

Il y a tant de sourire sur la figure à cet âge qu'on ne peut y voir ces fleurs délicates se faner avant le temps sans éprouver un serrement de cœur.

Le missionnaire rompit le premier le silence :

—" Mon fils, dit-il en s'adressant au jeune " homme, vos larmes sont légitimes, car l'être " chéri que vous pleurez était digne de vos regrets.

" Mais ne pleurez pas comme ceux qui n'ont " point d'espérance....

" Celui que vous avez perdu jouit maintenant " là-haut de la récompense promise à une vie " vouée au sacrifice et au devoir ....."

" Ah ! mon Père, interrompit le jeune homme " si, du moins, vous eussiez été près de lui pour le consoler à ce dernier moment !......"

∴

Après une pause, il continua:

" Je pressai mon père une dernière fois entre mes bras ; sur son front pâle et glacé je déposai un dernier baiser.

" Je crus qu'en ce moment il allait mourir.

" Il se tenait immobile, les yeux tournés vers le ciel, lorsque tout à coup, comme éclairé par une inspiration d'en haut, il me dit :

—" Je désire que tu fasses vœu de donner un " tableau à la prochaine église que tu renconte- " ras, si tu parviens à t'échapper."

" Je le promis.

" Quelques instants après, des mots vagues et sans suite s'échappèrent de ses lèvres, et ce fut tout.

VISION

VI.

" J'ignore combien de temps je demeurai là anéanti, abîmé dans une douleur sans nom, à genoux auprès du cadavre de celui qui avait été mon père.

" Plongée dans une sorte de léthargie, mon âme était devenue insensible à tout.

" La mort, la solitude de la forêt ne l'effrayait plus ; hélas ! la solitude était autrement effrayante au fond de mon cœur où naguère tout était encore en fleur.

" Rêves ! illusions ! j'avais vu ces fleurs de la vie tomber feuille à feuille, balayées par l'orage.

" Gloire ! bonheur ! avenir ! ces anges du cœur, qui naguère chantaient encore au fond de mon âme leurs mystérieux concerts, s'étaient envolés, voilant de leurs ailes leurs visages éplorés.

" Tout avait disparu : tout......il ne restait plus que le vide, l'horrible néant.

∴

" Seulement, au milieu de ma nuit, une faible étoile veillait encore.

" Un soupir sur mes lèvres, une dernière prière, pâle lampe du sanctuaire intérieur qui n'était pas encore éteinte, jetait un dernier reflet.

" Songeant au vœu que mon père mourant m'avait inspiré de faire, j'invoquais, avec toute l'ardeur du désespoir, la Vierge, consolatrice des affligés ; et voilà que tout à coup......

" Mais je renonce à dire ce qui se passa alors en moi.

" La parole humaine est impuissante à dévoiler les mystères de Dieu.

" Que dirai-je donc aux enfants de la nuit, et que peuvent-ils comprendre ?

" Et des hauteurs du jours éternel ne suis-je
" pas aussi retombé avec eux au sein de la nuit
" dans la région du temps et des ombres......"

∴

" Et voilà que tout à coup, au milieu de mes ténèbres, tout mon être tressaillit, frappé comme d'une commotion électrique ; et il se fit au fond de moi, comme un *vent impétueux et l'esprit ....était porté sur ces eaux de la tribulation.*

" Et soudain, comme l'éclair qui, rapide, fend la nuée d'orage, *la lumière se fit* dans cette nuit, dans ce chaos ; lumière éblouissante, lumière surhumaine. Et la tempête s'apaisa en moi.

" Et il *se fit un grand calme.*

" Et le rayon divin, pénétrant jusqu'aux dernières jointures de l'âme, y répandit une douce chaleur, et une paix ! cette *paix qui surpasse tout sentiment.*

Et, à travers mes paupières fermées, je vis qu'une grande lumière était devant moi.......

∴

" O mon Dieu ! oserai-je dire ce qui se passa alors !......

" N'est-ce pas profaner, en les affaiblissant trop, les merveilles de votre puissance ?

∴

" Je sentais que quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel se passait autour de moi.

" Et une mystérieuse émotion, cette sainte horreur que toute créature mortelle doit éprouver, à l'approche d'un être divin, s'empara de moi.

" Comme Moïse, mon âme se disait à elle-même :

" *J'irai et je verrai cette grande vision.*

" Et mes yeux furent ouverts, et je vis,..... ce n'était pas un rêve, c'était bien une réalité, un miracle de la droite du Très-Haut......

" *Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu* ce qu'il me fut donné de voir et d'entendre alors.

∴

" Au milieu d'un nuage d'éclatante lumière, la Reine des cieux m'apparut, tenant dans ses bras son divin enfant.

" Les splendeurs ineffables, qui jaillissaient de sa figure, étaient si éblouissantes qu'en comparaison le soleil n'est qu'une pâle étoile. Mais cet éclat, loin de fatiguer la vue, la reposait délicieusement.

" Douze étoiles formaient son diadème !

" L'arc en ciel était son vêtement ;

" Et sous ses pieds, les nuages de pourpre de l'aurore et du couchant.

" Et derrière leurs franges dorées, des myriades d'anges souriaient et chantaient des hymnes qui n'ont point d'écho ici-bas.

" Et ce que j'entendais et ce que je voyais était
" si vivant, mon âme le saisissait avec une telle
" puissance, qu'il me semblait qu'auparavant
" tout ce que j'avais pu voir et entendre n'était
" qu'un songe vague de la nuit. "[1]

∴

" La divine Vierge me regardait avec ce sourire immortel, qu'elle déroba sans doute aux lèvres de son divin enfantelet le jour de sa naissance.

" Et elle me dit :

—" Me voici, mon fils, je viens à vous parce
" que vous m'avez appelé...." [1]

" Déjà le secours que je vous envoie est pro-
" che ...

" Souvenez-vous, mon fils "....

" Mais qu'allais-je dire, malheureux !.......

" Il ne m'est permis de révéler de ce céleste entretien que ce peu de paroles qui regardent ma délivrance.

" Le reste est un secret entre Dieu et moi.....

" Il suffit de dire que ces paroles ont à jamais fixé ma destinée.

∴

"....Longtemps elle me parla, et mon âme,

1. Imitation de Jésus Christ.

dégagée de ses entraves, ravie, transfigurée, écoutait, dans une extase inénarrable, la divine harmonie de sa voix.

" Eternellement cette voix retentira dans mon âme !......

" Et des torrents de larmes, se faisant jour à travers mes paupières, inondaient mon cœur d'une rosée rafraîchissante......

" Enfin, peu à peu, le mystérieux prodige s'évanouit....

" Nuages, figures, anges, lumière avaient disparu, et mon âme appelait encore par d'*ineffables gémissements* la céleste vision.

" Quand enfin je me détournai, le secours qui m'avait été miraculeusement promis, était déjà arrivé.

" C'est alors, mon Révérend Père, que je vous aperçus près de moi.

" Vous savez le reste."

∴

Le lendemain, il y avait grand émoi parmi toute la petite population d'alentour.

Le bruit du miracle s'était rapidement répandu, et la foule pieuse et recueillie, réunie dans la modeste église, assistait à une messe solennelle d'actions de grâce, célébrée par le saint missionnaire.

Plus d'un regard attendri, se tournait pendant la pieuse cérémonie, vers le jeune officier qui, agenouillé près du sanctuaire, priait avec une ferveur angélique.

On dit que plus tard, dans un autre pays.... loin, bien loin, par delà les mers, un jeune militaire, échappé miraculeusement à la mort, abandonnant un brillant avenir, s'était consacré à Dieu dans un cloître.

Etait-ce lui? Personne n'a jamais pu l'assurer.

∴

Si jamais vous passez près de la vieille église de la Rivière-Ouelle, n'oubliez pas de vous y arrêter un instant.

Vous y verrez suspendu dans une des chapelles latérales, l'antique *ex-voto* qui rappelle le souvenir du miraculeux événement.

Le tableau n'a pas de valeur artistique; mais c'est une vieille relique qu'on aime à voir, parce qu'elle nous dit une touchante histoire.

Souvent des voyageurs, venus de loin, s'arrêtent devant cette poudreuse peinture, frappés de l'étrange scène qu'elle retrace.

Souventes fois aussi, on y voit de pieuses mères de famille indiquer du doigt les divers personnages, et raconter à leurs petits enfants émerveillés la merveilleuse légende; car le souvenir de cette touchante histoire est encore vivant dans toute la contrée.

Québec, janvier, 1860.

LES PIONNIERS CANADIENS.

LE POTOWATOMIS

Epigraphe composée par M. O. Crémazie, pour les "Pionniers Canadiens."

Il est là sombre et fier ; sur la forêt immense,
Où ses pères ont vu resplendir leur puissance,
Son œil noir et perçant lance un regard amer,
La terre vers le ciel jette ses voix sublimes,
Et les pins verdoyants courbent leurs hautes cimes
Ondoyantes comme la mer.

Mais le vent souffle en vain dans la forêt sonore ;
En vain le rossignol, en saluant l'aurore,
Fait vibrer dans les airs les notes de son chant,
Car l'enfant des forêts, toujours pensif et sombre,
Regarde sur le sable ondoyer la grande ombre
De l'étendard de l'homme blanc.

Aux bords des lacs géants, sur les hautes montagnes,
De la croix, de l'épée, invincibles compagnes,
Les pionniers français ont porté les rayons.
L'enfant de la forêt, reculant devant elles,
En frémissant a vu ces deux reines nouvelles
Tracer leurs immortels sillons.

Son cœur ne connaît plus qu'un seul mot : la vengeance,
Et quand son œil voit l'étendard de la France,
On lit dans son regard tout un drame sanglant ;
Et quand il va dormir au bord des larges grèves,
Il voit toujours passer au milieu de ses rêves
Une croix près d'un drapeau blanc.

OCTAVE CREMAZIE.

—

LE DÉTROIT.

I.

Connaissez-vous cette riante et fertile contrée, riche en souvenirs historiques, dont les Français nos ancêtres foulèrent les premiers le sol encore vierge ?

Connaissez-vous ces prairies verdoyantes et onduleuses, arrosées de rivières limpides, ombragées d'érables, de platanes, de figuiers, d'acacias, au milieu desquelles s'élève, brillante de jeunesse et d'avenir, la florissante ville du Détroit?

∴

Si vous voulez jouir pleinement du spectacle enchanteur que présente cette contrée délicieuse, dont le climat n'a rien à envier au soleil d'Italie, remontez la rivière du Détroit par une fraîche matinée du printemps, quand l'aurore a secoué son aile humide sur ces vastes plaines et que le soleil de mai trace un lumineux sillage à travers les vapeurs diaphanes du matin.

Nulle part le ciel n'est plus limpide, la nature plus ravissante.

Nulle part les lignes onduleuses de l'horizon ne se dessinent, dans le lointain, avec un plus pur azur.

Vous rencontrerez des sites agrestes et poétiques, de romantiques paysages, de petites îles boisées, semblables à de gracieuses corbeilles de verdure, toutes retentissantes des rires moqueurs d'une multitude d'oiseaux ; de jolis promontoires dont les bras arrondis encadrent des golfes pleins d'ombre et de soleil, où la vague caressée par de tièdes haleines vient déposer sur la rive une frange d'écume argentée.

Vous apercevrez des vallées et des collines couronnées de grappes de verdure, qui semblent se pencher tout exprès pour se mirer à loisir dans l'onde voisine.

∴

De chaque côté, la plage se déploie tour à tour rocailleuse, ou couverte de sable fin et grisâtre, ou bordée d'une dentelle de gazon, ou hérissée de hauts joncs, couronnés de petites aigrettes, parmi lesquels se perchent et se balancent de timides martins-pêcheurs que le moindre bruit fait envoler.

Ici de frais ruisseaux coulent en murmurant sous les ogives fleuries des rameaux entrelacés : là, de petits sentiers, bordés de fraises et de marguerites, serpentent sur l'épaule du coteau ; plus loin, la brise printanière frissonne sur de verts paturages, et parfume l'air de délici-euses senteurs.

∴

Les mille bruissements confus des eaux et des feuillages, les gazouillements des oiseaux et des voix humaines, les mugissements des troupeaux, les volées lointaines et argentines des cloches des bateaux à vapeur, qui parcourent la rivière, montent, par intervalles, dans l'air et répandent un charme indéfinissable dans l'âme et dans les sens.

De distances en distances, de gracieux villages s'échelonnent le long de la grève, tantôt groupés dans l'échancrure d'une anse, tantôt penchés aux flancs d'une colline, ou la couronnant comme d'un diadème.

Enfin vous arrivez devant Détroit dont les clochers et les toits étincellent sous les rayons du soleil.

Mille embarcations, que son industrie fait mouvoir, se détachent sans cesse de ses quais et sillonnent le fleuve en tous sens.

Si j'étais poète, je comparerais volontiers la gracieuse cité au superbe cygne de ces contrées qui s'éveillant le matin au milieu des joncs de la rive, secoue ses blanches ailes en prenant son essor et fait pleuvoir autour de lui les plumes et les gouttelettes de rosée; ou bien encore au splendide magnolia, qui croît sur les bords du fleuve et qui, balancé par le souffle embaumé de la brise matinale, répand, sur l'onde où il se mire, la poussière féconde de sa corolle.

PIONNIER

II

Fondé en l'année 1700 par M. de la Mothe-Cadillac, le Détroit demeura longtemps attaché au Canada.

Les Anglais en firent la conquête en 1760 et le conservèrent jusqu'à la guerre de 1812.

Depuis lors les Etats-Unis sont devenus les heureux possesseurs de toute cette charmante contrée que le Père Charlevoix appelait, à juste titre, le " jardin du pays."

***

" Le Détroit, dit l'historien du Canada, a " conservé, malgré toutes ces vicissitudes, le " caractère de son origine et la langue française " y est toujours en usage. Comme toutes les " cités fondées par le grand peuple d'où sortent " ses habitants et qui a jalonné l'Amérique des " monuments de son génie, le Détroit est des- " tiné à devenir un lieu considérable à cause de " sa situation entre le lac Huron et le lac- " Erié." [1]

***

Vers les années 1770 ou 80, le Détroit était loin de présenter l'aspect florissant qu'il offre aujourd'hui.

Ce n'était qu'un petit fort, entouré de faibles remparts et de palissades, peuplé par quelques centaines de colons canadiens.

Véritable tente au milieu du désert, ce fort était la sentinelle avancée de la colonie et, par suite, exposé sans cesse aux incursions des Sauvages.

Autour des fortifications s'étendaient quelques champs conquis sur la forêt, que les habitants ne pouvaient cultiver qu'au risque de leur vie, tenant la pioche d'une main et le fusil de l'autre; et au delà, en avant, en arrière, à droite, à gauche, partout le désert, partout l'immense océan de la forêt, antre ténébreux dont les sombres voûtes recélaient une multitude d'êtres mille fois plus cruels, mille fois plus formidables que les tigres et les reptiles.

Il est facile d'imaginer de quel courage indomptable devaient être trempés ces hardis pionniers qui avaient osé venir planter le drapeau de la civilisation au milieu de ces lointaines solitudes, malgré des dangers sans nombre.

***

Une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du nouveau monde après la sublime figure du Missionnaire, c'est, à mon avis, celle du Pionnier canadien.

Il est le père de la plus forte race qui se soit implantée sur le continent américain : la race canadienne.

Le sang le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines de l'humanité, circule dans ses veines ; le sang français.

Partout on retrouve le pionnier canadien sur ce continent, et partout on peut le suivre à la trace de son sang.

Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Golfe du Mexique, depuis Halifax jusqu'à San Francisco, partout vous retrouverez l'empreinte de ses pas, et sur les neiges du pôle, et sur les sables d'or de la Californie ; sur les grèves de l'Atlantique et sur la mousse des Montagnes Rocheuses.

Un insatiable besoin d'activité le dévore.

Il lui faut toujours, toujours avancer vers de nouvelles découvertes jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas.

Mais ce n'est pas le seul amour des aventures, ni l'âpre soif de l'or qui le pousse ; une plus noble ambition le travaille ; un mobile plus légitime le dirige et l'anime.

On sent qu'il a la conscience de remplir une véritable mission, un mystérieux apostolat.

Feuilletez un moment les pages de notre histoire et surtout les Relations des Jésuites, et partout vous verrez le pionnier canadien, animé d'un zèle admirable pour la conversion des Sauvages, frayant, avec d'héroïques efforts, le chemin aux missionnaires et opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions.

Je retrouve, réunis en lui, les trois plus grands types de l'histoire humaine.

Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat.

Prêtre ! sa piété ardente, sa foi vive, son zèle pour le salut des âmes amollissent les cœurs les plus durs, et entraînent vers la foi des peuplades entières.

Fut-il jamais un plus beau sacerdoce ?

Laboureur ! devant sa hache puissante, la forêt tombe avec fracas autour de lui et sa charrue trace, à travers les troncs renversés, le sillon où frémira bientôt le vert duvet de la future moisson.

Soldat ! c'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive.

***

Ah ! si j'étais peintre, je voudrais retracer sur

---

1. Histoire du Canada par M. F. X. Garneau, vol. 2, page 23.

la toile cette noble figure avec son triple caractère de Prêtre, de Laboureur et de Soldat.

Au fond du tableau, je peindrais l'immense forêt dans toute sa sauvage majesté.

Plus près, de blonds épis croissant parmi les troncs calcinés.

Sur l'avant-scène un pan du Grand Fleuve avec ses vagues d'émeraude étincelantes aux rayons du soleil.

On verrait d'un côté avec ses remparts et ses palissades, l'angle d'un fort d'où surgirait un modeste clocher, surmonté de la croix ; de l'autre côté, une bande de Sauvages fuyant vers la lisière du bois.

Au centre du tableau apparaîtrait, les cheveux au vent, un éclair dans les yeux, le front sanglant sillonné d'une balle, mon brave pionnier, près de sa charrue, tenant de la main gauche son fusil dont la batterie fumerait encore ; de la droite, versant l'eau du baptême sur le front de son ennemi vaincu et mourant qu'il vient de convertir à la foi.

Oh! comme j'essayerais de peindre sur cette mâle figure, dans toutes les attitudes de ce soldat laboureur aux muscles de fer, et la force calme et sereine de l'homme des champs, et le courage invincible du soldat et le sublime enthousiasme du prêtre.

Certes, ce tableau ne serait pas indigne du pinceau de Michel-Ange ou de Rubens.

∴

Foi, travail, courage ; prêtre, laboureur, soldat : voilà le pionnier canadien.

C'est Cincinnatus, le soldat laboureur devenu chrétien.

C'est le guerrier de Sparte qui a passé par les Catacombes.

∴

Lecteur Canadien qui parcourez ces lignes, vous pouvez lever la tête avec un noble orgueil, car le sang qui coule dans vos veines est le sang de ce héros.

Regardez attentivement la paume de votre main et vous y verrez encore l'onction de la terre, de la poudre et du sacerdoce.

Il a rempli noblement sa mission ; la vôtre reste à accomplir.

Le peuple à qui la Providence a donné de tels ancêtres, s'il est fidèle aux desseins de Dieu, est nécessairement destiné à de grandes choses.

Mais laissons ces enseignements qui ne siéent qu'aux cheveux blancs et revenons à notre récit.

LA VESPRÉE.

III

A l'époque reculée que nous décrivons, le commerce des pelleteries était immense au Détroit.

Attirés par la facilité d'y parvenir, les Sauvages venaient en foule y vendre les produit de leurs chasses.

On y voyait affluer tour à tour les diverses nations des Iroquois, des Potowatamis, des Illinois, des Miamis et une foule d'autres.

∴

M. Jacques Du Perron Baby était alors surintendant des Sauvages du Détroit,

On conçoit facilement quelle devait être l'importance de ce poste à cette époque. Aussi M. Baby avait-il réalisé en peu d'années une brillante fortune.

Presque tout le terrain sur lequel s'élève aujourd'hui le Détroit lui appartenait en société avec M. Macomb, père du général Macomb qui commandait une partie des troupes américaines pendant la guerre de 1812.

C'est à la suite de cette guerre que M. Baby, pour s'être déclaré en faveur du Canada sa patrie, perdit toutes les propriétés qu'il avait acquises au Détroit.

∴

Au centre du fort, s'élevait, comme une charmante oasis au milieu du désert, une élégante maison entourée de jardins.

C'était la demeure du surintendant.

Aimant le luxe, il avait prodigué tous ses soins pour l'embellir.

Le jardin, exhaussé au-dessus du sol, était entouré d'une terrasse de gazon.

Au centre la maison élégamment peinte, à demi-cachée derrière un rideau de branches d'érables, de poiriers, d'acacias, qui balançaient leur feuillage chatoyant jusqu'au-dessus du toit, ressemblait à une escarboucle enchassé dans une guirlande d'émeraudes.

Une nuée d'oiseaux, tantôt cachés sous la feuillée, tantôt voltigeant dans l'air, se croisant, se poursuivant, décrivant mille chemins tortueux avec une prestesse admirable, abandonnaient aux vents leurs joyeuses chansons, tandis que le petit *ramoneur*, [1] planant au dessus des cheminées, mêlait à leurs voix ses petits cris aigres et saccadés.

C'était le soir.

Les derniers rayons du soleil couchant coloraient de teintes roses et safranées le dôme de la forêt.

La chalenr avait été étouffante pendant tout le jour.

La brise du soir, gazouillant parmi les rosiers, les dahlias et les églantiers en fleur, rafraîchissait la nature embrasée et parfumait l'air d'enivrantes senteurs.

---

1. L'hirondelle de cheminées.

∴

Réunis autour d'une table dressée, en plein air, au milieu du jardin et chargée de mets et de bouquets de fleurs dérobés au parterre, le surintendant et toute sa famille prenaient le repas du soir.

Un jeune officier, arrivé depuis quelques mois au Détroit, avait été invité à se joindre à la famille.

Des esclaves noirs, occupés du services de la table, se tenaient debout derrière les convives, attentifs à leurs moindres signes.

∴

Quelle charmante soirée !—s'écriait le jeune officier, beau jeune homme, aux cheveux blonds, aux traits nobles et expressifs, au front haut, intelligent et fier, à l'œil vif, mais un peu rêveur : — en vérité je n'ai vu qu'en Italie un climat aussi doux, une nature aussi délicieuse, d'aussi beaux effets de lumière !

Voyez donc à l'horizon, ces flocons de nuages qui nagent dans l'azur du ciel. Ne dirait-on pas une superbe écharpe à frange de pourpre et d'or flottant à l'horizon ?

—Cette soirée est magnifique, en effet, repondit le surintendant.

Nous jouissons dans ce pays, d'un bien beau climat.

Nulle part je n'ai vu un ciel plus pur, une lumière plus limpide, une nature plus grandiose ; mais, d'un autre côté, nous sommes privés de bien des jouissances accordées aux vieux pays.

Exilés aux dernières limites de la civilisation, à combien de dangers ne sommes-nous pas exposés de la part des Sauvages !

Vous, qui venez à peine de quitter les rivages civilisés de l'Europe, vous ne pouvez vous former une idée de la cruauté de ces peuples barbares.

Ah ! la vie est encore bien dure dans ce pays.

—Oui, repartit la femme du surintendant dont la belle et mâle physionomie indiquait une nature fortement trempée, il y a à peine quelques années, j'étais encore obligée de faire la sentinelle, le fusil au bras, à la porte du fort, pendant que tous les hommes étaient occupés aux environ à la culture des champs. [1]

La conversation fut ici interrompue par un des esclaves noirs qui vint avertir M. le Surintendant et sa femme qu'une personne étrangère désirait les entretenir.

Tous les convives se levèrent alors de table.

∴

—Vous m'avez l'air bien triste ce soir, Mademoiselle, dit le jeune officier en s'adressant à une jeune fille de seize à dix-huit ans, qu'à ses traits on reconnaissait facilement pour la fille du Surintendant. Quel malheur peut donc jeter ce voile de tristesse sur votre front ?

Tandis que tout sourit autour de vous, votre cœur seul est triste.

Il me semble cependant qu'il est impossible de contempler cette soirée si sereine, cette nature si ravissante sans éprouver un sentiment de calme et d'intime sérénité.

Rien ne m'éblouit comme l'aspect d'un beau soir.

Cette gracieuse harmonie de l'ombre et de la lumière est pour moi pleine de mystère et d'ivresse.

—Hélas ! répondit la jeune fille, j'aurais pu, il y a quelque jours, jouir avec vous de ce beau spectacle de la nature.

Mais aujourd'hui, tous ces objets m'apparaissent à travers un crêpe funèbre.

Ce beau ciel, ces champs de verdure, ces fleurs, ces fruits, ces bosquets vermeils, qui charment vos regards, me font frissonner ; j'y vois partout du sang.

—Mon Dieu ! s'écria le jeune officier, vous serait-il donc arrivé quelqu'affreux malheur ?

—Hélas ! il y a à peine quelques heures, je viens d'être témoin de la scène la plus déchirante qu'il soit possible d'imaginer.

Je ne saurais distraire ma pensée de ce navrant spectacle.

Mais pourquoi vous attrister inutilement par ce funeste récit ?

Jouissez plutôt paisiblement de ces heures qui vous paraissent si délicieuses.

—Continuez, continuez, s'écria le jeune officier, racontez-moi ce tragique événement.

Le bonheur est souvent égoïste, mais il faut apprendre à compatir aux douleurs d'autrui.

∴

La jeune fille reprit :

—Avant-hier au soir, une bande de Sauvages, à moitié ivres, arrivèrent chez mon père.

Ils emmenaient avec eux une jeune fille qu'ils avaient fait prisonnière quelques jours auparavant.

Ah ! si vous aviez vu quelle désolation était peinte sur ses traits !

Pauvre enfant ! Ses vêtements étaient en lambeaux, ses cheveux en désordre, sa figure meurtrie et couverte de sang.

Elle ne se plaignait pas ; elle ne pleurait pas ; elle était là, muette, immobile comme une statue, les yeux fixes ; on aurait pu la croire morte, si un léger tremblement de ses lèvres n'eût trahi un reste de vie.

Cela faisait mal à voir.

Je n'avais jamais vu une grande infortune.

Les grands malheurs ressemblent aux grandes blessures.

Ils tarissent les larmes, comme ces blessures terribles et subites qui arrêtent le sang tout à coup dans les veines.

---

1. Historique.

Touchées de compassion, ma sœur et moi, nous la fîmes coucher dans notre chambre.

Nous ne pouvions nous faire illusion sur le peu de chance de salut qui lui restait; car nous connaissions le caractère des Sauvages.

Cependant nous essayâmes de faire renaître quelqu'espoir dans son âme.

Peut-être notre père parviendrait-il à gagner les Sauvages et à la tirer de leurs mains.

Enfin, elle parut sortir de sa stupeur et nous fit le récit de son malheur.

AGONIE.

IV

—Je demeurais, dit-elle, depuis quelque temps près du fort Waine, avec ma sœur, lorsqu'un matin pendant que son mari travaillait dans son champ, plusieurs Sauvages entrèrent tout à coup dans la maison.

—Où est ton mari ? demandèrent-ils brusquement à ma sœur.

—Il est au fort Waine, répondit-elle effrayée de leur aspect sinistre.

Et ils sortirent.

Pleines d'anxiété, nous les suivîmes des yeux pendant quelque temps.

—Mon Dieu ! ma sœur, lui dis-je toute tremblante, j'a ipeur, j'ai peur, sauvons-nous... Ces Sauvages m'ont l'air de méditer quelques mauvais desseins ; ils vont revenir.

Sans écouter mes paroles, elle continuait à les regarder s'éloigner dans la direction du fort.

Le chemin qu'ils suivaient passait à peu de distance de l'endroit où son mari travaillait tranquillement sans soupçonner le péril qui le menaçait.

Heureusement qu'une touffe d'arbres le dérobait à leurs regards.

⁂

Nons commencions à respirer un peu.

Déjà ils l'avaient dépassé et s'éloignaient paisiblement, lorsque l'un d'eux se détourna un moment.

—Ils l'ont découvert ! ils l'ont découvert ! s'écria tout à coup ma sœur, saisie d'épouvante.

En effet, ils s'étaient tous arrêtés, et se dirigeaient vers l'endroit où Joseph, courbé vers la terre, ramassait les branches d'un arbre qu'il venait de renverser.

Il n'avait aucun soupçon du danger.

Les Sauvages, abrités derrière les arbres, n'étaient plus qu'à une petite distance, lorsqu'on entendit un coup de fusil et Joseph tomba à la renverse.

Le croyant mort, ils s'avançaient triomphants pour le dépouiller ; mais Joseph, que la balle en effleurant la tête n'avait fait qu'étourdir, se redressant tout à coup et se faisant un rampart de l'arbre près duquel il était, saisit son fusil et en étendit deux raides morts sur la place.

Les autres, effrayés, se retirèrent précipitamment vers la lisière du bois et alors une vive fusillade commença de part et d'autre.

⁂

Joseph était un habile tireur.

A chaque coup il abattait un ennemi.

Trois avaient déjà succombé.

Nous attendions dans les transes de l'agonie, l'issue du combat qui n'aurait pas été douteux si les Sauvages avaient eu affaire à un ennemi ordinaire.

Mais Joseph était un terrible adversaire.

Blotti derrière son arbre, à peine avait-il tiré un coup, qu'en une seconde il avait rechargé son fusil.

Alors, avec un sang-froid admirable, pendant que les balles sifflaient autour de lui et balayaient les feuilles de l'arbre qui l'abritait, il passait tout doucement le canon de son fusil à travers les branches, et, au moment de viser, faisait un grand signe de croix ; puis il ajustait et pressait la détente ; le coup partait et nous pouvions compter un ennemi de moins.

Chaque fois que je voyais tomber une nouvelle victime, je ne pouvais réprimer un indicible tressaillement d'ivresse.

Le plomb de Joseph venait de frapper un quatrième ennemi.

Nous commencions à avoir quelqu'espérance, lorsque nous vîmes un des Sauvages se glisser en rampant derrière lui.

Le serpent ne s'avance pas vers son ennemi avec plus de ruse et d'adresse.

Sans faire rouler un caillou, sans froisser une feuille, il s'approchait lentement se cachant tantôt derrière une petite élévation, tantôt derrière une touffe de broussailles, ne se hasardant qu'au moment où il voyait Joseph tout entier occupé à viser.

Enfin il arriva à deux pas de lui sans avoir été découvert.

Alors il s'arrêta et attendit que Joseph eût rechargé son arme.

Sans rien soupçonner, celui-ci élevait, un moment après, son fusil à son épaule pour viser, lorsque nous le vîmes abaisser tout à coup son arme et se retourner.

Il avait cru entendre un léger frôlement derrière lui.

Elevant un peu la tête, il écouta un instant ; puis se penche à droite et à gauche ; mais sans rien apercevoir, car le Sauvage était couché à plat ventre derrière un tas de branches.

Entièrement rassuré de ce côté, il se retourna et appuya de nouveau la crosse de son fusil sur son épaule. Mais en même temps le Sauvage, avec un sourire infernal, se redressait de toute sa hauteur.

Au moment où Joseph s'apprêtait à immoler un nouvel ennemi, l'Indien brandissait son couteau.

Un dernier coup de fusil retentit, une dernière victime tomba; mais Joseph tomba aussi, frappé au cœur par son lâche ennemi.

Après lui avoir enlevé la chevelure, il le dépouilla de ses vêtement et s'en revêtit.

LAMENTATION.

V.

Glacées d'horreur et d'épouvante, nous ne songions pas même à prendre la fuite.

Dans son désespoir, ma sœur, serrant son enfant entre ses bras, se précipita au pied du crucifix et le saisissant entre ses mains, muette, elle le couvrait de ses baisers et de ses larmes.

Anéantie, hors de moi, je me tenais à genoux près d'elle, mêlant mes prières et mes larmes aux siennes.

Pauvre mère! elle ne tremblait pas seulement pour elle: mais pour son enfant, ce cher petit ange, qu'elle aimait tant, qu'elle adorait. Il était si beau. Il avait à peine dix-huit mois.

Déjà il commençait à bégayer son nom.

—O mon Dieu! s'écriait-elle à travers ses sanglots, s'il faut mourir, je vous offre volontiers ma vie, mais sauvez mon enfant!

Et l'embrassant, et l'arrosant de larmes, et le pressant contre son cœur, elle s'affaissa sur elle-même, privée de sentiment.

Quoique je fusse plus morte que vive, j'essayais cependant de la soutenir, quand l'assassin de Joseph entra tout à coup, suivi de ses cruels compagnons.

Sans proférer une parole, il s'avança vers nous et arracha violemment l'enfant des bras de sa mère.

Elle ne s'était pas aperçue de leur arrivée, mais dès qu'elle sentit son enfant lui échapper, elle tressaillit et parut revenir tout à coup à la vie.

Exaspérés d'avoir perdu sept de leurs compagnons, les Sauvages ne respiraient que la rage et la vengeance.

L'assassin de Joseph, élevant l'enfant au bout de ses bras, le contempla un instant avec ce regard infernal du serpent qui savoure des yeux sa victime avant de la frapper.

On eût dit un ange entre les griffes d'un démon.

Le monstre! il souriait.

Satan doit rire ainsi.

Comme pour implorer sa pitié, l'enfant souriait aussi de ce rire de candeur et d'innocence, capable d'attendrir les entrailles les plus endurcies.

Mais lui, le saisissant par une jambe, le fit tournoyer un moment au bout de son bras et... ô horreur!......il lui brisa le crâne sur l'angle du poêle.

La cervelle rejaillit sur le visage de sa mère.

Comme un tigre, elle bondit sur le meurtrier de son enfant, et l'amour maternel lui prêtant une force surhumaine, elle le saisit à la gorge: ses doigts crispés s'enfoncèrent dans son cou: il chancela; ses yeux s'injectèrent de sang, sa figure devint noire, et il tomba lourdement, étouffé par son étreinte désespérée.

Elle l'eût infailliblement étranglé, si en ce moment un autre Sauvage ne lui eût fendu la tête d'un coup de hache.

∴

Pauvre sœur! sa mort a été bien cruelle, bien lamentable; mais ses angoisses n'ont duré qu'un moment; ses maux sont finis; elle est maintenant heureuse au ciel.

Mais moi, mon Dieu! que vais-je devenir?...

Vous voyez dans quel affreux état ils m'ont mise.....

Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!....

Et l'infortunée jeune fille, se tordant dans l'agonie du désespoir, se jeta, en sanglotant dans nos bras, nous pressant contre son cœur et nous suppliant d'avoir pitié d'elle, de ne pas l'abandonner, de l'arracher des mains de ses bourreaux.

Ah! qu'il est triste, qu'il est déchirant d'être témoin d'un malheur qu'on se sent incapable de consoler!

Nous passâmes toute la nuit à pleurer avec elle, cherchant à l'encourager, et à lui donner quelqu'espoir.

Je sentais qu'il y avait une sorte de cruauté à lui inspirer une confiance que je n'avais pas; car je connaissais les Sauvages.

Je savais que ces monstres n'abandonnent jamais leurs victimes.

∴

Le lendemain, mon père, après avoir longtemps caressé les Sauvages, intercéda auprès d'eux en faveur de la jeune captive, et leur offrit toutes espèces de présents pour la racheter; mais rien ne put les tenter.

Ils étaient encore à moitié ivres.

Il employa tour à tour les prières et les menaces pour les toucher.

Mais ni les présents, ni les prières, ni les menaces ne purent l'arracher de leurs mains.

L'infortunée jeune fille se jeta même à leurs pieds embrassant leurs genoux pour les fléchir; mais, les monstres! ils répondaient à ses supplications par des éclats de rire.

Et malgré ses prières, malgré ses sanglots, malgrés ses supplications, ils l'entraînèrent avec eux.[1]

---

1. Jamais on n'en a entendu parler depuis.

***

Hélas! Monsieur, s'écria alors Mademoiselle Baby en jetant un regard baigné de larmes sur le jeune officier, peut-on avoir le courage de sourire et d'être gai après avoir été témoin de pareilles scènes?

—Les démons! vocifèra le jeune homme en trépignant d'horreur et d'indignation.

Ne devrait-on pas exterminer jusqu'au dernier cette race infâme qui n'est altérée que de carnage et de sang?

Que n'ai-je su cela plus tôt!

Hier un Potowatomis est entré chez moi pour me vendre quelques pelleteries.

Comme je n'en avais nul besoin, qu'il me les faisait le triple de leur valeuret qu'il me tourmentaitdéjà depuis assez longtemps, je lui signifiai de se retirer.

Il osa me résister.

Alors impatienté, je me levai de mon siége et le conduisis jusqu'à la porte à coups de pied. Il s'éloigna en me menaçant et me montrant son poignard.

J'avais un bâton à la main.

Je regrette maintenant de ne pas l'avoir assommé.

***

—Imprudent! s'écria la jeune fille, vous n'auriez jamais dû provoquer cet Indien.

Ne savez-vous pas qu'un Sauvages n'oublie jamais une injure?

Il peut rôder toute une année autour du fort pour vous suivre des yeux, observer tous vos mouvements, épier toutes vos démarches, flairer toutes vos traces, se cacher parmi les taillis, parmi les joncs de la rivière, s'approcher de vous avec toute la ruse et la finesse du serpent, s'élancer comme un tigre, et vous frapper au cœur au moment où vous vous y attendrez le moins.

Je vous vois tous les jours sortir du fort pour aller pêcher sur les bords de la rivière; je vous conseille de n'y plus retourner. Il vous arrivera malheur.

***

—Bah! fit le jeune homme, vous êtes trop craintive.

Je l'ai vu repartir ce matin avec une troupe de guerriers de sa nation.

Ils descendent à Québec pour y vendre leurs pelleteries dont ils n'ont pu se débarrasser ici.

—

RÊVE.

VI

Une heure vient de sonner à l'horloge du salon.

Assise, avec sa fille, dans l'embrasure de la fenêtre ouverte, Madame Baby est occupée à coudre devant une petite table à ouvrage.

Monsieur Baby est parti ce matin pour aller visiter quelques propriétés qu'il vient d'acquérir de l'autre côté de la rivière.

Les rues sont désertes.

Presque tous les habitants du fort sont occupés aux alentours à cultiver leurs terres.

Le chaleur est étouffante.

Au-dessus des toits et des coteaux, on voit ondoyer l'air embrasé par les rayons du soleil.

Pas un souffle n'agite les arbres du jardin dont les rameaux et les feuilles immobiles et languissantes se penchent vers la terre comme pour implorer un peu de fraîcheur, une goutte de rosée.

Une esclave noire se promène le long des allées, étendant sur les buissons du linge blanc qu'elle fait sécher, et met en fuite à son passage quelques poules qui baillent de chaleur à l'ombre du feuillage.

Le silence est complet.

On n'entend que le bourdonnement des insectes et le bruit saccadé que font les sauterelles en voltigeant parmi des flots de soleil.

De l'extérieur, on aperçoit dans l'ouverture de la fenêtre, garnie de bouquets, la tête de la jeune fille qui, pâle, silencieuse, mélancolique, se penche sur une fleur épanouie et semble se mirer dans sa corolle odorante.

***

—Maman,—dit-elle enfin en relevant doucement la tête,—pensez-vous que papa soit longtemps dans son voyage?

—Je crois qu'il sera de retour dans quatre ou cinq jours, au plus; mais pourquoi me fais-tu cette question?

—Ah! c'est que j'ai bien hâte qu'il soit revenu. Je veux lui demander que nous descendions immédiatement à Québec, au lieu d'attendre au mois prochain.

Ce voyage me distraira un peu.

Tenez, depuis que les Sauvages sont venus l'autre jour ici avec la pauvre enfant qu'ils avaient fait prisonnière, je n'ai pas un moment de repos.

Je l'ai toujours devant les yeux.

Il me semble toujours la voir. Elle me suit partout.

Je l'ai encore vue en rêve cette nuit.

***

Je croyais être assise au milieu d'une forêt sombre et immense, près d'un torrent impétueux qui s'abîmait à quelque pas de moi dans un gouffre sans fond.

Sur l'autre rive, qui m'apparaissait toute riante, émaillée de bosquets fleuris, et éclairée par une lumière douce et sereine, la jeune captive se tenait debout, pâle, mais calme.

Elle me semblait habiter un monde meilleur.

Tenant entre ses mains un livre ouvert et tourné vers moi, elle le feuilletait lentement.

Elle tourna ainsi seize feuillets.

Alors elle s'arrêta, jeta sur moi un regard plein de tristesse et de compassion et fit signe à quelqu'un qui se tenait près de moi de traverser le torrent.

A ce signal, il trembla de tous ses membres, ses genoux s'entrechoquèrent, ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'entr'ouvrit de terreur, une sueur froide ruissela sur son front.

Il essaya de reculer, mais une force invincible l'entraînait vers l'abîme.

Se tournant vers moi, il me suppliait, avec d'amères gémissements, de lui porter secours.

J'éprouvais pour lui une profonde compassion.

Mais en vain essayais-je de lui tendre les mains pour le secourir; d'invincibles liens enchaînaient tous mes membres et m'empêchaient de faire aucun mouvement.

En vain essayait-il de se cramponner aux rochers du rivage; il se sentait toujours poussé vers l'abîme.

Déjà il s'était avancé jusqu'au milieu du torrent dont les eaux profondes et écumantes bondissaient et mugissaient autour de lui comme impatientes de l'engloutir.

A chaque pas, il chancelait et venait près de perdre l'équilibre; mais il se raffermissait bientôt et avançait toujours.

Enfin, une vague plus impétueuse vint se déchaîner contre lui et le fit chanceler de nouveau. Ses pieds glissèrent; il jeta sur moi un regard d'inexprimable angoisse et tomba.

En un instant, il fut entraîné jusqu'au bord du précipice où il allait être englouti, lorsque sa main rencontra l'angle du rocher qui sortait de l'eau.

Ses doigts crispés s'enfoncèrent dans la mousse verdâtre et limoneuse de la roche; un instant il s'y cramponna avec toute la suprême énergie du désespoir.

Son corps arrêté tout à coup dans son élan précipité, parut un moment hors des flots.

L'écume et la vapeur d'eau l'enveloppaient d'un nuage, et le vent de la chute agitait violemment sa chevelure humide.

Ses yeux dilatés étaient fixés sur la roche qui peu à peu, cédait sous son étreinte convulsive.

Enfin, un cri terrible retentit et il disparut dans le gouffre.

Transie d'angoisse et d'épouvante, je regardais la jeune captive.

Mais elle, essuyant une larme, m'indiqua, sans proférer une parole, le dernier feuillet du livre qui m'apparut tout dégouttant de sang.

Je jetai un cri d'horreur et m'éveillai en sursaut........Mon Dieu! serait-ce une page de ma vie.

SANG.

VII.

A peine Mademoiselle Baby avait-elle fini de parler, qu'on entendit à la porte un bruit de pas précipités et un homme entra à la course, tout effaré, tout couvert de sang.

C'était le jeune officier.

Il avait le bras droit cassé et pendant.

—Vite! vite! s'écria-t-il, cachez-moi! je suis poursuivi par les Sauvages.

—Montez au grenier, lui dit Madame Baby, et ne bougez pas, autrement vous êtes mort.

***

Un moment après, les Sauvages entraient.

Avant qu'ils eussent proféré une parole, Madame Baby leur indiqua du doigt la rue voisine.

Et ils sortirent aussitôt, persuadés que le jeune homme s'était évadé par ce côté.

L'admirable sang-froid de Madame Baby les avait complètement trompés. En effet, pas un muscle de son visage n'avait trahi son émotion.

Et, par bonheur, ils n'avaient pas eu le temps de remarquer la pâleur mortelle empreinte sur les traits de la jeune fille qui, le coude appuyé sur la fenêtre, la figure à demi-cachée derrière les bouquets de fleurs, se sentait près de défaillir.

Il y eut alors un de ces moments d'inexprimable angoisse qui fait subitement monter au cœur le froid de la mort.

Madame Baby espérait bien que les Sauvages, par crainte du Surintendant, n'oseraient pas s'introduire malgre elle dans la maison. Mais encore, qui pouvait prévoir où s'arrêteraient ces barbares une fois alléchés par l'odeur du sang.

Elle avait l'espoir que, fatigués bientôt de leurs inutiles recherches, ils abandonneraient leur ennemi, ou que, du moins, s'ils persistaient à vouloir le découvrir, elle aurait le temps d'obtenir quelques secours pour les repousser, s'ils osaient revenir sur leur pas.

Faisant un signe à l'esclave qui travaillait au jardin, elle lui ordonna de courir en toute hâte avertir quelques hommes du fort du danger qui les menaçait.

***

Quelques minutes pleines d'alarmes et d'anxiété s'écoulèrent encore et les Sauvages ne reparaissaient pas.

—Croyez-vous qu'ils se soient éloignés, murmura tout bas la jeune fille dont la figure commençait à s'illuminer d'un rayon d'espoir?

—Quand même ils reviendraient, répondit Madame Baby, ils n'oseront......

Elle n'acheva pas.

Penchée vers la fenêtre, elle prêtait l'oreille et cherchait à distinguer un bruit de voix humaines qui se faisait entendre dans le lointain.

Etait-ce le secours qu'elle avait demandé ?

Etait-ce la voix des Sauvages qui revenaient sur leurs pas ?

Elle ne put le distinguer.

Cependant les voix se rapprochaient toujours et devenaient de plus en plus distinctes.

Ce sont nos hommes, s'écria enfin Mademoiselle Baby ; entendez-vous les aboiements de notre chien ?

Et elle respira plus librement comme soulagée d'un poids immense.

Madame Baby ne répondit pas.

Un faible sourire effleura sa lèvre.

Elle avait bien entendu les aboiements du chien, mais un autre bruit, qu'elle ne connaissait que trop, retentissait aussi à son oreille.

Bientôt les voix devinrent si distinctes qu'il fut impossible de se faire illusion.

Les voilà ! les voilà ! s'écria tout à coup la jeune fille, pâle comme la mort et se laissant glisser sur un siége près de la fenêtre.

En effet, on voyait ondoyer à travers les arbres les panaches de diverses couleurs que les Sauvages ont coutume de porter sur le sommet de leur tête.

—Ne tremble donc pas ainsi, dit tout bas Madame Baby à sa fille ; tu vas nous trahir. Tourne-toi vers la fenêtre et prends garde que les Sauvages ne s'aperçoivent de ton émotion.

⁂

Le courage et le sang-froid dans un moment critique est toujours admirable ; mais chez une femme il est sublime.

Calme, impassible, sans même se lever de son siége, Madame Baby continua tranquillement son ouvrage.

L'œil le plus exercé n'aurait pu distinguer la moindre trace d'émotion, la moindre agitation fébrile sur cette fière et mâle physionomie.

C'est que dans cette poitrine de femme battait le cœur d'une héroïne.

Elle attendit ainsi l'arrivée des Sauvages.

⁂

Dis-nous où tu as caché le guerrier blanc, s'écria en entrant le premier qui pénétra dans l'appartement.

C'était le Potowatomis que le jeune officier avait eu l'imprudence de provoquer.

Encore tout haletant de la course qu'il venait de faire, sa figure était toute ruisselante de sueur.

Sur ses sourcils froncés, dans ses regards fauves et menaçants, sur tous ses traits que faisait trembler une agitation fiévreuse, on lisait la rage et l'exaspération du désappointement.

—Camarade, répondit Madame Baby d'un ton sévère, tu connais le Surintendant.

Si tu as le malheur de te mal comporter dans sa maison, tu sais à qui tu auras affaire.

Le Sauvage parut hésiter un moment, et d'une voix qu'il feignit d'adoucir :

—Ma sœur sait bien que le Potowatomis aime la paix, et qu'il n'attaque jamais le premier.

Le guerrier blanc a marché contre le Potowatomis sur le sentier de la guerre, autrement le Potowatomis ne le poursuivrait pas.

—Je n'ai point caché le guerrier blanc, reprit Madame Baby ; c'est inutile pour toi de le chercher ici.

Hâte-toi de courir après, si tu ne veux pas qu'il t'échappe.

Le Potowatomis ne répondit pas ; mais regardant avec un sourire Madame Baby, il indiqua du doigt une petite tache sur le plancher que tout autre qu'un Sauvage n'eût jamais remarquée. Mais l'œil subtil de l'Indien venait d'y découvrir la trace de son ennemi.

C'était une goutte de sang que Madame Baby avait cependant eu la précaution d'essuyer soigneusement.

⁂

—Ma sœur dit vrai, reprit le Sauvage d'un ton d'ironie, le guerrier blanc n'est point passé par ici.

Cette tache de sang, c'est elle qui l'a jetée là pour faire accroire au Sauvage qu'elle avait caché le guerrier blanc.

Puis reprenant un ton plus sérieux.

—Que ma sœur nous indique seulement où il est et nous nous retirerons aussitôt.

Ma sœur sait bien que le Potowatomis veut seulement le faire pris.... ....

Il s'arrêta, inclina un peu la tête pour regarder par une fenêtre ouverte à l'extrémité de la chambre et poussant un cri rauque et guttural, il bondit à l'autre bout de l'appartement et s'élança par la fenêtre ouverte dans le jardin.

Ses féroces compagnons le suivirent en hurlant, comme une troupe de démon.

⁂

Avant d'avoir rien vu, Madame Baby avait tout compris.

Le jeune officier, en entendant de nouveau les Sauvages, s'était cru perdu, et avait eu l'imprudence de sauter, par une des fenêtres, dans le jardin.

Il se dirigeait vers une fontaine couverte, creusée au milieu du parterre, pour s'y cacher, quand les Sauvages l'aperçurent.

Je renonce à retracer la scène atroce qui se passa alors.

La plume me tombe des mains.

En deux bonds ils l'eurent rejoint, et l'un d'eux lui asséna un coup de poing terrible et le renversa.

Il tomba sur son bras, cassé et la douleur lui fit pousser un long gémissement.

Ils se saisirent alors de lui et lui lièrent les mains et les pieds.

Pauvre jeune homme! quelle résistance pouvait-il opposer à ses ennemis,—le bras cassé, affaibli par la perte de son sang et désarmé.

Il appelait du secours avec des plaintes lamentables.

Et les échos du jardin, répétant ses gémissements, redoublaient encore l'horreur de cette scène.

Mademoiselle Baby, folle de terreur, se précipita aux pieds de sa mère, se cachant le visage sur ses genoux, et se bouchant les oreilles de ses mains, afin de ne voir ni d'entendre cette épouvantable tragédie.

Pendant que les autres Sauvages étreignaient leur victime, le Potowatomis saisit son couteau, et se mit à l'aiguiser tranquillement sur un caillou.

Sa figure ne trahissait alors aucune émotion, pas même l'horrible plaisir de la vengence qui faisait palpiter son cœur d'une infernale joie.

∴

—Mon frère le guerrier blanc, dit-il en continuant d'aiguiser son couteau avec insouciance, sait bien qu'il peut insulter impunément le Potowatomis car le Potowatomis est un lâche qui aime mieux fuir que d'attaquer son ennemi.....

Mon frère veut-il maintenant faire la paix avec son ami le Potowatomis ? Il peut parler et poser les conditions, car il est libre...

Puis, reprenant tout à coup son air féroce il se redressa et fixant son œil enflammé sur le jeune officier :

—Mon frère le guerrier blanc, s'écria-t-il, peut maintenant entonner sa chanson de mort car il va mourir.

Et, brandissant son couteau, il le lui enfonça dans la gorge, pendant qu'un autre de ces monstres à face humaine recevait le sang dans une petite chaudière.

Deux ou trois autres Sauvages piétinaient sur le cadavre, avec des contorsions et des cris d'enfer.

Les râlements d'agonie de la malheureuse victime, mêlés à ces hurlements, parvenaient aux oreilles de la jeune fille qu'un tremblement convulsif faisait à chaque fois tressaillir d'horreur.

∴

Enfin ces cris et ces hurlements cessèrent.

La victime était immolée.

Repoussant alors du pied le cadavre inerte, le Potowatomis, suivi de ses compagnons, se dirigea de nouveau vers la maison.

∴

—Ah ! tu n'as pas voulu nous dire où était ton ami le guerrier blanc, s'écria le Potowatomis en entrant.

Eh bien ! maintenant, puisque tu l'aimes tant tu va boire de son sang.

Madame Baby, pâle comme une statue de marbre, se redressa fièrement :

—Vous pouvez me tuer, s'écria-t-elle, mais vous ne m'en ferez jamais boire.

La jeune fille évanouie était étendue à terre à ses pieds.

Ils se saisirent alors de Madame Baby et essayèrent de lui ouvrir la bouche ; mais ne pouvant réussir, ils lui barbouillèrent le visage de sang et l'abandonnèrent dans cet état. [1]

SERPENT.

VIII

Plusieurs mois se sont écoulés sur les événements que nous venons de retracer.

Il fait nuit.

.................................." Nuit dont les vastes ailes
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini ;
Nuit où le firmament dépouillé de nuages,
De ce livre de feu rouvre toutes les pages !
....
L'harmonieux éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos
L'ombre de son rivage onduler sous les flots !
Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,
A l'œil contemplatif la terre semble éclore ;
Elle déroule au loin ses horizons divers
Où se joua la main qui sculpta l'univers !
Là, semblable à la vague, une colline ondule,
Là, le coteau poursuit le coteau qui recule,
Et le vallon voilé de verdoyants rideaux,
Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux ;
Ici, s'étend la plaine, où, comme sur la grève,
La vague des épis s'abaisse et se relève ;
Là, pareil au serpent dont les nœuds sont rompus
Le fleuve, renouant ses flots interrompus,
Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,
Se perd sous la colline et reparaît dans l'ombre.
....
Que le séjour de l homme est divin quand la nuit
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit !
Ce sommeil qui d'en haut tombe avec la rosée
Et ralentit le cours de la vie épuisée
Semble planer aussi sur tous les éléments
Et de tout ce qui vit calmer les battements.
Un silence pieux s'étend sur la nature
Le fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure,
Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix.
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois
Et la mer elle-même expirant sur sa rive
Roule à peine à la plage une lame plaintive :
On dirait en voyant ce monde sans échos
Où l'oreille jouit d'un magique repos,
Où tout est majesté, crépuscule, silence
Et dont le regard seul atteste l'existence,
Que l'on contemple en songe à travers le passé

1. Quelque horrible que soit cette scène, je puis cependant affirmer qu'elle est parfaitement vraie, jusque dans ses plus petits détails.

Le fantôme d'un monde où la vie a cessé !
Seulement dans les troncs des pins aux larges cimes
Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,
L'haleine de la nuit qui se brise parfois,
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,
Comme pour attester dans leurs cimes sonores
Que ce monde assoupi palpite et vit encore."

....

Au milieu du jardin, à l'endroit même où fut massacré l'infortuné jeune homme, s'élève une croix noire, simple, sans ornement.

Aucune inscription ne révèle au passant le nom de la victime, ni la fatale histoire.

Hélas ! elle est écrite pour jamais en sanglants caractères au cœur de la famille.

***

Chaque soir le Surintendant, entouré de sa femme, de ses enfans et de ses esclaves, vient réciter, au pied de cette croix, une prière pour le repos de l'âme de son infortuné ami.

***

Ce soir là, toute la famille venait de se retirer.

Seule, une jeune fille, vêtue de noir, priait encore à genoux au pied du funèbre monument.

Elle était très-pâle ; sa figure avait une expression d'ineffable tristesse.

La rosée du soir avait allongé les boucles de ses cheveux qui retombaient en désordre le long de ses joues.

On eût dit la statue de la mélancolie.

***

A la cime des cieux, la pleine lune versait de son urne d'albâtre les flots de sa limpide et mélancolique lumière.

Le rayon rêveur venait effleurer le gazon au pied de la croix et remontait à la paupière de la jeune fille, comme une pensée d'outre-tombe, comme un soupir silencieux et reconnaissant de l'innocente victime dont le souvenir avait laissé dans son âme une empreinte si pleine de charme et de poignante amertume.

Sa lèvre murmurait une ardente prière.

La prière ! Oh ! pour le cœur endolori, c'est le céleste dictame ; c'est le sourire des anges à travers les larmes de la terre.

Longtemps elle s'entretint avec son Dieu, exhalant sa prière avec ses soupirs et ses larmes, agenouillée au pied de cette croix, sur un gazon encore humide du sang de l'innocente victime.

Enfin, au moment où elle allait se relever pour s'éloigner, elle leva un instant la vue, et crut apercevoir comme une ombre qui s'agitait à l'ouverture d'un soupirail percé dans le mur d'une sorte de petit hangar qui s'élevait à quelques pas devant elle.

Un nuage vint alors à passer sur la lune et l'empêcha de distinguer quel pouvait être cet objet.

Elle attendit un instant et, quand le nuage fut passé, le rayon illumina une face humaine.

—Ce ne peut être qu'un voleur, se dit-elle à elle-même.

Pourtant la porte est certainement bien fermée.

Il se sera trouvé pris quand le domestique est venu la mettre à la clef.

***

Cependant cette tête sortait toujours davantage du soupirail, se détachant toujours de plus en plus de l'obscurité.

Un moment les rayons de la lune tombèrent en plein sur cette figure.

La jeune fille tressaillit.

Elle venait de reconnaître cette figure.

Impossible de s'y tromper.

C'était bien lui.

Elle le reconnut parfaitement à son teint cuivré, à ses traits durs et féroces, à ses yeux fauves et roulant dans leurs orbitres.

C'était.... C'était.... le Potowatomis, l'assassin du jeune officier ! [1]

Sa première pensée fut de fuir ; mais une invincible curiosité la retint.

***

Cependant le Sauvage s'agitait toujours dans l'ouverture.

Un de ses bras était sorti en dehors du soupirail et il tenait dans sa main un objet que la jeune fille ne put distinguer.

Longtemps il essaya de se faire jour à travers l'ouverture trop petite pour le laisser passer.

Enfin, au moment où il faisait un dernier effort pour s'échapper, il tourna brusquement la tête et fixa d'un air inquiet ses regards vers un petit buisson voisin.

Il parut alors hésiter ; puis lâchant l'objet qu'il tenait dans sa main, il s'appuya avec cette main contre le sol et s'efforça de reculer ; mais ses épaules, resserrées de chaque côté par le mur, le tinrent cloué dans l'ouverture.

Alors son inquiétude sembla augmenter et il jeta un nouveau coup d'œil sur le buisson.

Un léger froissement de feuilles se fit alors entendre, et de l'ombre du buisson sortit une petite tête qui se dirigeait lentement vers le Sauvage.

C'était la tête d'un serpent à sonnette. [2].

---

1. Ceux qui connaissent le caractère des Sauvages savent combien ils sont toujours enclins à voler.

2. Ces reptiles étaient encore si nombreux dans toute cette contrée, il n'y a pas bien des années, qu'il était très-dangereux de laisser les fenêtres ouvertes le soir. Ma mère me racontait que pendant qu'elle demeurait à Sandwich, chez son père, un des domestiques eut l'imprudence de laisser la fenêtre ouverte. Pendant la veillée, quelqu'un recula par hasard un buffet accolé

Immobile, les yeux dilatés, le Sauvage observait les moindres mouvements du reptile qui s'avançait tout doucement et avec précaution, comme s'il eût eu la conscience de la force et de l'adresse de son redoutable adversaire.

Quand il fut à quelques pas du Sauvage, il s'arrêta et, la gueule béante, il s'élança vers son visage.

Mais avant qu'il l'eût touché, l'Indien de sa main restée libre, lui donna un violent soufflet et l'envoya retomber à plusieurs pas de lui.

Aussitôt après, il tenta un nouvel effort pour se dégager; mais ce fut en vain.

Le reptile furieux s'avança une seconde fois et recommença l'attaque; mais cette fois avec plus de précaution encore.

Après s'être approché plus près qu'auparavant de son ennemi, il s'élança avec une nouvelle fureur; mais sans plus de succès, car la main du Sauvage l'envoya rebondir encore plus loin qu'auparavant.

Le Potowatomis fit alors un effort suprême pour se délivrer mais ce fut encore inutilement; il resta cloué dans l'ouverture du soupirail.

Prompt comme l'éclair, le reptile, l'écume aux lèvre, le regard en feu, la gueule gonflée par la rage, et sortant une langue bifurquée et sanglante, revint de nouveau en rampant vers sa proie.

Les écailles de sa peau, que la rage faisait étinceler des plus vives couleurs, miroitaient sous les rayons argentés de la lune, et le léger bruit des anneaux de sa queue, semblable au bruit du parchemin froissé, troublait seul le silence de la nature.

Cette lutte silencieuse, au milieu du silence de la nuit entre un serpent et un Sauvage encore plus subtil qu'un serpent, avait quelque chose de si fantastique qu'on eût dit deux mauvais génies se disputant dans l'ombre quelque malheureuse victime.

⁂

Le serpent s'avança si près de l'Indien que celui-ci aurait pu presque le saisir de la main.

Il se redressa une dernière fois et en renvoyant sa tête en arrière, il prit son élan.

Le Sauvage le guettait toujours de la main, suivant des yeux les moindres oscillations de son corps.

Il était facile de voir que la lutte suprême allait commencer et se terminerait bientôt par la mort de l'un des deux adversaires.

au mur et aperçut, étendu derrière, un énorme serpent endormi.

Un autre jour pendant qu'elle faisait l'école buissonnière avec ses compagnes, un serpent s'élança sur elle et la mordit à la ceinture. Heureusement que ses dents s'embarassèrent dans ses vêtements. Pendant qu'elle s'enfuyait éperdue, ses compagnes lui crièrent de détacher son jupon. Et c'est ce qui lui sauva la vie.

A l'instant où le serpent se précipitait comme un dard sur son ennemi, le Sauvage leva encore la main; mais cette fois l'élan du serpent avait été si rapide et instantané, qu'il ne put l'attraper, et le reptile le mordit à la joue.

Un cri rauque mourut dans la gorge du Sauvage qui saisit de la main le serpent avant qu'il eût pu s'échapper, et, l'approchant de sa bouche, dans sa rage, il le déchira avec ses dents et le mit en lambeaux.

Vaines représailles; car le coup était porté.

Quelques minutes après, d'horribles convulsions et des cris affreux annoncèrent que le venin mortel avait produit son effet.

La victime se tordait avec désespoir au milieu d'atroces douleurs.

⁂

On crut d'abord qu'il était à la fin parvenu à s'évader; mais plus tard on trouva le cadavre, énormément enflé, encore pris dans l'ouverture du soupirail.

Ses yeux injectés de sang étaient sortis de leurs orbites; sa figure était noire comme du charbon, et sa bouche entr'ouverte laissait voir deux rangées de dents blanches, d'où pendaient encore quelques lambeaux du reptile et des flocons d'écume mêlée de sang.

La Providence elle-même avait pris le soin de venger l'assassinat du jeune officier.

⁂

ÉPILOGUE.

—

Et, dès que je suis seul, je m'assieds et je pleure.

LOUIS VEUILLOT.

—

Voiici quelques détails sur la famille qui a été témoin de la tragique histoire que nous venons de raconter et qui seront une nouvelle preuve de la véracité de notre récit.

M. Du Perron Baby vécut encore plusieurs années après ces événements.

J'extrais ce qui suit de l'inventaire de ses biens :

« M. Jacques Du Perron Baby décéda au « Détroit vers le 2 août 1789.

« En l'an 1796, Madame Susanne Du Perron « Baby descendit avec plusieurs de ses enfants « pour résider à Québec, laissant M. Jacques « Du Perron Baby, son fils aîné, gérer le com- « merce, et les terres, moulins et autres affaires « au Détroit."

Ce dernier commanda longtemps les milices canadiennes du Haut-Canada et fut élu plus tard orateur de la Chambre d'Assemblée.

Madame S. Du Perron Baby mourut à Québec, en 1813, dans un âge très-avancé.

⁂

Quant à Mademoiselle Thérèse Du Perron Baby, elle termina ses jours à Québec, en 1839, chez Monsieur De Gaspé.

Jamais elle ne put oublier la sanglante tragédie qui mit une si cruelle fin à son premier rêve.

La plaie une fois ouverte ne se referma plus.

Ce souvenir funèbre promenait sans cesse sur son front et dans son âme d'immortelles tristesses.

Le rayon s'éteignit et sa mourante flamme
Remonta vers le ciel pour n'en plus revenir.

Son sourire, comme celui d'Andromaque, était toujours mêlé de larmes.

Et quand ses amis cherchaient à faire refleurir cette âme désenchantée :

— Ah ! s'écriait-elle tristement, laissez-moi pleurer en silence mes rêves évanouis.

Les larmes sont l'ivresse du malheur.

Le passé a été pour moi trop plein d'amertumes pour que je puisse sourire à l'avenir.

Avant que ma couronne d'adolescence eût fleuri sur mon front, déjà la main glacée du malheur y avait posé son crêpe fatal.

La fleur de l'illusion ne croît pas sur les ruines du cœur.

Québec, mars, 1860.

FANTAISIE.

Oh primavera ! gioventu dell' anno.
Oh gioventu ! primavera della vita,

Oh printemps ! jeunesse de l'année.
Oh jeunesse ! printemps de la vie.

—

PRIMAVERA.

I.

[1] Combien j'ai suave et fraîche souvenance de ces jours vermeils, où, folâtre enfant, ivre de liberté, d'air et de lumière, le cœur léger comme l'aile des papillons dorés, je n'avais d'autre souci que d'émietter mes bonheurs ingénus parmi les grands bois, près des sources moirées, ou sur le velours des prairies;—tour à tour bondissant parmi les foins en fleurs, tout baignés de rosée,—ou éparpillant, lutin espiègle, leurs meules odorantes,—ou taquinant les moissonneurs courbés sur les blondes gerbes,—ou, les joues barbouillées de fraises, les cheveux couronnés de grappes de bluets, cueillant les nids harmonieux !

Oh ! qui me rendra mes ivresses enfantines, mon beau ciel bleu, mon front rose, mes courses dans les blés d'or, ou dans les glaïeuls en fleurs, mes fraîches matinées,—heures charmantes,—extase de la vie,—où le cœur n'est que le brûlant encensoir d'où s'exhalent sans cesse de divines ambroisies; où les sens, encore endormis dans leurs chastes corolles, s'épanouissent à tous les zéphyrs, s'ouvrent à toutes les ivresses ?

Oh ! joies de ma blonde enfance ! colombes de mon cœur hors du nid envolées,—ne ferai-je donc plus jamais résonner mes sourires sur vos ailes frémissantes ?

Hélas ! éteints pour jamais, — pour jamais évanouis ces rayons éblouis de mon aurore !

∴

Et vous aussi, chers lecteurs, ne pleurez-vous pas ces joyaux tombés de vos radieuses couronnes, ces premières caresses du bonheur si vagues et si douces qu'on dirait les mystérieux concerts de nos anges gardiens ?

Ah ! pleurons ensemble ;—car nos âmes déchues une fois chassées par les ans de cet Eden enchanté de la vie, n'y retournent jamais !

De tous ces bonheurs envolés, il ne reste plus qu'un linceul embaumé :

Un souvenir.

Mais du fond de l'urne vide, ce doux parfum s'exhale sans cesse.

∴

Parmi tous ces souvenirs, il en est un surtout pour moi dont les doigts sonores font vibrer dans mon âme des cordes inconnues et soulèvent d'ineffables harmonies.

Pourquoi, tout petit enfant, abandonnant parfois tout à coup mes naïfs hochets, demeurais-je un moment tout pensif ?

Ah ! c'est qu'une étrange voix tintait à mon oreille et me parlait au fond du cœur.

∴

Ce n'était pas le murmure des cascades,
ni le bourdonnement des insectes,
ni les éclats de rire des enfants,
ni les mugissements des troupeaux,
ni les voix d'hommes ou de femmes,
ni le frémissement des avoines courbées par les tièdes zéphyrs.
ni les rires des faneurs,
ni les plaintes du vent dans les cimes chenues des vieux érables,
ni les notes tour à tour métalliques ou veloutées des superbes *goglus* voltigeant sur les foins diaprés,
ni les tintements pieux des cloches lointaines,
ni la forte clameur qui sort des noires voûtes des bois,
ni les échos des montagnes,
ni les mystérieuses haleines suspendues aux lèvres de la nuit,
ni les muettes harmonies qui descendent des étoiles.

∴

Planant au-dessus de tous ces bruits, un son lointain,—un écho immense m'entretenait tout bas.

Attentif, j'écoutais un moment l'étrange voix ;—mais l'enfant était trop petit, la voix trop sublime ; l'enfant ne comprenait pas encore et reprenait bientôt ses jeux.

Il ne se demandait pas encore quelle secrète influence l'entrainait sans cesse, avec un charme

---

1 Cette fantaisie, qui précède la Légende de la Jongleuse, paraîtra au premier abord un hors d'œuvre, mais, si l'on prend la peine d'y regarder de près, on verra que cette longue rêverie se rattache assez intimement au sujet, puisqu'elle dessine un coup d'œil général des lieux où se passent les scènes de la Légende.

irrésistible, vers la grève sonore du grand fleuve, où s'enivrant des vapeurs salines que secouent ses vagues écumeuses, il s'amusait tour à tour à faire glisser des pierres sur leurs crêtes mobiles, ou à cueillir les blancs coquillages, ou à faire grincer ses pas sur le sable chatoyant, ou, la chevelure tordue par la brise, à lutter contre le flot qui l'inondait d'une écume glacée.

Alors surtout la voix, grande et sympathique, résonnant plus distincte à son oreille, éveillait des échos inconnus dans son âme.

Etait-ce l'écho de ta voix sublime, o mon beau fleuve géant ?

*
* *

Plus tard,—quand l'enfant eut grandi,—quand l'adolescence, secouant de son aile une étincelle embrasée, eût allumé l'incendie dans son âme, —quand le sang fouettait sa tempe comme une lave,—quand, pensif écolier, initié par la nature et l'étude à tous les mystères de la vie, il revenait chaque année vers le foyer natal, la même voix vibrait sans cesse à son oreille, et l'entraînait, irrésistible, vers la plage solitaire.

Là, assis sur la falaise, ou parmi les algues glauques ;—

Tantôt promenant ses regards sur les lointaines Laurentides dont le turban azuré se déployait devant lui depuis le Cap Tourmente jusqu'aux bouches du Saguenay ;—

Tantôt, le front dans les mains, les coudes appuyés sur les genoux, il écoutait la grande voix qui l'avait autrefois assoupi dans son berceau.

Cette voix, que l'enfant avait jadis écoutée sans la comprendre, l'adolescent la comprenait aujourd'hui.

C'était ta sauvage et sublime clameur, ô beau grand fleuve adoré, qui l'enivrait ainsi de sa mystérieuse harmonie !

*
* *

Oh ! ne l'aimez-vous pas comme moi cette voix éternelle, vous qui êtes nés et qui avez grandi, comme moi, sur ses larges grèves ?

Votre âme ne semble-t-elle pas veuve do son bonheur dès que votre oreille n'est plus bercée par sa rauque chanson ?

*
* *

Plongé dans de suaves rêveries, il écoutait ce verbe intime qui parle tout bas au fond de l'âme dans la solitude, et s'éprenait d'un immense amour pour toute cette grande nature.

Non, se disait-il à lui-même, en s'éveillant de ces extases, pour l'enfant de ces beaux rivages, il n'est aucun lieu sur la terre, qui puisse offrir tant de charmes à tous ses sens et où son cœur puisse prendre une aussi forte racine.

Mais parfois involontairement il se prenait à soupirer ;—car une voix intérieure semblait lui dire alors : Illusion ! chimère ! Ces lieux ne te semblent si beaux que parce que tu les contemples à travers le prisme de ton cœur.

*
* *

Et alors son imagination se tournait, avec une jalouse anxiété, vers ces rivages célèbres par leur beauté, vers cette vieille terre d'Europe surtout, si vantée pour ses sites pittoresques, embellis encore par tant de souvenirs historiques.

Que ne pouvait-il, traversant les mers, contempler un moment ces paysages célèbres et dissiper ainsi ces cruelles incertitudes ?

DÉPART.

II

Un jour, il lui fut donné de réaliser ce rêve de son âdolescence.

Oh ! comme son cœur palpita d'une indéfinissable émotion, lorsque, pour la première fois, se leva devant ses yeux, du sein des mers, la vieille terre d'Europe tout enluminée en ce moment par les splendeurs du couchant !

*
* *

Nouveau Chactas,—il visita tour à tour :

Et cette fière île, volcan d'industrie, sans cesse retentissante des sifflements de la vapeur, et toujours ceinte d'un bandeau de brouillard et de fumée ; où siége le moderne Adamastor dont les gigantesques mains étreignent les mondes, et dont le souffle jette aux quatre vents, comme une poussière, les flottes de ses infatigables enfants ;

Et cette belle terre de France, berceau de ses ancêtres, le plus beau royaume après celui du ciel ;

Et la molle Italie, cachant à peine ses blessures et ses rides sous son crêpe de gloire, qu'elle traîne aujourd'hui, l'ingrate, dans la fange des révolutions ;

Et toutes ces plages semées de grandes choses ; —et toutes ces oasis enchantées :

Paris, la grande capitale,—la coupe d'or et de venin de l'humanité,—la sirène enchanteresse qui, le front couronné d'un diadème de palais et de chefs-d'œuvre, soupire sans cesse à l'oreille fascinée des peuples ses chants magiques et perfides ;

Et Versailles avec ses jardins royaux, et ses charmilles, et ses voluptueux Trianons, et ses allée sombreuses et solitaires où se promène encore, attentive au bruit des cascatelles, au milieu d'une cour de statues, l'ombre du grand Roi ;

Et Gênes, la ville de marbre, la reine au long veuvage ;

Et la belle Florence étincelante aux pieds des Apennins comme un diamant au fond d'une coupe de vermeil.

* * *

Assis à Rome sur les ruines du Colysée, il évoqua les grandes ombres des Martyrs et des vieux Romains; et entendit les voix étranges et mystérieuses des sept collines s'entretenant éternellement entre elles des destinées du monde.

Il vit Naples et les merveilles de son golfe, où fleurissent Ischia, Procida, Caprée, les perles de la mer Tyrrhénienne, enchassées par le flot bleu d'un collier de diamant.

Il promena ses vagues rêveries sur toute cette plage où chaque pas réveille un souvenir:

De la grotte de Pausilippe aux palais de Portici;

Des cimes de Castellamare, à la plage de Sorrente;

Du Cap Misène où chantait Corinne à l'ombre des citronniers et des amandiers roses, au rivage de Pouzzole où abordait, captif, l'Apôtre des gentils;

De l'antre de la Sibylle, au bois sacré où la muse de Virgile cueillait le rameau d'or.

Il gravit le Vésuve, et vit bouillonner la lave au fond de son cratère enflammé.

Ses pas réveillèrent un moment les échos endormis dans les ruines de Pompéi, où seuls aujourd'hui se glissent les lézards parmi des flots de soleil et de silence.

Il sentit, sous sa main, tressaillir encore d'effroi, dans son linceul de cendres, la cité-squelette à la vue du monstre qui l'engloutit pendant dix-huit siècles.

* * *

Mais d'où vient qu'au milieu de toutes ces merveilles de la nature et des arts, sur toutes ces plages où l'égarait sa course aventureuse,—d'où vient qu'il sentait tout à coup la tristesse assombrir son front et le froid lui monter au cœur.

Ah! c'est que l'air qu'il respirait,—le rayon dont les teintes chaudes noyaient l'horizon et venaient effleurer sa paupière,—les parfums que lui apportait la brise avaient passé sur d'impures cités d'où s'exhalent incessamment des miasmes qui donnent la mort.

C'est que partout se dressait devant lui le fantôme hideux d'une société pourrie;—ulcère gangréné,—cadavre fétide auquel une dernière secousse galvanique communique un reste vie;—spectre aux formes grêles, au front imbécile, au teint hâve et livide, au regard glauque et vitreux, suant le vice et la débauche à travers une peau voltairienne.

* * *

Le voyez-vous, là-bas, branlant une tête décrépite, ivre du vin de tous les crimes, et cheminant à travers le siècle en écorchant, à chaque pas, ses membres chancelants sur les débris des croix et des sceptres?

Entendez-vous au sein de la nuit, sa voix qui tinte comme un glas funèbre, bavant d'une lèvre édentée le blasphème et le sarcasme: Ils ne sont plus, s'écrie-t-il,

" *Ils ne sont plus ces jours,* où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau!
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau!
Ils ne sont plus ces jours où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté!
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité!
Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux!
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin, dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés!
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire,
Où sur les saints autels, les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait,
Où la vie était jeune, où la mort espérait!

....

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encore sur tes os décharnés?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La mort devait t'attendre avec impatience
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour.

....

Ne quittes-tu jamais *ta demeure infernale*

....

Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie?
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?"

....

* * *

Et le monstre, en vomissant ces blasphèmes, a poussé des ricanements d'enfer.

Ah! fuyons, fuyons cette terre maudite de crainte d'être enveloppé dans le châtiment terrible qui va fondre sur elle.

Ne voyez-vous pas déjà, dans la nuit, la main prophétique, traçant en caractères de feu sur la muraille du temps, la sentence de mort de Balthazar?

Ne voyez-vous pas déjà les nuages de la tempête, chargés de grêle et de foudre, s'amonceler à l'horizon?

Déjà l'éclair en longs serpents, sillonne la nue et le tonnerre gronde dans le lointain.

Une lueur blafarde ensanglante le firmament:

C'est le feu du ciel qui va consumer Sodome.

Ah ! fuyons, fuyons sans même oser détourner la tête vers les cités infâmes de crainte d'irriter le Seigneur.

RETOUR

III

Salut à ton golfe immense, ô majestueux Saint-Laurent !

Salut à ton beau ciel, ô patrie bien-aimée !

Salut aux parfums de ton air embaumé qu'apporte le vent de mer au jeune pélerin des forêts canadiennes, qui revient des plages étrangères !

*

Après une longue traversée, le vapeur qui le porte bat enfin de son aile fatiguée les flots du grand fleuve.

Il fait nuit.

Le jeune voyageur se promène, seul et pensif, sur le pont du vaisseau et cherche à distinguer à travers la brume de la nuit, une ligne noirâtre qui se dessine entre le ciel et les flots.

C'est la côte voisine; c'est le sol de la patrie, qu'il revoit enfin après une longue absence !

Oh ! comme son cœur palpite d'une inexprimable ivresse !

Oh ! comme il a hâte de voir paraître le jour afin de pouvoir reposer, à loisir, ses regards sur ce rivage adoré !

Mais à cette suave émotion se mêle parfois un sentiment de trouble involontaire.

Cette terre chérie, que sa naïve enfance avait si souvent admirée, la trouvera-t-il aussi belle maintenant que ses yeux ont vu tant de fortunés climats, tant de sites enchantés ?

Et l'heure qui va suivre ne sera-t-elle pour lui qu'une heure d'amertume et de désenchantement ?

Enfin le jour paraît.

Jamais il n'oubliéra le spectacle incomparable qui s'offrit alors à sa vue.

⁂

L'aurore repliait lentement, vers l'occident, le voile obscur de la nuit et jetait, en passant, sa gerbe de paillettes d'or sur les croupes des Alleganys, ciselées comme une arabesque.

Vers le nord, quelques flocons de vapeur blanche et légère flottaient encore entre le ciel et les eaux, et se dessinaient sur le bleu foncé des Laurentides, d'une manière si gracieuse et si fantastique qu'on eût dit la mantille oubliée de quelque divinité du fleuve surprise tout à coup, au milieu de ses enchantements, par les rayons indiscrets du jour.

Agitées par la brise matinale qui descendait, avec le jour, des montagnes, les vagues secouaient, comme un troupeau, leur blanche toison, et résonnaient, comme des gazouillements d'oiseaux, autour des flancs du vapeur qui, favorisé par la marée, remontait le fleuve avec une étonnante rapidité.

Quelques bandes de canards et de sarcelles s'éveillaient à son approche et rasaient la cîme des vagues, où l'on apercevait de fois à autres le dos argenté des marsouins qui venaient respirer à leur surface ; tandis que, là-bas, sur les brisants, le héron "au long bec emmanché d'un long cou" se dressait, immobile vigie, au milieu des mouettes et des goëlands dont les blanches sillouettes se dessinaient en relief sur les rochers hâlés par le soleil.

L'écume des vagues brodait d'une dentelle d'ivoire la grève bordée de galets, de plantes aquatiques, d'algues, d'acoruces ;—de récifs où s'agrafent les varecs et les goëmons.—ou de hauts promontoires dont les anfractuosités livraient quelquefois passage à un ruisseau qui glissait au fleuve en filets d'argent.

⁂

Enfin le soleil se leva au milieu d'une atmosphère de saphyr et de rose, secouant sa crinière d'or, ruisselante de rosée, sur toute cette grandiose nature.

De chaque côté, les deux rives, inondées d'une pluie de rayons, se déployaient à perte de vue, comme deux immenses banderolles ondoyantes sous un souffle éternel.

La rive sud, que le vapeur cotoyait de près, ressemblait, vu en détail, à une vaste mosaïque étincelante des couleurs les plus variées ;—riche draperie de verdure aux nuances tour à tour sombres et austères parmi les forêts de sapins et d'épinettes qui couronnent le rivage,—ou tendres et veloutées parmi les grandes érablières,—ou d'une teinte plus tendre encore et plus vermeille sur ces champs de blés, qui s'élèvent de la rive en amphithéâtre, étalant en plein soleil ce duvet soyeux et chatoyant dont ils se parent quand juin vient s'ébattre dans les sillons.

Cette mer de verdure est toute constellée de blanches maisons qui s'épanouissent en villages, au cintre de chaque vallon, au front de chaque colline, dans chaque découpure de la côte.

On dirait de magnifiques cristaux de quartz jetés à poignée sur la plage.

⁂

La marche du vaisseau est si rapide qu'en un instant il franchit la distance d'une église à l'autre.

En arrière, on distingue à peine les gracieuses îles de Kamouraska devant lesquelles le vapeur vient de passer et qui déjà se perdent sous l'horison.

Plus près, cette langue de terre qui s'avance dans le fleuve, c'est la Pointe de la Rivière-Ouelle, où je vous conduirai, quelques-uns de ces jours, pour vous demander l'explication d'un de ces caprices de la nature qui piquent la curiosité du voyageur: c'est un rocher granitique sur lequel on distingue parfaitement des pistes de *raquettes* disposées symétriquement, pareilles à celles que fait un homme qui marche en *raquettes*.

En face, au milieu de charmants coteaux, tout chargés d'ombrage et de murmure, ce vaste édifice dont les contours se découpent sur le flanc d'une montagne boisée, c'est le collége de Sainte-Anne; c'est l'*alma mater* du jeune pélerin, qu'il salue de loin du cœur et des yeux.

Puis se succèdent rapidement les gracieux villages de St. Roch, de St. Jean, de l'Islet, de St. Thomas, etc., etc., qui sourient à toutes les îles fécondes égrénées le long du grand fleuve.

***

Enfin le vapeur double la pointe de l'Ile d'Orléans et découvre le majestueux port de Québec,—le rival fortuné du golfe de Naples,—le splendide panorama dont l'entrée du fleuve n'est que le solennel portique.

Il faudrait avoir ravi la divine palette du peintre des solitudes américaines pour esquisser dignement un pareil tableau.

Mais laissez-moi, du moins, étaler un moment à vos regards les superbes joyaux de ce merveilleux écrin.

Laissez-moi vous dire la grandiose nature,—les éblouissantes perspectives,—la verdoyante chevelure des collines, où perlent encore les sueurs de l'aurore que le rayon matinal essuie d'un regard et où l'on croit voir encore fuir l'Iroquois à l'angle des bois;—et les horizons vermeils, dernières limites du monde au-delà desquelles s'étendent des pays inconnus,—*terræ ignotæ*, comme disaient les anciens;—mystère qui prête une singulière grandeur à tout le paysage.

Laissez-moi vous dire la poétique Ile d'Orléans,—cette fraîche corbeille de verdure et de fleurs, échouée au milieu du courant;—cette heureuse terre où tout respire le calme et le bonheur;—où l'on ne voit de toutes parts que laitage,—linge blanc suspendu aux buissons,—pots de fleurs épanouis aux fenêtres;

Et la belle chute de Montmorency qu'une muse païenne prendrait pour une charmante naïade qui lave éternellement sa robe de neige aux ondes du grand fleuve, tout en prêtant l'oreille à la voix jalouse de sa sœur voisine: la chute de la Chaudière;

Et le superbe promontoire de Québec, qui se projette au milieu des vagues, pareil à la proue d'un immense vaisseau tout pavoisé;

Et l'orgueilleuse citadelle;

Et toi, la fière cité française, entourée, comme une ruche d'abeilles, d'un essaim de mille navires.

Laisse-moi, oh! la belle captive! étaler ton turban de créneaux et faire admirer au voyageur émerveillé les diamants de ta couronne.

Non, les plus belles cités de la vieille Europe ne valent pas un seul de tes regards.

Naples même ne salue pas le voyageur d'un plus sémillant sourire.

***

Maintenant, fière Stadaconé, laisse-moi te dire cette antique légende, pleine de larmes, de mystère et d'horreurs, qui te fit jadis tressaillir dans ton berceau, un de ces jours où, confiante, tu sommeillais encore sous l'aile maternelle.

Ah! c'est une tant vieille légende que je ne sais vraiment si je puis vous la raconter.

Elle est tout envieillie au fond de mon cœur;

Pauvre feuille morte, emportée par le vent de la vie, à peine puis-je aujourd'hui la distinguer au fond de ce lac de pleurs que creuse en notre âme le flot des jours amers.

Québec, septembre, 1860.

LA JONGLEUSE

PREMIÈRE PARTIE.

LES VOYAGEURS DE NUIT

I

C'était une nuit d'automne, sombre et brumeuse.

Un canot d'écorce se détachait silencieusement du rivage de Québec à quelques pas de l'endroit où s'élève la vieille église de la Basse-Ville.

Sur le sable de la grève, un homme était debout tenant à la main une lanterne sourde dont le cône lumineux dirigé vers les flots éclairait le canot monté par quatre personnes.

***

A la lueur fauve que projetait la lanterne, il était facile de voir que celui qui se tenait à l'arrière du canot était un chasseur canadien.

Il était vêtu d'une chemise à raies bleues, et de pantalons d'étoffe grise, et portait sur la tête un bonnet de peau de castor.

Selon l'invariable coutume des voyageurs, il avait eu le soin, avant de prendre place sur la pince du canot, de placer sous lui son capot d'étoffe plié avec précaution.

Une ceinture rouge, dont les franges flottaient sur sa jambe gauche, s'enroulait autour de ses reins.

Ses pieds étaient chaussés de bottes sauvages, dont les hausses de cuir de mouton, enveloppaient le bas de ses pantalons et se rattachaient audessous du genou par des lanières de peau d'anguille. [1]

C'était un homme d'un tempérament sec, mais d'une charpente osseuse et d'une taille très-élevée.

Les manches de son gilet, retroussées jusqu'au coude, découvraient des muscles d'acier qui révélaient une force peu commune.

Ses bras, d'une longueur démesurée, étaient couverts de tatouages représentant divers objets parmi lesquels on remarquait la figure d'un canot.

Les traits de son visage, hâlés par le soleil, et d'une remarquable régularité, semblaient avoir été taillés dans un bloc de bronze florentin.

Sa barbe était noire, tandis que ses cheveux, qu'il laissait croître depuis longtemps et qui retombaient négligemment sur ses épaules, étaient d'un blond châtain.

1. *De la babiche*, mot sauvage encore employé dans nos campagnes pour désigner ces lanières.

Un grand air de bonté se reflétait sur toute sa physionomie.

Ses yeux, qu'il tenait habituellement à demi-fermés, lui donnaient au premier abord une apparence engourdie; mais ils étincelaient d'une rare intelligence, enchâssés sous leurs sourcils noirs et épais, lorsqu'il était sous l'influence d'une émotion un peu vive.

Du reste, dans sa personne, rien n'était remarquable, si ce n'est un air d'apathie et d'insouciance, que l'extrême lenteur de ses mouvements laissait naturellement supposer.

Son habileté extraordinaire à conduire un canot lui avait fait donner le surnom de *Canotier*.

***

La lumière vacillante de la lanterne éclairait, par intervalles, un autre personnage assis à la tête du canot que son accoutrement désignait suffisamment comme appartenant à la race des Peaux Rouges.

C'était un homme superbe, à l'œil d'aigle, aux lèvres fines et fièrement arquées, au front élevé rayonnant d'intelligence et de loyauté, et d'un galbe si irréprochable que Phidias ou Canova l'eussent copié avec amour, comme le type de l'homme à l'état de nature.

Selon la coutume indienne, ses cheveux étaient rasés, à l'exception d'une touffe attachée au sommet de la tête avec des plumes de faucons, d'outardes et d'oies sauvages, qui formaient comme le cimier d'un casque antique.

Il portait une espèce de manteau, bordé d'une frange rose et lilas, fait avec ces peaux de caribou, couleur orange, [1] que les Sauvages seuls savent rendre si soyeuses et si molles.

Des mocassins ornés de rassades et de poils de porc-épic, teints en rouge et bleu, couvraient ses pieds.

Les guerriers de sa tribu l'appelaient *Misti Tshinépik*,' [2] c'est-à-dire la Grande Couleuvre, soit à cause de sa souplesse extraordinaire, soit à cause de la figure de ce reptile tatouée sur sa poitrine.

1. Les Sauvages obtiennent cette couleur en *passant* les peaux à la *boucane*, au-dessus de la fumée des cabanes; et la couleur blanche en les *passant* avec la cervelle des animaux.

2. Cette expression, ainsi que les autres mots que nous emploierons dans le cours de ce récit, appartiennent au dialecte montagnais, qui dérive de la langue algonquine.

⁂

Les reflets de pourpre de la lanterne dessinaient encore la silhouette de deux autres personnages assis au centre du canot.

C'était celle d'une jeune femme et d'un enfant de huit à dix ans.

Une profonde mélancolie mêlée d'inquiétude se reflétait sur la figure pleine d'énergie de Madame Houel.

Ainsi se nommait la jeune femme. [1]

La noblesse de ses traits et l'élégance de ses vêtements révélaient une personne de distinction.

Au moment où le canot franchissait la pénombre projetée par la lumière, elle était occupée à étendre un châle sur les épaules de son enfant pour le préserver de l'humidité de la nuit.

⁂

Quand le canot eut entièrement disparu dans les ténèbres, l'homme à la lanterne remonta lentement la berge :

—Diantre! murmurait-il à part lui en s'éloignant, il faut que Madame ait bien du courage pour s'embarquer par une pareille nuit.

Je veux bien croire que Monsieur Houel a été gravement blessé.

Mais qu'était-il besoin de tant se hâter et de s'exposer, par là, à un danger évident?

Ne pouvait-elle au moins attendre jusqu'à demain matin?

Mais à peine a-t-elle appris la fatale nouvelle qu'elle n'a pas même pris le temps de faire ses malles.

Ah! je crains fort qu'il ne lui arrive quelque malheur.

Et puis ce massacre de trois hommes par un parti d'Iroquois qui a fait une descente avant-hier dans l'île d'Orléans, et qui a enlevé une femme et quatre enfants......

Ils seront fort heureux s'ils ne font pas la rencontre de quelques-uns de ces démons enragés.

En faisant ces réflexions, il disparut derrière l'angle d'une maison, et tout rentra dans les ténèbres.

---

1. Parmi les membres de la Compagnie des Cent Associés figure le nom de M. Houel. Nous lisons dans le cours d'Histoire de M. l'abbé Ferland: "Richelieu trouva des auxiliaires de bonne volonté dans les Sieurs de Roquemont, *Houel*, contrôleur général des Salines en Brouages, de Latteignant etc., etc." M. Houel se donna beaucoup de peine pour faire venir les Pères Récollets en Canada. "Les principaux bienfaiteurs qu'ils ont eus ont esté sa Majesté, M. de Pisieux, M. de Ramsay, grand vicaire de Pontoise et syndic des Récollets en Quanada, M. *Ouel* contrôleur général des Salines de Brouages, et quelques autres." *Mémoire des Récollets présenté au Roi en* 1637.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE.

II

Cependant le frêle esquif, poussé par deux vigoureux avirons, descendait le fleuve avec rapidité.

Léger comme une écume, il glissait sans bruit sur les flots, laissant à peine un pâle sillage derrière sa proue.

Les voyageurs gardèrent le silence pendant quelque temps; et rien ne troublait le sommeil de la nature autour d'eux, si ce n'est le bruissement des flots sur les flancs de la légère pirogue, et le chant monotone et cadencé de la vague sous les avirons.

Bientôt l'obscurité de la nuit confondit les teintes indécises des divers édifices de la ville dans une nuance uniforme, et ils ne distinguèrent plus derrière eux qu'une ligne onduleuse découpant en noir, sur le ciel, les contours du Cap Diamant.

De fois à autres, le clapotis de la vague sur les galets de la rive, ou le grincement d'une girouette, agitée par le passage subit d'une brise nocturne, parvenaient encore à leurs oreilles.

Mais bientôe tous ces bruits s'éteignirent.

⁂

C'était l'heure solennelle de la nuit où tout repose dans la nature, et les bêtes carnassières revenues de leurs chasses nocturnes, et l'oiseau caché sous la feuillée, et l'homme fatigué des soucis et des travaux du jour.

Le torrent lointain même semble voiler ses sanglots, et, sous la brise expirante de la nuit, la forêt exhale à peine de son orgue immense un faible soupir.

Cependant la jeune femme, les yeux tournés vers la ville endormie, contemplait attentivement une lueur presqu'imperceptible et immobile sur la côte.

On eût dit qu'elle redoutait le moment où elle allait la voir disparaître entièrement, tant il y avait d'anxiété dans ses regards.

Ce n'était pas la lumière de la lanterne qui depuis longtemps avait disparu.

Cette faible étincelle, qui venait scintiller au bord de sa paupière où tremblait une larme, jaillissait d'un foyer autrement mystérieux, autrement consolant.

C'était la pâle clarté de la lampe du sanctuaire de la vieille église,—holocauste virginal, emblème touchant de l'éternelle prière.

⁂

Pendant qu'elle contemplait cette chaste étoile, sa bouche murmurait une fervente prière.

La prière! invisible vestale qui veille incessamment, une étoile au front, dans le temple sans tache de l'âme pieuse.

Toute sa vie semblait avoir passé dans ses yeux, tant il y avait d'ardeur dans son regard; —et le mystique rayon, venant effleurer sa prunelle de sa baguette d'or, semblait le regard de Dieu, caché sous les adorables voiles, exauçant sa plainte et versant un reflet d'espoir dans son âme en deuil.

Oh! la pauvre femme, elle avait en effet grand besoin d'un céleste soutien, au moment d'affronter tant de dangers parmi les embûches de la nuit!

Enfin, les ténèbres l'envahissant de toutes parts, le frêle sillon de lumière s'éteignit sous un linceul d'obscurité.

∴

—Oh! il fait bien noir, dit tout bas l'enfant à sa mère après un long silenc , je ne puis pas même voir votre visage.

Si je n'étais pas si près de vous, ma chère petite maman, je crois que j'aurais bien peur.

Pourquoi sommes-nous partis si promptement?....

Je dormais si bien dans mon lit quand vous être venue me réveiller.

Allons-nous arriver bien vite?....

Et l'enfant, saisi d'un frisson involontaire, se rapprochait instinctivement de sa mère, comme pour chercher une protection contre les fantômes que la nuit fait sautiller devant l'imagination de l'enfance.

∴

La jeune femme poussa un soupir, et sans répondre à ses questions:

—Couche-toi sur mes genoux, Harold, lui dit-elle, tu as encore besoin de dormir.

Fais un bon somme tandis qu'il fait noir;—je te réveillerai quand il sera jour, et tu verras se lever le beau soleil.

Alors tu n'auras plus de peur.

L'enfant obéit sans rien dire et posa sa tête sur les genoux de sa mère.

—Maman, murmura-t-il à voix basse après quelques minutes, voyez-vous là-bas cette grande femme blanche qui marche sur l'eau? Elle s'avance vers nous,—elle me regarde,—elle me fait signe d'aller vers elle.

Entendez-vous, maman, comme elle chante?..

Comprenez-vous ce qu'elle dit?....

Et l'enfant indiquait du doigt le fantôme qu'il croyait apercevoir.

—Maman! continua-t-il d'une voix tremblante, j'ai peur! j'ai peur!......Retournons-nous en chez nous. Elle va venir me prendre.

Et il cachait sa figure sur les genoux de sa mère en étouffant un sanglot.

—Dors donc, enfant, ne crains rien; il n'y a point de danger.

Cette grande tache blanche que tu vois là-bas, ce n'est pas un fantôme:—c'est la chute de Montmorency.

Le bruit que tu entends, c'est celui de l'eau qui tombe de la montagne.

Dors tranquillement; ta maman veille auprès de toi.

∴

—Ho-hou!—interrompit tout à coup le Sauvage, tirant de sa poitrine cette exclamation gutturale ordinaire aux Indiens pour exprimer la surprise et l'étonnement,—*Matshi Skouéou!*

Ces paroles en langue sauvage, prononcées à demi-voix, semblèrent paralyser les bras du chasseur canadien.

Pendant quelques instants, son aviron demeura immobile entre ses mains.

Puis, sur un signe du Sauvage, ils se remirent tous deux à ramer vigoureusement, mais avec le moins de bruit possible.

HALLUCINATIONS

III.

—Votre enfant dort-il maintenant, demanda enfin le chasseur après un long silence.

—Oui, répondit Madame Houel; il est si fatigué d'avoir été dérangé cette nuit qu'il s'est endormi en quelques secondes.

Eh bien! Madame,—reprit-il d'un ton solennel, avec sa lenteur habituelle, et en se penchant vers le centre du canot, afin de pouvoir parler plus bas et se faire entendre,—maintenant que je crois le danger passé, je dois vous dire que nous venons d'échapper, par un heureux hasard, ou plutôt par une protection spéciale de la Providence, à un ennemi autrement dangereux que les partis d'Iroquois qui rôdent depuis quelques semaines sur nos rivages.

Si j'avais eu affaire à tout autre qu'à vous, j'aurais soigneusement évité de révéler cet incident; mais je connais la fermeté de votre caractère et votre désir que rien ne vous soit caché.

—Vous faites bien, le Canotier; continuez.

—Vous avez peut-être pu croire un instant que votre enfant était le jouet d'un rêve, lorsqu'il vous indiquait cette forme étrange dont nous n'avons pu entrevoir que l'ombre;—mais soyez bien sûre que ce n'était pas une illusion.

Les enfants pénètrent par fois des secrets que nous autres, hommes, nous sommes incapables de percer.

L'innocence de cet âge le rapproche du monde des esprits, et lui révèle souvent des dangers impénétrables à nos regards.

Si j'avais connu, il y a quelques heures, ce que le bon ange de cet enfant lui a fait voir et

entendre, je ne me serais jamais hasardé à partir cette nuit.

—Comment, le Canotier! répondit Madame Houel, est-il possible que vous vous laissiez entraîner par de misérables superstitions, vous, un vieux chasseur, qui avez passé toute votre vie dans les bois et qui avez bravé tant de dangers au milieu des Sauvages.

Vraiment, je ne vous reconnais plus;—jamais je ne vous aurais cru capable d'une telle faiblesse.

Ce prétendu fantôme n'a-t-il pas une cause toute naturelle?

—Madame, répondit le chasseur d'un ton grave, avez-vous pu croire un instant que cette apparition n'était que le reflet de la chute à travers l'ombre?

Croyez-vous qu'à la distance où nous étions, cette nappe d'eau pouvait être visible par une nuit aussi noire?

Ah! fiez-vous à l'expérience d'un vieux coureur de bois à qui la solitude et le désert ont appris une science qui ne se trouve pas dans les livres.

Depuis tantôt vingt ans que je mène la vie des bois, j'ai dû acquérir quelque connaissance des phénomènes de la nature.

Il n'est pas un bruit des eaux, des vents ou des animaux sauvages qui me soit inconnu;—les mille voix du désert me sont familières, et je puis toutes les imiter au besoin.

Bien souvent pendant les nuits, au sein des forêts, près des lacs, ou des rivières, tantôt au milieu des camps indiens, tantôt durant les chasses d'hiver, j'ai passé de longues heures à étudier les divers aspects de l'ombre et de la lumière, à la lueur incertaine des étoiles, à la flamme du bûcher, ou par un beau clair de lune, ou bien par une nuit sombre et brumeuse, comme celle-ci.

Il est peu d'objets qui, soit le jour, soit la nuit, puissent longtemps tromper ma vue exercée par une longue habitude.

Eh bien! Madame, je vous dis que cette vague lueur ne vient ni du ciel, ni de la terre.

—Ne serait-ce pas peut-être la flamme de quelque bivouac indien voilé par la brume?

—Vous n'avez jamais confondu les rayons de votre lampe avec la clarté de la lune, n'est-ce pas, Madame?

Eh bien, il serait aussi difficile pour moi de confondre cette étrange lueur avec le feu d'un bivouac indien.

—Une crainte superstitieuse vous aura troublé la vue,—reprit Madame Houel avec un mouvement d'impatience et d'incrédulité.

⁂

Ce reproche piqua au vif le hardi Canotier qui garda un moment le silence.

Puis d'une voix émue:

—Madame, un homme qui a passé la moitié de sa vie exposé chaque jour à se voir attaqué et scalpé par de féroces ennemis,—qui a servi de guide pendant une dizaine d'expéditions contre les Cinq-Cantons,—qui a tué de sa main plus de soixante Iroquois,—qui, pour sauver son ami Misti-Tshinépik', s'est vu deux fois, sans trembler, attaché au poteau, prêt à être brûlé vif,—qui entonnait la chanson de guerre pendant qu'on lui arrachait les phalanges de deux doigts, après les lui avoir fumés dans le calumet,—qui riait des tourments quand on lui mettait autour du cou un collier de haches rougies dont il conserve encore les cicatrices, cet homme doit avoir le droit de se croire peu accessible à la crainte.

Mais puisque vous doutez de mes paroles, interrogez Tshinépik'.

Vous avez entendu l'exclamation de cet Indien au moment où votre enfant indiquait du doigt cet objet mystérieux qui ne paraissait à nos yeux qu'une pâle vapeur.

Les paroles de l'enfant ont été pour lui un trait de lumière; et si vous eussiez compris la langue sauvage, les mots: ***Matshi Skouéou***, qui lui ont échappé, vous auraient tout révélé, sans que j'eusse eu besoin de proférer une parole; car vous avez sans doute entendu parler de celle que les Blancs appellent: ***La Dame aux Glaïeuls***, et que les Sauvages connaissent sous le nom de ***Matshi Skouéou***, c'est-à-dire la ***Mauvaise Femme*** ou la ***Jongleuse***.

⁂

A ce nom trop connu, Madame Houel, quoique douée d'une rare énergie de caractère, ne put réprimer un tressaillement involontaire.

Car on était à une époque où la superstition était encore si répandue et si vivace, que les personnes instruites mêmes, qui n'ajoutaient aucune foi aux contes populaires, ne pouvaient, en les écoutant, se défendre d'une secrète terreur.

Et dans un pays comme était alors le Canada, couvert d'immenses forêts inexplorées, peuplées de races étranges et à peine connues, tout était propre à entretenir et à fomenter les idées superstitieuses.

—En effet, pensa-t-elle, j'ai entendu parler de cette célèbre Jongleuse qui est parvenue à acquérir une si grande influence parmi les tribus iroquoises, et dont les Pères Missionnaires ont rapporté des choses si merveilleuses.

Ils ne doutent pas qu'elle n'ait des communications avec le mauvais esprit, et qu'elle n'opère par son influence des prodiges incroyables.[1]

---

1. Il n'y a guère de doute que la jonglerie pratiquée chez les Sauvages n'ait un caractère diabolique. C'est un fait qui a souvent été constaté par des témoins oculaires dignes de foi. Voici comment s'exprime à ce sujet le R. P. Arnaud, missionnaire du Labrador. " Par la force de leur volonté, dit-il, la cabane (des jongleurs) se met en mouvement comme une table tournante, et ré-

On dit qu'elle est parvenue à soulever les Cinq Nations contre la colonie,—que l'ambassade, envoyée dernièrement au gouverneur sous prétexte de conclure la paix, n'est qu'une infâme trahison ourdie pour endormir les colons,—et qu'ils trament, pendant ce temps, le projet de massacrer jusqu'au dernier Français.

Serait-il vrai, comme on le dit, qu'à la tête d'un parti d'Iroquois, elle rôde autour de nos habitations pour se saisir de quelque prisonnier important, afin de l'immoler à leur dieu Areskoui, et se le rendre ainsi propice dans la nouvelle guerre ?

LE MIRAGE DU LAC.

IV

Après avoir roulé quelques instants ces réflexions dans son esprit :

—*Canawish !* [1]—dit-elle en s'adressant à l'impassible Indien qui avait écouté la conversation précédente sans prononcer une parole,—que dis-tu des présages du Canotier ?

Le Sauvage sembla ne pas faire attention à cette demande et ne fit aucune réponse.

—Pourquoi la Grande Couleuvre ne répond-elle pas quand la fille des Visages Pâles lui adresse la parole ?

Il y eut encore un moment de silence.

∴

Enfin le Sauvage dans son langage rempli de figures :

—Le Mirage du Lac qui dort sur les genoux de la Fleur des Neiges est plus beau que le nunuphar blanc des grandes eaux.

Le lac où se mirent la folle avoine et les roseaux du rivage est moins limpide que ses yeux, et son regard est plus brillant que l'étoile du soir.

Ses lèvres sont deux grappes de fraises mûres et ses dents sont des flocons de neige.

Les lianes au printemps sont moins flexibles que sa chevelure.

Aussi, quand la Fleur des Neiges contemple le jeune Visage Pâle, le sourire est-il sur ses lèvres et ses yeux sont-ils pleins de larmes de tendresse.

---

pond par des coups ou par sauts aux demandes qui lui sont faites. Eh bien ! les voilà vaincus, tous les inventeurs des tables tournantes et des *spiritual rappings !* les jongleurs des Indiens infidèles peuvent leur servir de maîtres et leur montrer des choses plus surprenantes que celles qu'ils ont jamais connues. Tous nos grands magnétiseurs seraient également surpris de voir avec quelle facilité ces jongleurs manient le fluide magnétique, auquel je donnerai volontiers ici le nom de fluide diabolique."

1 Expression sauvage qui répond au mot : Camarade.

La Fleur des Neiges serait-elle donc aujourd'hui lasse de la vie de son enfant ?

Ne sait-elle pas que pour évoquer celle que la jeune oreille du Mirage du Lac a entendue et que ses yeux ont vue, il suffit de prononcer son nom ?

∴

—Oh ! s'il n'y a que cela à craindre, reprit Madame Houel en souriant, tu peux parler ; la Dame aux Glaïeuls n'est pas un esprit pour entendre du fond des bois la voix de la Grande Couleuvre, quand ses paroles parviennent à peine à l'oreille de la Fleur des Neiges.

∴

—Puisque ma sœur le demande, reprit l'Indien, la Grande Couleuvre parlera ;—mais si ses paroles évoquent la Matshi Skouéou, la Fleur des Neiges ne pourra s'en prendre qu'à elle seule.

—La fille des Visages Pâles ne craint rien ; son cœur est fort comme celui du Tshinépick' !

—Quand la Fleur des Neiges saura que la Matshi Skouéou serait prête à mettre en liberté toutes les Peaux Blanches captives chez les Iroquois pour pouvoir mettre la main sur l'enfant d'un chef des Visages Pâles, tel que le Mirage du Lac, son cœur sera-t-il aussi fort ?

∴

A cette terrible menace, Madame Houel tressaillit et pressa instinctivement contre son cœur le charmant enfant qui, insoucieux du danger, dormait tranquillement sur ses genoux.

Il ne parut pas même s'apercevoir de ce brusque mouvement ; car le contact de cette douce main lui était connu.

Et que peut craindre en effet l'enfant dans ce sanctuaire de l'amour maternel ?

L'hirondelle dans son nid redoute-t-elle le vent ou l'orage ?

L'enfant entre les bras de sa mère, n'est-ce pas la fraîche goutte de rosée dans la virginale corolle du lis ?

Tant d'innocence et de pureté ne semblent-elles pas devoir échapper au malheur ?

UN ESPRIT !

V

A peine Madame Houel eut-elle cédé à ce premier mouvement qu'elle rougit de sa faiblesse.

Honteuse d'avoir un moment reculé devant une idée superstitieuse, elle ajouta d'un ton ferme :

—Auprès de la Grande Couleuvre et du Canotier, la Fleur des Neiges ne tremble point pour les jours de son enfant. Mon frère peut parler.

—Tes deux amis sont prêts à donner leur vie pour toi, répondit l'Indien;—ils seront morts avant qu'aucun ennemi n'ose approcher de ton enfant;—mais qui peut lutter contre celle qui commande aux esprits?......

* * *

Le Sauvage lui fit alors le récit de tout le merveilleux dont l'imagination indienne entourait la célèbre Jongleuse.

Souvent le Canotier, entraîné par son habitude de causer, l'interrompait pour raconter quelques nouveaux prodiges dont les Blancs enrichissaient la légende sauvage.

* * *

La Matshi Skouéou,—disaient les récits populaires,—est en rapport avec le Mauvais Esprit.

Sa puissance égale celle de la Sirène aux cheveux tordus qui révèle sur les rivages des mers du Sud, les gisements des placers d'or et des bancs de perles.

Jamais on ne l'a vue de jour.

On dit que dans les ténèbres ses prunelles d'un vert glauque, étincellent comme la braise et que les lueurs sinistres et blafardes qu'elles lancent, fascinent comme le serpent ou l'abîme.

Une rivière de cheveux, noirs comme l'aile des huards, inonde sa tête toujours couronnée de fleurs de glaïeuls, et jaillit en cascades jusque sur ses épaules.

Son teint de cuivre, sa peau écailleuse, le rire sardonique qui crispe sa lèvre violette fait frissonner jusqu'à la moelle des os.

Elle soulève à chaque pas une poussière d'étincelles bleuâtres qui voltigent autour d'elle, profilant dans l'ombre d'étranges silhouettes.

Salamandre incombustible, elle marche impunément à travers la flamme des brasiers, sans que les tisons osent mordre même les pans de sa robe.

* * *

La brise nocturne,—le nuage qui passe lui apportent,—messagers fidèles,—le son de la voix de ceux qui l'invoquent.

A son cri, les hiboux éveillés, écarquillant leurs fauves prunelles, sortent des crevasses des rochers et des ruines et répondent à son appel.

A l'heure de minuit, elle descend sur une étoile filante, ou sur un rayon de la lune, et apparaît dans la nappe des cascades, à l'ombre des noirs rochers, sur le sable silencieux des dunes, ou parmi les vapeurs des vallées.

* * *

C'est l'heure qu'elle choisit pour accomplir ses mystères, car c'est l'heure où la brise s'endort dans la cime des arbres, et où tout repose dans la nature;—c'est l'heure où les feux-follets dansent sur le gazon pâle des prairies, dans les clairières, ou sur les eaux verdâtres des marécages;—c'est l'heure où les chauves-souris effleurent les flots unis de leurs ailes diaphanes, et se cramponnent, de leurs ongles grêles, à l'angle des rochers;—c'est l'heure où l'on n'entend pour tout bruit que le coassement des grenouilles et des crapauds à l'œil roux, et le *hou hou* funèbre des oiseaux de nuit.

C'est aussi l'heure où la Dame aux Glaïeuls descend parmi les roseaux du fleuve, au bord des lagunes, pour cueillir les fleurs de glaïeuls dont elle couronne sa tête et pour faire ses invocations au Grand Manitou.

Quoiqu'aucun souffle n'agite l'air, on voit alors frissonner les tiges des algues et des aulnes qu'elle écarte pour se plonger dans les eaux du fleuve; et bientôt on voit sa tête apparaître, comme un météore, parmi les joncs et les nénuphars.

* * *

Au moment où la nouvelle lune se lève, de vagues et lointaines rumeurs, mêlées au coassement monotone des grenouilles, s'élèvent du sein des plantes aquatiques.

Voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des eaux;—incantations mystérieuses, d'abord indécises, puis s'élevant peu à peu, et se prolongeant sur les flots en mélodie tour à tour suave comme des voix d'enfants, ou voilée comme la brise du soir parmi les halliers;—mais parfois aussi, éclatante et terrible, comme le rugissement de l'ours blessé, ou comme le roulement du tonnerre ou des cataractes.

Quelquefois aussi, quand l'ouragan des équinoxes rugit et tord la forêt par les cheveux, elle pose son pied, plus léger que celui des vaporeuses ossianides, sur l'écharpe des brumes dont la montagne enveloppe alors son épaule de pierre.

On dit que pendant ces délires de la nature, on la voit voltiger sur la crête d'argent des vagues en écume, et qu'alors les éclairs déchirent les flancs des nuages en colère pour venir se tresser en auréoles sur sa tête.

* * *

Enfants, disent les vieillards, n'allez pas le soir au lever de la nouvelle lune, sur les bords du fleuve.

Tapie derrière la verte frange des roseaux, la Dame aux Glaïeuls guette les petits enfants, et ses chants fascinent et entraînent comme le regard du reptile attaché à sa proie.

Oh! malheur à celui qui tombe entre ses mains!

Le sort qu'elle lui réserve est plus affreux que celui du prisonnier garrotté au poteau du supplice.

Les tortures du feu, les éclats de bois enfoncés dans la chair, la cendre brûlante sur la tête scalpée, les colliers de haches rougies n'effrayent pas le guerrier au cœur fort.

Il entonne son chant de mort quand ses ennemis déchirent sa chair en lambeaux.

Mais la Matshi Skouéou invente des supplices autrement atroces:

C'est au milieu d'horribles agonies de frayeur et d'épouvante qu'elle fait mourir sa proie.

Et quand le cœur de la victime tremble et bat comme celui du lièvre timide,—que ses cheveux se dressent sur sa tête,—que ses yeux se dilatent de terreur,—que ses lèvres livides frémissent comme la feuille du tremble,—que ses dents s'entre-choquent dans sa bouche,—que ses os craquent d'horreur,—que ses membres frissonnent comme les lianes tordues par la tempête,—alors la Dame aux Glaïeuls est dans l'ivresse et elle savoure, comme un chant, ces lamentables gémissements; car elle entend la voix du Noir Esprit qui lui révèle ses secrets à travers les râles d'agonie et de désespoir.

COMME UN LUTH D'IVOIRE.

VI

Après ce récit prononcé d'une voix émue par une sorte d'enthousiasme religieux, le Sauvage et le Canotier gardèrent un moment de silence.

—C'est bien là, au fond, ce que rapportent les Missionnaires, pensa Madame Houel avec inquiétude......

Ciel! si jamais mon cher Harold venait à....

O mon Dieu! protégez mon enfant!

—Eh bien! reprit l'Indien, le cœur de la Fleur des Neiges est-il aussi fort maintenant?

—J'ajouterai foi à tous ces mystères quand j'en aurai été témoin, répondit Madame Houel d'une voix qu'elle cherchait en vain à rassurer.

Vous ne l'avez jamais vue, ni toi, ni le Canotier, n'est-ce pas?

⁂

—Madame,—repartit le chasseur canadien avec sa lenteur habituelle et un ton solennel qui dénotait une profonde conviction;—un soir que je remontais le Saguenay, je rencont......

Il s'arrêta tout à coup.

Un sourd ronflement, pareil au souffle profond du marsouin lorsqu'il vient respirer à la surface de l'eau, se fit entendre à l'avant du canot.

Un homme, qui n'aurait pas été habitué à la vie sauvage, n'aurait prêté aucune attention à ce bruit.

Mais l'oreille exercée du Canotier ne pouvait s'y méprendre.

C'était bien la voix du Tshinépik' qui, pour lui signaler quelque danger sans donner l'éveil imitait la respiration du marsouin.

⁂

Le chasseur prêta l'oreille un instant et crut entendre, dans le lointain, un son étrange et vague; d'abord à peine perceptible, puis se rapprochant, devenant plus distinct, et se prolongeant sur les flots en molles ondulations, pour s'éloigner, osciller encore et s'évanouir un instant après.

Longtemps ces mystérieuses vibrations, qui semblaient tantôt descendre des nuages, tantôt remonter du fond des cavernes de la mer, ou s'échapper d'une conque marine, ou filtrer à travers le treillis des bois, voltigèrent en notes intermittentes parmi le silence solennel de la nuit; ne parvenant à son oreille qu'à de longs intervalles, et par frêles lambeaux.

⁂

Il crut d'abord être le jouet d'une illusion; mais après quelques minutes de silence, la même mélodie bizarre; mais plus distinct et plus rapprochée....

—Eh bien! Madame, chuchota le Canotier, entendez-vous?....Croirez-vous maintenant aux paroles d'un homme qui n'a pas appris ce qu'il sait dans les livres? .....

Et continuant comme s'il se fût parlé à lui-même:

....—Minuit!.... Ce soir la nouvelle lune et la..........

—Bah! repartit Madame Houel, la plainte de quelque loup-marin sur les rochers. [1]

⁂

Le Canotier haussa les épaules, et attendit sans répondre.

—Vous aviez raison,—reprit enfin Madame Houel après quelque temps de silence,—j'entends maintenant très-clairement une voix; mais est-ce une voix humaine?......Jamais je n'ai rien entendu de si extraordinaire.

Je sais que les Sauvages sont renommés pour la beauté de leur voix; mais ces magiques accents n'ont rien d'humain, tant ils captivent et entraînent avec un irrésistible attrait.

⁂

En effet, c'était une sorte d'incantation fantastique qui empruntait à la sombre majesté de ces heures solennelles et à son origine inconnue

---

1 On sait que les cris du loup-marin imitent, à s'y méprendre, les plaintes d'un enfant.

un singulier caractère de merveilleux et de surnaturel;—sorte de mélopée, tantôt plaintive et rêveuse, noyée de mystère et de mélancolie, ondulant sur la lame, flottant dans l'atmosphère et se perdant dans les plis de la brume,—soupirs infinis,—échos de voix d'anges,—rêves d'enfants au berceau,—chant des courlis;—ou bien, vive et légère, découpée en frileuses dentelles de sons, montant et descendant en spirales aériennes,—groupes de notes folâtres se tenant par la main;—et puis tout à toup, triste et morne, comme le vent d'automne qui brame dans les ramées, comme l'hymne funèbre sur les tombes;—ou, fanfare inouïe, vibrant comme un cuivre.

*
* *

—Je distingue bien des paroles, dit tout bas Madame Houel au Canotier, mais d'une langue qui m'est inconnue.

—Je les comprends, mais il m'est impossible de vous les traduire: le sens en est plus dans le chant que dans les paroles.

....

....

Deux éclairs soudains, suivis d'une double détonation, interrompirent tout à coup les magiques évocations de la sibylle inconnue; et en même temps deux balles, venant du côté opposé à celui d'où l'on entendait cette mystérieuse musique, et dont une entama la pince du canot à quelques pouces du Canotier, sifflèrent aux oreilles des voyageurs.

Un souffle de terreur sembla rouler dans l'atmosphère avec l'écho de la double explosion répercutée par les nuages et les deux rives du fleuve.

Et puis tout rentra dans un silence si profond qu'on eût dit que le fleuve eût toujours été entièrement désert.

COURSE.

VII

—Sept Iroquois dans le canot, chuchota le Tshinépik'; j'ai eu le temps de les compter à la lueur de l'explosion.

Camarade, nous allons être pris entre deux feux.

A droite, les Iroquois; à gauche, la Matshi Skouéou et ses compagnons.

—Il n'y a qu'un moyen,—reprit le Canotier avec la présence d'esprit et la promptitude de décision que donnent le calme et le sang-froid, fruit d'une longue habitude de vie au milieu des dangers,—c'est de dérouter nos ennemis.

Scie,[1] Tshinépik', nous allons reculer quelque temps; puis nous gagnerons le rivage à force d'avirons.

Madame, retenez les pleurs de votre enfant; il faut du silence pour cacher notre marche.

Couchez-vous au fond du canot, vous courrez ainsi moins de risque d'être atteinte par les balles.

Ah! chiens d'iroquois! murmura-t-il entre ses dents, vous êtes fort heureux que la vie de ces deux êtres faibles ait été confiée à ma garde; vous ne me verriez pas reculer ainsi devant vous: une cruelle expérience a dû vous apprendre que ce n'est pas ma coutume.

Que j'aurais de plaisir à loger du plomb dans quelques-uns de vos crânes pour me refaire un peu la main. Vraiment le cœur m'en dit, car il y a déjà longtemps que je n'ai pas essayé mon fusil contre une peau rouge. Mais laissez faire, vous ne perdez rien pour attendre.

*
* *

Tout en faisant ces réflexions, le Canotier, après avoir imprimé au canot un mouvement rétrograde en nageant à reculons pendant quelque temps, avait tourné la proue de la légère nacelle vers le rivage, et pagayait vigoureusement dans cette direction.

—Nagez, nagez maintenant tant que vous voudrez, imbéciles d'Iroquois, reprit-il tout bas avec ironie, vous serez quelque temps, je pense, sans nous atteindre, si vous continuez de ce côté.

Vous croyez donc qu'un blanc est aussi bête que vous, et qu'il....

Le cri d'un huard, qui s'éleva à quelque distance en avant du canot, éveilla son inquiétude et interrompit le cours des invectives qu'il ne ménageait jamais à ses ennemis dans ces moments de dangers.

—Je me trompe fort si c'est là le cri d'un huard,.... il y a là des inflexions qui ne sont pas celles du huard.

Les infâmes coquins! auraient-ils prévu notre mouvement par hasard?....

A peine eut-il achevé ces mots, que deux raies de feu déchirèrent le voile des ténèbres en avant d'eux.

Heureusement pour nos voyageurs que la nuit était si obscure que l'ennemi ne pouvait viser qu'à peu près.

Les balles, dirigées d'une main incertaine, ricochèrent sur l'eau à quelques pieds du canot.

—Notre ruse est déjouée! s'écria le Canotier avec amertume.

Et, d'un coup d'aviron faisant décrire un angle à la proue du canot pour lui faire reprendre sa première position:

—Il est inutile de songer à atteindre le rivage, continua-t-il. C'est maintenant, Tshinépik', qu'il nous faut montrer si nous entendons quelque chose à manier un aviron.

---

1. En terme de marine, *scier* veut dire ramer à reculons.

Ils sont sept contre deux; mais leur canot m'a l'air plus pesant que le nôtre et je doute qu'ils aient tous des avirons.

Madame, nous allons être obligés de jeter vos malles à l'eau, afin d'alléger notre canot autant que possible et de ne pas ralentir notre marche; car ce sera une course désespérée.

—Faites, faites tout ce que vous voudrez pourvu que vous arrachiez mon enfant des griffes de ces tigres, s'écria avec angoisse Madame Houel.

***

En un clin d'œil le canot fut débarrassé de tout ce qui pouvait l'allourdir.

—Maintenant, Tshinépik', hardi sur l'aviron, et ensemble! Mais auparavant poussons notre cri de guerre pour montrer à ces mécréants que nous ne les redoutons pas plus que les poissons qui nagent sous nos pieds.

***

Deux cris horribles, capables de faire tressaillir les cœurs les plus intrépides, s'échappèrent à la fois de la poitrine des deux guerriers, et se prolongèrent au loin sur les flots.

Madame Houel se boucha les oreilles de terreur.

Le Canotier! La Grande Couleuvre!—répétèrent en chœur les Iroquois reconnaissant la voix des deux héros qui avaient acquis une si terrible célébrité en immolant un nombre effrayant de leurs plus braves guerriers; et d'épouvantables hurlements répondirent à leur cri.

Puis à cette infernable harmonie succéda un morne et lugubre silence, comme si la nature entière, glacée d'épouvante, avait suspendu tous ses bruits.

***

On n'entendit plus que le bouillonnement de l'eau sous les coups des avirons, et le clapotement de la vague sur les flancs de la légère pirogue qui bondissait sous les énormes brassées du Canotier, aidé du Tshinépik', et volait sur la nappe du fleuve, comme ces légères plumes détachées de l'aile des oiseaux et qu'emportent en se jouant, sur les flots, les grandes brises des mers.

***

Le salut des fugitifs ne dépendait plus que de la vigueur des nerfs des deux rameurs.

Que la lassitude vint, un moment, à amollir et à détendre l'acier de leurs muscles, c'en était fait d'eux; et leurs chevelures scalpées séchaient à la ceinture des Iroquois.

Le Tshinépik', il est vrai, était un habile et vigoureux rameur; et la supériorité du Canotier à conduire un canot et à manier l'aviron était sans égale.

Son habileté, en ce genre, était si bien connue dans toute la colonie et même parmi les tribus indiennes qu'elle lui avait valu le surnom de *Canotier*.

Outre une longue habitude, acquise pendant toute une existence consacrée à la vie sauvage, la nature, en le douant d'une force musculaire exceptionnelle et en développant ses deux longs bras d'une manière démesurée, semblait l'avoir formé tout exprès pour ce genre d'exercice.

D'ailleurs, c'est un fait digne de remarque que les blancs une fois accoutumés aux mœurs et aux arts indiens les surpassent bientôt, non seulement en adresse, mais même en vigueur.

Car, sans parler de leur supériorité intellectuelle, ils paraissent encore jouir d'une constitution plus robuste.

***

Mais, quelque fussent les avantages personnels des deux rameurs, ils étaient trop inférieurs en nombre pour pouvoir, ce semble, lutter longtemps avec chance d'échapper.

Et puis, une balle perdue pouvait, d'un moment à l'autre, casser un bras, ou fendre un aviron.

Cependant ces dangers si éminents ne faisaient rien perdre au Canotier de son admirable sangfroid, et paraissaient n'avoir d'autre effet que de délier sa langue:

—Il faut montrer à ces chiens d'Iroquois que nous nous connaissons en écorce de bouleau, Tshinépik'.

Je ne nie pas qu'ils possèdent quelqu'habileté à fabriquer un canot; mais ils ne savent pas comme nous choisir la véritable écorce.

Et puis, ont-ils jamais eu le tour de relever avec grâce les deux pinces d'un canot de manière à lui donner cette forme evelte qui prête aux nôtres un air si coquet quand ils dansent sur la lame?

Ah! je reconnaîtrais un des miens parmi toute une flotte de canots iroquois.

Ne me parlez pas non plus d'un canot mal gommé; il faut pour qu'il glisse bien sur l'eau que l'enduit de gomme soit posé avec tant de soin que les flancs soient polis et glacés comme la lame d'un rasoir.

Alors ce n'est plus un canot;—c'est une plume, c'est une aile d'oiseau qui nage dans l'air;—c'est un nuage chassé par l'ouragan;—c'est quelque chose d'aérien, d'ailé, qui vole sur l'eau comme.... comme nous maintenant.

***

Le Canotier disait vrai; car la légère pirogue, obéissant à ses gigantesques coups d'aviron, semblait à peine effleurer les flots.

On eût dit une sarcelle, effrayée par le chasseur, rasant la cime des vagues à tire d'aile.

—Camarade, voici encore deux balles à notre adresse,—interrompit le Tshinépik', qui jusque-là s'était renfermé dans ce silence flegmatique qui caractérise la race indienne, et que les Sauvages affectent surtout au moment du danger, afin de cacher toute émotion ;—l'Iroquois s'imagine déjà nous avoir devancés, car ses coups ont porté en arrière de notre canot.

Mais mon frère s'aperçoit-il que nous n'avons rien gagné et qu'ils sont toujours en ligne avec nous ?

—Ça ne peut pas durer, tu as raison, reprit le Canotier en secouant la tête ; nous ne sommes jamais capables de les *dégrader*. Ils sont trop nombreux contre nous.

LE TOMAHAWK.

VIII

Il se fit un moment de silence lugubre et plein d'une terrible anxiété.

Le Canotier cherchait en vain une issue pour sortir de ce mauvais pas.

—Promettons une messe en l'honneur de la bonne Sainte Anne,—dit Madame Houel qui n'avait pas cessé de prier depuis le commencement de la lutte,—et je suis sûre que le bon Dieu nous sauvera.

—Je le veux bien, Madame...... Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire échapper...... Pour moi, j'ai épuisé toutes mes ressources.... Mais toi, Tshinépik' as-tu quelqu'expédient à suggérer?

L'Indien réfléchit.

∴

—Mon frère est un grand rameur ;—le saumon qui remonte les rapides n'est pas plus habile avec sa queue que mon frère avec son aviron.

A chacun de ses coups, le Tshinépik' sent le canot se soulever sous lui.

Mais mon frère a-t-il le bras assez fort pour ramer à lui seul comme nous deux ensemble, tandis que le Tshinépik' va essayer de *déplanter* un Iroquois ?

—J'essayerai bien tout ce qu'il est donné à l'homme de faire avec deux bons bras, repartit le Canotier ; mais je crois que ce serait à peu près inutile, car tu ne pourras que tirer au hasard par la nuit qu'il fait ; et puis un coup de fusil nous trahirait en révélant au juste notre position.

—Une flèche ne laisse pas d'éclair derrière elle, répliqua froidement l'Indien—et le Tshinépik' attendra le moment où l'Iroquois va tirer, et visera sur la lueur de l'amorce.

—Bien pensé !—fit le Canotier avec enthousiasme, en se mettant à ramer avec une vigueur si prodigieuse qu'il semblait que jusque là il n'eût fait que tremper son aviron dans l'eau ;—j'ai toujours soutenu, avec raison, qu'il y a souvent plus de cervelle dans la tête d'un Sauvege que dans bien des têtes européennes......

Appareille-toi, Tshinépik' je viens d'entendre un bruit sec comme celui d'un fusil qu'on bande ; je crois qu'ils vont tirer.

Une détonation lui coupa la parole.

∴

Un instant après, un cri de mort retentit vers le canot ennemi, et prouva que la flèche de l'habile Indien n'avait pas manqué son but.

Mais, en même temps, un autre cri, un cri de rage lui répondit.

C'était la voix du Canotier.

Une balle venait de fendre son aviron en deux.

∴

Il est, dans la vie, des instants de souffrance morale que nulle torture, nul supplice corporel, la mort même ne sauraient égaler.

C'est l'instant fatal où l'on voit se dresser devant soi le fantôme implacable d'une mort certaine ; où l'on sent l'étreinte mortelle vous saisir d'une main assurée.

C'est là le paroxysme de la souffrance.

L'héroïsme seul est capable de l'envisager de sang-froid.

Telle était cependant la position en face de laquelle se trouvaient les fugitifs.

Le Canotier avait épuisé toutes les ressources que le génie sauvage et une longue expérience avaient pu lui inspirer.

Il ne restait plus qu'à attendre la mort.

∴

Déjà on entendait à quelques pas en avant du canot le bouillonnement de l'eau sous les avirons d'un des canots ennemis.

—Mon frère est-il prêt à mourir, dit le Canotier d'un ton calme.

—Le Tshinépik' l'a toujours été....

Et comme si un éclair subit eût traversé son cerveau, il ajouta quelques mots en langue sauvage et passa son aviron au canotier.

On aurait pu le voir alors se pencher doucement sur la pince du canot, s'y glisser sans bruit pour se jeter à la nage et disparaître.

La légère pirogue, soulagée tout à coup, se releva de l'avant, pendant que le Canotier lui imprimait un mouvement rétrograde, afin d'éviter une collision avec le canot ennemi.

∴

En ce moment, la lune filtra un de ses rayons à travers le roulis des brumes ; et ce pâle cil

d'argent, venant effleurer la frange d'un nuage moins opaque, permit d'entrevoir, pendant un instant, la scène du combat.

Tout à coup le canot iroquois chavira au milieu de hurlements épouvantables.

Ce fut alors une scène de confusion indescriptible.

On vit, pendant quelques instants, un bras armé du tomahawk asséner des coups terribles sur la tête des Iroquois qui se débattaient au milieu des flots.

*
* *

L'attention du Canotier qui se tenait à une légère distance afin d'empêcher les Iroquois naufragés de saisir son canot, [illegible] suivait les diverses phases de la lu[illegible] recueillir à temps son audacieux ami, [illegible] détournée par un cri déchirant poussé par [illegible] Houel :

—La Jongleuse ! !

En même temps, il entrevit comme une forme noire qui semblait surgir des [illegible] à côté du canot et étendre la main comme pour saisir [illegible] jeune enfant.

Décharger un vigoureux coup d'aviron sur l'objet indécis qu'il croyait apercevoir dans l'ombre fut pour lui l'affaire d'un instant ;—mais son coup porta dans le vide, et fit seulement jaillir une poussière d'eau.

*
* *

Le cri d'un *pirouys* [1] se fit alors entendre, et le Canotier, reconnaissant le signal convenu avec le sauvage, tourna son canot dans la direction d'où venait le cri, et un instant après le Tshinépik' triomphant embarquait habilement dans la légère nacelle, tenant d'une main un aviron.

Avec cette présence d'esprit qui distingue si éminemment les Sauvages, et qu'ils conservent au milieu des plus grands dangers, l'Indien, pendant le combat, avait arraché des mains d'un Iroquois cet aviron dont ils avaient absolument besoin pour leur fuite.

Pendant que l'autre canot iroquois se hâtait de venir au secours des naufragés que le tomahawk du Tshinépik' n'avait pu atteindre, les fugitifs profitèrent de l'obscurité profonde que faisaient alors d'épais nuages qui se roulaient pesamment dans le ciel, et gagnèrent le rivage sans que leurs ennemis eussent pu remarquer la direction qu'ils avaient prise.

1. Espèce de gibier connu aussi sous le nom de *chevalier*. Le surnom de *pirouys*, que lui donnent les chasseurs, est une imitation de son cri.

L'ECHO DE LA MONTAGNE.

IX

Le lendemain, le Canotier aperçut, en s'éveillant aux premières lueurs de l'aube, l'Indien occupé à panser une large balafre qu'il avait reçue au visage dans le combat de la veille, et deux profondes blessures, l'une à la poitrine, et l'autre au bras gauche.

Le Sauvage n'avait pas même pris la peine d'en dire un mot à son ami.

—Mon frère s'est bien battu hier, dit le Canotier ;—cinq cadavres iroquois s'en vont maintenant à la dérive, et vont servir de pâture aux poissons. Mais mon frère a été blessé.

—Ce n'est rien ;—l'Iroquois est une femme ;—il ne fait que de petites égratignures.

—Mon frère a perdu beaucoup de sang : il a besoin de se reposer. Moi, je vais aller dans le bois tuer quelques gibiers pour notre déjeuner.

*
* *

A son retour, le Canotier fut saisi d'horreur en apercevant sur le rivage qu'il venait de quitter une mare de sang et trois cadavres étendus sans vie.

L'un d'eux avait la tête scalpée ; et il reconnut en lui, avec une indicible douleur, son fidèle compagnon que les Iroquois avaient surpris et massacré pendant son absence.

Les deux cadavres iroquois couchés à ses côtés, et deux longues traînées de sang, qui se perdaient sur le seuil du rivage, témoignaient qu'il avait vendu chèrement sa vie.

Madame Houel et son enfant avaient disparu ;—et nulle trace sur le sable n'indiquait qu'ils avaient pris la fuite.

En levant les yeux vers l'horizon, le Canotier aperçut dans le lointain deux canots chargés d'Iroquois qui descendaient le fleuve à force d'avirons.

*
* *

Anéanti de désespoir, il demeura longtemps immobile, les yeux cloués sur le cadavre de son fidèle ami, comme si la douleur eût pétrifié tous ses membres.

Les premiers rayons du soleil levant, qui tombaient alors sur la figure de l'Indien, et l'illuminaient d'une auréole d'opale, dissimulaient pour un instant l'horrible fixité du regard qu'imprime la dernière agonie.

Et ce dernier reflet de ses yeux semblait lui dire un adieu suprême.

*
* *

S'arrachant enfin de sa léthargie, le Canotier se baissa lentement sur le cadavre de celui qu'il avait tant aimé, et qui avait partagé, pendant

tant d'années, toutes ses joies et toutes ses tristesses, tous ses triomphes et tous ses périls,—et le soulevant doucement entre ses bras, dans l'ivresse de son désespoir, il le pressa sur sa poitrine, comme s'il eût voulu par cette suprême étreinte faire passer toute son âme dans cette dépouille inanimée.

Un immense soupir s'échappa enfin de sa poitrine, qui se soulevait comme une montagne.

Cet homme de fer, que ni les dangers, ni les tortures n'avaient jamais fait sourciller, succombait sous le poids de la douleur.

Des torrents de larmes inondaient ses joues.

* * *

—O mon ami! mon bien-aimé ami!—s'écria-t-il enfin parmi ses sanglots—je t'ai donc perdu pour jamais! C'en est donc fait; seul désormais, il me faudra errer à travers ces forêts et ces fleuves que nous avons parcourus tant de fois ensemble!

Désormais solitaire, je cheminerai à travers les sentiers de la vie, sans que jamais ta voix amie retentisse à mon oreille!

Heureux si la mort m'eût enlevé le premier!

Toi du moins, tu as un ami pour te rendre les derniers devoirs; mais moi, personne à ma dernière heure ne viendra jeter un peu de sable sur ma dépouille.

.... O Tshinépik'! ....Tshinépik'! adieu!......

* * *

L'écho de la montagne répéta au loin: adieu!

A cette voix le Canotier tressaillit, comme s'il eût entendu celle de son fidèle compagnon, lui jetant une dernière parole de reconnaissance.

* * *

Déposant enfin son précieux fardeau, il creusa une fosse dans le sable du rivage et y coucha le cadavre.

Après l'avoir recouvert, il ébrancha un jeune sapin qui croissait à la tête de la tombe; et fixant sur le tronc une branche transversale, il en fit une croix.

Puis, scalpant les deux cadavres iroquois gisant sur la plage, il planta, avec le couteau du Tshinépik', leurs chevelures au centre de la croix.

Etrange et terrible trophée, mais digne de ce héros des bois.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

—

L'ÉTÉ DES SAUVAGES ET LES BRAYEUSES.

I

[1] De longues années ont passé sur les événements que nous venons de raconter.

C'est encore un jour d'automne; une de ces belles matinées, roses et vermeilles, que l'été laisse tomber de sa couronne en fuyant devant le vent frileux qui déjà commence à souffler sur le soleil.

Déjà les rosées du matin, si tièdes en juillet, se crystallisent en givre sur les toits, et sur les pointes des herbes qui jaunissent.

C'est la saison d'octobre, la mélancolique saison des feuilles mortes!

Accoudée là-bas sur la montagne, elle jette un dernier sourire plein d'enivrante langueur au moissonneur qui se hâte de cueillir sa gerbe dans les prés.

Au ciel, quelques nuages gris dans l'azur plus terne;—dans l'air calme, les divins silences de la nature qui s'endort;—sur le dôme des bois, les nuances les plus riches et les plus variées:—rouges et sanglantes sur le feuillage des érables,—jaune paille sur les trembles, les bouleaux, les noisetiers,—d'un vert dur et foncé sur les épinettes,—plus tendre sur les mélèzes et sur les aiguilles luisantes des sapins.

* * *

C'est aussi la saison des *labours d'automne.*

Dans les champs barbelés de chaume doré, on voit de toutes parts les robustes habitants tracer ferme leur sillon.

Une voix éclatante s'élève de fois à autres dans l'air sonore:—*hue! dia!* c'est le cri de l'enfant qui *touche* pendant que son père tient les mancherons de la charrue.

* * *

Tandis que les hommes sont occupés aux travaux des champs, les femmes ne demeurent pas inactives, car c'est aussi le temps de *brayer* le lin,[2] et il faut se hâter de profiter des derniers beaux jours.

La vie canadienne n'offre pas d'aperçus plus attrayants, de scènes champêtres plus fraîches et plus pittoresques; mais, hélas! les chemins de fer, les bateaux à vapeur, la *civilisation* nous auront bientôt enlevé jusqu'aux derniers vestiges de ces délicieuses scènes de mœurs qui

1. On sait que les derniers beaux jours de l'automne sont connus généralement au Canada sous le nom de l'*Été des Sauvages*.

2. Le mot *brayer* est évidemment une corruption du verbe *broyer*.

donnent à notre peuple sa physionomie caractéristique.

Hâtons-nous donc d'en recueillir et d'en peindre les riants tableaux, afin qu'au moins ces souvenirs du passé poétisent un peu notre avenir.

*
* *

Vous souvient-il de ces groupes de femmes que l'on voit quelquefois, en octobre, réunis sur la lisière du bois, au flanc de quelque rocher?

Ce sont les *brayeuses* de lin.

Elles choisissent ordinairement ces endroits, afin de se mettre à l'abri du vent.

Deux petits murs en pierre de trois ou quatre pieds de hauteur sont adossés au flanc du rocher de manière à former une espèce de cheminée sur laquelle on dispose transversalement quatre ou cinq perches de bois dur, qui servent de séchoir pour le lin.

Une grosse buche posée à terre à l'entrée de la cheminée empêche le feu de s'étendre et protége la chauffeuse qui doit concentrer toute son attention sur le lin pour l'empêcher de s'enflammer.

Car malheur à elle s'il lui arrive de faire une *grillade.* Les rires et les moqueries de ses compagnes l'attendent pour lui faire expier sa maladresse.

*
* *

Aussitôt que le lin est suffisamment séché, chaque personne en saisit une poignée et la broye vigoureusement, tandis qu'elle est chaude, entre les deux bois de la *braye,* afin de débarrasser le lin de son écorce.

Rien de gai, rien de poétique alors comme d'entendre le bruit sec et éclatant des *brayes* qui frappent, se relèvent et retombent en cadence au millieu des cris et des joyeux éclats de rire des enfant qui folâtrent sous la colonnade du bocage. [1]

C'est auprès d'un de ces groupes, réuni au pied d'un rocher encadré de bouquets d'arbres et situé à peu de distance de la Pointe de la Rivière-Ouelle, que vient se renouer le fil de notre légende.

UNE AME DÉFLEURIE.

II

—Pierre, disait une des femmes à son enfant, va dire à ton père de venir dîner; il s'en va midi.

Les sonores et lointaines volées de l'angelus tombaient en vibrantes cascades du vieux clocher de la Rivière-Ouelle, et versaient leurs joyeuses ondulations entre les deux rives de la vallée pour annoncer l'heure de midi, quand le laboureur arriva au milieu de sa famille.

—L'angelus! mes enfants, dit-il d'un ton grave en se tournant vers l'église et en ôtant son bonnet de laine.

Puis, les yeux au ciel, il récita lentement la pieuse invocation.

Nulle part le rayon de la divinité n'est plus visible que sur la figure simple et sereine de l'homme des champs, quand l'ange de la piété vient ainsi le toucher de son aile.

*
* *

—Papa! s'écria le petit Pierre en terminant son signe de croix, il y a deux hommes, là-bas qui viennent de débarquer d'un canot au bout de la pointe.

—Quelques bourgeois de la compagnie de la pêche aux marsouins qui viennent faire leur tournée [1]...... Pourtant non, ils ne sont rien que deux....

As-tu de quoi leur donner à dîner, ma femme? Nous allons les inviter.

*
* *

—Bonjour, messieurs,—ajoutait-il, un instant après, à l'arrivée des deux voyageurs qui s'étaient dirigés en droite ligne vers le rocher comme s'ils eussent parfaitement connu les lieux qu'ils parcouraient.

Souhaitez-vous prendre quelque chose!

Vous avez encore joliment loin avant d'arriver aux maisons....

Un morceau de pain ne fait pas dommage quand on a ramé une demi-journée de temps.

—Puisque vous êtes si obligeant, nous ne vous refuserons pas,........ d'autant plus que nous n'allons pas plus loin qu'ici.

—Comment? Est-ce que vous ne descendez pas aux maisons,—fit le brave habitant tout intrigué, jetant vainement les yeux autour de lui pour chercher quel pouvait être le but de leur visite à ce rocher isolé ?

Les voyageurs se regardèrent sans répondre, et l'un d'eux, à l'air triste et abattu, ne put réprimer un soupir.

*
* *

Pendant le frugal repas, ils répondirent poliment aux questions qui leur étaient faites; mais furent peu communicatifs.

Le plus âgé était un grand vieillard chauve qui semblait entourer son compagnon de cette respectueuse protection qu'autorise chez un inférieur un long dévouement.

---

1 Le *braye* est un instrument composé de deux bois, retenus par une de leurs extrémités, et s'enclavant l'un dans l'autre à la manière d'une mortaise.

1. Autrefois la pêche aux marsouins de la Rivière-Ouelle était exploitée par une société de riches commerçants de Québec.

Des manières aisées et un air de dignité décélaient, dans celui qui l'accompagnait, une origine plus relevée; et, sous la simplicité de ses ements, perçait une éducation soignée.

La fraîcheur de sa figure indiquait un homme dans la vigueur de l'âge, et cependant ses cheveux étaient entièrement blancs.

Mais, pour un œil observateur, il était facile de voir que le malheur plus que l'âge avait neigé sur son front.

On remarquait aussi, sur sa physionomie, cet affaissement particulier des muscles qui se produit à la longue, quand au fond de l'âme se reflète sans cesse une image toujours triste; et, dans son regard, ce voile mélancolique dont enveloppe et ternit la prunelle une douloureuse pensée qui monte incessamment du cœur aux yeux.

Ce regard attristé donnait froid, et glaçait le sourire sur toutes les lèvres.

Cependant l'incarnation de la tristesse sur cette figure n'avait rien de répulsif; au contraire, cette douleur toute sympathique n'excitait que la compatissance.

C'était le crêpe d'un noble deuil, et non le sinistre nuage du remords.

*
* *

Peu à peu les bruyantes causeries des enfants s'étaient évanouies devant cette paupière qui se soulevait lentement sur eux, triste et morne comme le couvercle entr'ouvert d'un cercueil; et d'où s'échappait un rayon qui se posait sur leurs lèvres comme le doigt d'un mort.

Les traits de l'étranger paraissaient s'être encore visiblement rembrunis depuis son arrivée, et son œil hagard se fixait avec une telle apreté sur le sol autour de lui, qu'on eût dit que chaque parcelle de ce terrain lui rappelait quelque navrant souvenir.

Un silence gênant avait succédé à la gaieté naguère si vive de la famille.

Le brave laboureur avait grandement envie de connaître l'objet de leur voyage; mais les deux inconnus ne paraissaient pas vouloir aborder volontiers ce sujet.

Enfin il se hasarda à leur faire quelques questions.

—Vous allez me trouver peut-être un peu curieux, dit-il en se tournant vers le vieillard; mais me permettriez-vous de vous demander votre nom?

—Il vous serait à peu près inutile de le savoir; car on me connaît à peine sous mon nom de famille.

Mes oreilles mêmes l'ont oublié.

Depuis bien des années, je n'ai jamais été nommé autrement que le Canotier.

C'était, en effet, notre fidèle guide.

Mais le brave chasseur avait bien vieilli depuis le jour où il avait couché dans la tombe une part de lui-même avec le cadavre de celui qu'il avait aimé plus que la vie.

Le vent des jours mauvais avait dépouillé sa tête, et n'avait laissé sur ses tempes que de rares touffes de cheveux blancs.

Hélas! le front perd bien vite sa couronne quand sur le cœur pèse le poids d'un cercueil! Les rides, qui vieillissent la figure, ne sont pas toujours creusées par le sillage des années; plus souvent elles sont les tombes de ceux qui nous furent chers!

*
* *

Le lecteur soupçonne maintenant le nom du second personnage.

Ce n'était autre que le fils de Madame Houel, arrivé au sommet de la vie.

—Serais-je indiscret en vous demandant le motif de votre visite en ce lieu, continua le laboureur en s'adressant toujours au Canotier.

Celui-ci ne répondit pas, et se contenta de jeter un coup d'œil interrogateur sur son compagnon.

—Un bien triste devoir,—reprit enfin le fils de Madame Houel d'une voix dont le timbre mélancolique était en harmonie avec la tristesse de son regard.

N'avez-vous jamais entendu parler d'un événement tragique qui s'est passé ici autrefois?

—J'ai bien entendu parler de quelque chose; il faut vous dire qu'il n'y a pas longtemps que j'ai acheté une terre par ici, et je n'ai jamais eu l'occasion de me faire raconter cette histoire.

Cédant alors aux instances de ses hôtes, le fils de Madame Houel fit le récit des événements que le lecteur connaît déjà.

LES VISIONS.

III

" Après que les Iroquois nous eurent fait prisonniers, continua-t-il, ils nous lièrent fortement les mains et les pieds, nous jetèrent au fond d'un de leurs canots et s'éloignèrent avec précipitation.

Pendant plusieurs jours, ils descendirent le fleuve en côtoyant toujours le rivage.

Dieu seul connaît les tourments inouïs qu'ils nous firent souffrir durant cet interminable trajet.

Les courroies, composées d'écorces très-dures, qui liaient nos membres étaient si serrées que nos pieds et nos mains en devenaient tout bleus.

De temps en temps, ils se donnaient le féroce plaisir de les arroser d'eau, afin d'augmenter nos souffrances.

Alors les liens se resserrant de plus en plus, nos douleurs devenaient intolérables.

Je ne cessais de pousser de lamentable gémissements qui déchiraient l'âme de ma pauvre mère.

Quant à elle, insensible à ses propres tourments, elle n'avait de larmes que pour moi.

Hélas ! quel supplice pour le cœur d'une mère ! sentir son enfant près de soi, voir couler ses pleurs, entendre ses douloureuses plaintes, le voir se tordre dans l'agonie du désespoir, et ne pouvoir le soulager ! Oh ! pour l'âme d'une mère, quel glaive ! quel martyre !

***

Lorsque les Iroquois étaient fatigués, ils nous déliaient les mains, et, sans égard pour la fragilité de ma mère, ni pour la faiblesse de mon âge (j'avais à peine dix ans à cette époque,) ils nous forçaient de ramer à leur place.

A peine pouvions-nous tenir les avirons, tant nos doigts étaient engourdis par les cordes.

Alors ils nous accablaient de coups, jusqu'à ce qu'enfin, surexcités par l'excès de la douleur, nous redoublions de pénibles efforts, rendus encore plus accablants par le manque d'habitude.

Quelques restes de gibiers, ou quelques lambeaux infectes de chair d'orignal que nous jetait une féroce pitié, formaient toute notre nourriture.

Pendant ce long voyage, nous ne vîmes pas une seule fois la Jongleuse qui se tenait (du moins telle était ma conviction) dans l'autre canot toujours bien en avant du nôtre.

Tous les ordres semblaient émaner d'elle ; d'elle venaient toutes les évolutions de la petite armée.

***

Chaque soir, à la tombée de la nuit, après avoir allumé leur feu sur le rivage et terminé leur repas, ils se divertissaient à inventer contre nous de nouvelles tortures ; et quand nous étions entièrement épuisés, il nous laissaient, demi-morts,—étendus, enchaînés, sur le sol,—et exposés à l'humidité glaciale de la nuit.

La fièvre, que nous causaient nos meurtrissures, nous rendait bien plus sensibles au froid ; et nous passions les nuits entières, tout transis, sans pouvoir fermer l'œil.

***

Un autre sujet d'angoisse venait encore accroître l'horreur de ces heures éternelles qui formaient les longs anneaux de ces nuits sans fin : c'était la peur.

Au milieu de l'engourdissement et du sommeil agité qu'amenait enfin la prostration des forces de la nature, mille éblouissements, mille lumières fauves, milles fantômes grimaçants, aux yeux livides et grinçant des dents, que l'excitation nerveuse, causée par la fièvre, élançait de mon cerveau en feu, me faisaient tressaillir sur ma couche glacée.

Et puis cette invisible Jongleuse, attachée à nos pas comme un mauvais génie, dressait sans cesse son spectre de vampire devant mon imagination enflammée.

Alors, pendant qu'une sueur froide ruisselait sur mon front, que mes cheveux se hérissaient sur ma tête, qu'un frisson d'effroi courait sur ma peau, que mes dents claquaient dans ma bouche, je me soulevais à demi, et, les yeux fixes et béants, j'essayais de repousser d'une main frémissante les gestes et les contorsions menaçantes de ces êtres impalpables que suscitait l'infernale vision.

Une nuit, pendant un de ces cauchemars, j'éprouvai à la figure une sensation horrible ; quelque chose de froid et d'humide se frôlait le long de ma joue.

Était-ce le doigt sépulcral de la diabolique Jongleuse?......

Je bondis sur le sol en poussant un cri qui réveilla tout le camp....

C'était le corps gluant et glacé d'une couleuvre qui venait de glisser près de moi et de passer sur ma figure !

GAZELLES ET TIGRES.

IV

Enfin nous débarquâmes, un soir, sur les crans que vous voyez là-bas, et où vous nous avez vus aborder, il y a quelques instants.

Le trajet que nous venions de parcourir aurait pu se faire en assez peu de temps ; mais notre marche avait été beaucoup retardée par de fortes brises de vent de nord-est.

Les Iroquois nous firent porter leurs canots à terre, et vinrent camper, ici, au pied de ce rocher.

Quoiqu'il ne fût pas encore bien tard, l'ombre du soir avait déjà pénétré sous la voûte du bocage ; car on était en automne.

Après nous avoir fait amasser, auprès de leur feu, une provision de bois pour la nuit, et s'être étendus quelque temps sur l'herbe pour se reposer à la suite de leur repas, ils se levèrent soudain ensemble, sans proférer une parole et se réunirent en conseil sous cette touffe d'arbres qui s'élève encore à quelques pas d'ici.

Ce mouvement spontané me fit croire à un ordre de l'invisible Jongleuse, dont chaque soir, soit hallucination, soit réalité, je croyais apercevoir la démarche légère comme celle d'un esprit, au bord de la pénombre projetée par la flamme du bûcher.

L'air mystérieux qu'ils avaient affecté durant tout le jour, les préparatifs de la soirée, ce conseil extraordinaire nous faisaient pressentir que l'heure formidable était venue, où notre sort allait enfin se décider.

***

Agenouillé, avec ma mère, auprès d'un érable au tronc duquel elle avait accroché une petite statue de la Sainte Vierge qu'elle portait toujours sur elle, j'unissais ma tremblante prière à la sienne en suivant son regard ardemment fixé sur l'image sacrée qu'un reflet du brasier enchâssait d'une auréole de pourpre ;—symbole ineffable du rayon céleste qui versait, en ce moment, une dernière étincelle d'espoir au milieu des agonies de nos cœurs.

Par intervalles, mes yeux inquiets se reportaient involontairement sur le groupe des Sauvages dont nous pouvions entendre les paroles inintelligibles, apportées par les bouffées nocturnes, et entrevoir confusément la pantomime expressive à travers les ténèbres.

Après qu'ils eurent tous parlé, et se furent assis, chacun à son tour, une ombre se dressa au centre du conseil et profila, sur le voile opaque de la nuit, sa vacillante silhouette que léchaient au loin les sanglantes rougeurs intermittentes du foyer; et une voix, dont mon oreille effrayée crut reconnaître le timbre étrange, retentit dans le silence.

C'était (du moins je le crus alors) c'était la voix de la Jongleuse.

Longtemps elle parla et gesticula comme si elle eût voulu faire prévaloir un avis qui trouvait peu d'écho dans l'esprit de ses farouches auditeurs.

Enfin, la main de l'être inconnu indiqua d'un geste les deux prisonniers, et le conseil se termina.

Tous les Sauvages se levèrent ensemble.

C'était l'heure fatale !

A cette pensée seule tous mes membres frémissent encore d'épouvante !....Ma respiration s'arrête !.....J'étouffe d'horreur !......

***

— O mon Dieu ! — murmura tout bas ma mère, pensant que je ne l'entendais pas et me pressant sur son cœur de ses deux mains qui ne tremblaient que pour moi,—O mon Dieu ! ....Mon enfant !....Qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront ! Je suis prête à endurer toutes leurs tortures ; mais, mon cher Harold ! ah ! pitié, mon Dieu !...Pitié pour ce tendre agneau ! ....Pitié pour mon pauvre enfant !....

Et, toute sanglotante, elle me pressait avec cette étreinte désespérée de l'amour maternel transfiguré par les navrantes extases du sacrifice et de l'immolation suprême.

Elle ne songeait pas même à implorer la pitié de ces monstres sans entrailles.

Le tigre attendri épargne-t-il jamais l'innocente brebis ?

Son âme fermée à tout espoir ne se tournait plus que vers Dieu d'où seul le secours pouvait venir.

Ah ! ma mère ! Le ciel entendit votre prière, et votre sacrifice fut accepté ; mais à quel prix, grand Dieu !......

***

L'un des Iroquois, tenant à la main un long éclat de bois effilé, s'approcha de moi, et le mettant entre mes mains, il me fit signe, avec cet air caressant et ironique que les Sauvages aiment à prendre en exerçant leurs cruautés, de l'enfoncer dans le bras de ma mère qu'il venait de saisir par le poignet.

Pétrifié d'horreur à cette atroce proposition, je feignis de ne pas comprendre ; mais après quelques tentatives, voyant ma persistance, il me menaça de son casse-tête.

Alors, afin d'échapper à l'horrible supplice d'être moi-même le bourreau de ma mère, je jetai la baguette loin de moi, dans l'espoir de me faire tuer.

Hélas ! que n'ai-je eu le bonheur de terminer alors ma malheureuse carrière ?

Je n'aurais pas été condamné à souffrir à la fois toutes les agonies sans mourir.

—Maman ! Maman !—m'écriai-je en me rejetant dans ses bras pendant que le Sauvage irrité levait son tomahawk pour en asséner un coup sur ma tête,—maman ! qu'il me tue, s'il le veut ; j'aime mieux la mort que de vous faire souffrir.

***

Pendant tout ce temps, celle que j'aimais, heureuse de voir se tourner contre elle la fureur de nos ennemis, était demeurée immobile prête à subir tous les tourments.

Elle se pencha au-dessus de moi, afin de me couvrir de son corps.

Le Sauvage brandissait son arme pour frapper, quand une main le retint.

Était-ce celle de la Jongleuse ?....

Hélas ! loin d'être inspiré par la pitié, ce mouvement ne provenait que d'une féroce pensée.

Je ne m'en aperçus que trop quelques instants plus tard.

L'horreur que je montrai à l'idée d'être moi-même l'auteur du supplice de ma mère, fut un éclair qui parut révéler à la férocité sauvage un raffinement de cruauté diabolique.

***

L'Indien jeta de côté son tomahawk, m'arracha violemment des bras de ma mère, et me lia à un arbre.

Ensuite, agissant toujours sous l'inspiration de la Jongleuse, il monta sur un de ces gros pins que vous voyez encore ici, et se laissa

glisser le long d'une des branches, à l'extrémité de laquelle il attacha deux longues courroies qu'il tenait entre ses mains.

Un autre Sauvage, au-dessous de lui, saisit alors une des cordes, et la raidissant, il en fit faire un tour sur le tronc d'un arbre voisin, pendant que son compagnon faisait plier la branche par la pesanteur de son corps.

Il suffisait d'un léger effort pour empêcher la corde, ainsi enroulée autour de l'arbre, de glisser et de laisser échapper la branche.

Plein d'anxiété, et tout tremblant, je suivais de l'œil ces préparatifs sans en pouvoir comprendre le but.

L'Indien s'approcha de moi, me mit entre les mains l'extrémité de la corde roulée autour de l'arbre, et m'ordonna de ne pas la lâcher.

L'autre Iroquois descendit alors de son arbre, et, après avoir entraîné ma mère sous la branche pliée, il se mit en devoir de lui attacher l'autre courroie autour du cou....

Un cri d'épouvante et de désespoir s'échappa de ma poitrine, et je lâchai la corde.

Je venais de comprendre leur horrible dessein!

Mon Dieu! être moi-même l'assassin de ma mère!

* * *

Ecumant de rage, un des Iroquois me lança sa hache, qui malheureusement ne fit que m'ensanglanter la tête en effleurant la peau du crâne, et resta enfoncée dans l'arbre.

Me croyant blessé à mort, ma mère s'arrache des mains de son bourreau et se précipite vers moi.

—Harold!—s'écrie-t-elle d'une voix étouffée.

—Maman!..... ce n'est rien!

Et je fonds en larmes.

Elle saisit ma tête entre ses deux mains et presse ses lèvres sur mon front couvert de sang.

Ses pleurs inondent mon visage.

—O ma mère! ce fut votre dernière caresse à votre pauvre enfant!

Ah! qu'ils ont été amers, depuis ce moment, les jours de votre infortuné fils! .....

Malheur à l'enfant orphelin des caresses de sa mère!

Il ne vit plus!

Son cœur est toujours de l'autre côté de la tombe avec sa mère!......

Ah! si vous l'eussiez connue!.... Un ange sous une forme mortelle! Le ciel était au fond de son regard, tabernacle de son âme, et son âme était plus belle que son regard.

Tous les trésors de la tendresse chrétienne! une sérénité séraphique! un courage, un dévouement, une abnégation incomparables!....

Et je l'embrassais pour la dernière fois!....

Et je ne devais plus jamais la serrer dans mes bras!

L'ORCHESTRE INFERNAL

V.

En un instant, la branche est pliée de nouveau, et la corde enroulée autour de l'arbre; mais, cette fois, les scélérats, avant de la mettre entre mes mains, ont le soin d'attacher l'autre courroie autour du cou de ma pauvre mère, après lui avoir lié les mains derrière le dos.

Alors ils me présentent la corde.

Je refuse de la saisir, et ils la laissent glisser tout doucement, avec un rire diabolique, jusqu'à ce qu'enfin, voyant la branche se relever et raidir la courroie qui retient ma mère, de désespoir je suis obligé de m'en emparer.

* * *

Supplice inspiré par tous les génies de l'enfer! Abîme de férocité et de barbarie!

Les monstres savourent d'avance, avec ivresse, toutes les horreurs des tourments qu'ils viennent d'inventer.

Exténué de fatigue et de lassitude après de longs jours de souffrances inouïes, il est impossible que je puisse résister longtemps.

Les barbares l'ont bien prévu.

Ils savent que la nature sera bientôt vaincue, et le crime consommé.

Quelle nuit! quelles heures! Lutte sans espoir contre toutes les défaillances de la nature!

Quelle gouffre d'atrocités! Toutes les angoisses, tous les épouvantements, toutes les détresses de l'âme et du corps! Toutes les affres de la mort sans la perspective du dernier repos!

* * *

La bande infernale s'éloigne de quelques pas, et, avec des cris, des éclats de voix, des hurlements, des contorsions de démons, exécute, sur le sable du rivage, des danses insensées, préludes de la jonglerie.

Leurs membres nus, rougis par les sanglantes langues de feu que le vent de nuit fait jaillir de l'âtre, les feraient prendre pour une troupe de sorciers ou de nécromants échappés de l'enfer.

Leur ronde flamboyante tourbillonne comme un ouragan.

Au milieu de leurs vociférations, une voix,—toujours la même,—glas funèbre qui tinte encore à mon oreille,—se distingue et règle leurs pas.

Les hiboux, les chouettes et les autres oiseaux de nuit, attirés par la flamme et par ces clameurs insolites qui troublent le silence de leur veille, voltigent d'arbre en arbre, mêlant leurs cris effrayants au bruissement de la forêt, au ressac de la mer sur les vertèbres des falaises, et au ricanement de l'orgie.

* * *

Adieu au dernier espoir !

Tout est fini !

C'est l'enfer !

Autour de moi, un réseau de sang;—l'abîme sous mes pieds;—sur ma tête les mugissements de la tempête;—le deuil et les funérailles dans mon âme;—partout, au dedans comme au de-…, le vertige, les ténèbres, le désespoir, la …t!....

Seule!....seule!....une lueur, un rayon!... la douce voix de ma mère; les soupirs de son cœur à travers lequel j'entrevois encore le ciel Quoi! le ciel! ... si près de l'enfer! L'ange à ....côté des démons!

***

D'une voix vibrante et calme...calme comme son âme qui n'appartient plus à la terre :

Harold! mon enfant, pourquoi pleurer?.... Arrête tes sanglots?

Il faut nous quitter; Dieu m'appelle à lui; mes maux vont finir!.... Sois heureux!.... Là-haut je prierai Dieu pour toi.... Au ciel je t'aimerai mieux que sur la terre!....

Maman! Maman!....Oh!.... non, vous ne …ourrez pas!

—Non, mon enfant, on ne meurt pas quand on va au ciel!

J'ai offert ma vie pour toi, Dieu l'a acceptée. Tu vivras, mon fils; mais quand je ne serai plus près de toi, souviens-toi toujours des leçons de ta mère!....

Ah! quand tu sentiras ta foi près de défaillir, pense bien au bon Dieu et...... un peu à ta mère .....

Harold! prions ensemble; prions pour nos ennemis, prions pour la pécheresse!

***

—Maman! que leur avons-nous donc fait.... qu'ils nous font tant souffrir!

Le bon Dieu nous a-t-il donc abandonnés?

—Oh! non, mon enfant; c'est l'heure des ténèbres; regarde le ciel et prie avec moi! ...

Les malheureux! ils ne savent ce qu'ils font.

Seigneur, jetez un regard de pitié sur ces pauvres tribus assises à l'ombre de la mort.

Ne verront-elles donc jamais luire sur elles la lumière de votre Saint Evangile?

Le sang de nos apôtres martyrs crie vers vous.

Ecoutez les gémissements de ces victimes immolées, qui s'élèvent du pied de votre trône....

O mère des douleurs! par le glaive qui transperça ton âme sur le Calvaire, abaisse un regard de pitié sur mon pauvre enfant cloué, comme le tien, sur la croix.

Contemple l'affliction et les angoisses d'une mère et sauve mon enfant!....

Harold!.... je te bénis!.... Adieu!....

***

—A moi! à moi! au secours! Je sens déjà mon bras qui s'engourdit, et mes doigts se raidir!.... Maman! ah.... je vais vous tuer!.... Me pardonnerez-vous?.... Je veux mourir, je veux mourir!... Pourrai-je vivre sans remords? Mon Dieu! un nuage passe sur ma vue!...... je ne vois plus....je n'entends plus....rien!... Je meurs!....

***

Tout à coup au milieu de mon évanouissement, je crois sentir mes doigts engourdis s'entr'ouvrir; la corde fatale glisse entre mes mains, elle grince autour de l'arbre et.... m'échappe!

Un tressaillement suprême m'éveille de mon évanouissement; je m'élance et, par bonheur, je viens à bout de la ressaisir.

Mais c'est en vain; la nature est épuisée; je lutte quelque temps encore; mes forces m'abandonnent; ma tête retombe lourdement sur ma poitrine. Une nouvelle défaillance....

Soudain d'épouvantables hurlements m'arrachent de ma léthargie; mes cheveux se dressent sur ma tête:—Mon Dieu! j'ai tué ma mère!...

Un râle d'horreur s'exhale de ma poitrine.

Entre la terre et la voûte des branches le cadavre est là qui se balance au gré du vent.

Le vertige, la stupeur glacent mon sang dans mes veines.

Tous les objets semblent tourner autour de moi.

Un crêpe funèbre s'étend sur ma vue.

Je sens l'ongle de la mort me mordre au cœur.

***

Depuis cet instant, jusqu'au moment de perdre tout sentiment d'existence, toutes mes idées se troublent et deviennent confuses dans ma mémoire.

Quelques pâles souvenirs entrevus comme à travers un rêve:—le grincement de la corde sur la branche fatale;—le vent qui pleure tristement sur ma tête et soupire le chant de la mort;—aux approches de l'aube, le croassement d'une corneille qui vient se poser sur la branche.

Elle s'approche, s'approche encore pour flairer le cadavre, l'effleure de son aile en voltigeant, puis tout à coup s'envole en criant.

***

A travers le voile du trépas qui couvre mes yeux, je crois entrevoir, ô horreur!....une face effroyable et deux prunelles vertes et étincelantes,—sphinx teint de sang,—qui passe et repasse à deux doigts de mon visage avec un ricanement d'enfer!....Le spectre de la Jongleuse!...

Vient-elle savourer sa proie? insulter à sa victime?.... Oh! elle m'enfonce ses griffes dans le cœur!!....

Un tremblement convulsif....un froid mortel court dans tous mes membres,....le sang reflue vers la tête,.... des étincelles sautillent dans mon cerveau,.... un bourdonnement dans mes oreilles,.... une dernière impression vague, terne, sans horizon,....une dernière crispation, puis, tout s'éclipse et va se perdre dans le lac morne du néant.

L'ORPHELIN.

VI

En m'éveillant de mon long évanouissement, j'étais étendu sur un lit de branches de sapin, au milieu d'une forêt d'érables.

Un jour pâle filtrait à travers le treillis du feuillage, et de gros nuages sombres, entrevus par une échappée des arbres, dans un pan du ciel, distillaient une pluie froide.

Qu'elles étaient tristes ces nombreuses gouttes de pluie qui tombaient, avec un petit bruit monotone, sur chaque feuille rougie, et tremblaient à leur pointe en larmes de sang qui dégouttaient jusqu'à terre!

Et cependant il y avait encore plus de tristesse et de larmes dans mon cœur.

Hélas! pourquoi me suis-je éveillé de cette longue insensibilité?

Je dormirais en paix mon sommeil, au fond de la tombe, à côté de celle que je ne reverrai plus!

Depuis ce jour néfaste, le soleil intérieur s'est voilé pour jamais.

Le ressac des années, en se brisant sur mon cœur, m'apporte toujours les débris d'un cercueil; pour moi, la terre est devenue la vallée de l'absinthe où je traine sous la croix une vie couronnée d'épines.

∴

A genoux, à mes côtés, sous l'abri qu'il avait dressé au-dessus de moi, le brave Canotier soutenait d'une main ma tête, et de l'autre arrosait mes tempes d'une eau fraîche.

Tu t'en souviens, mon bien-aimé ami;—avec quelle inexprimable étreinte j'enlaçai mes bras enfants autour de ton cou, quand je te reconnus et que je vis de grosses larmes ruisseler le long de tes joues!

Combien de temps nous restâmes embrassés dans ce muet épanchement de notre douleur!...

Dis-nous maintenant par quelle intrépide audace, tu parvins à opérer ma délivrance."

Le Canotier ne répondit pas; suffoquée par ses sanglots, la parole expirait sur ses lèvres.

Le fils de Madame Houel ne put alors contenir l'océan d'amertume dont son âme était abreuvée.

Plusieurs fois pendant ce lamentable récit, les témoins de cette scène, attendris de tant de souffrances et d'infortunes, mêlèrent des larmes aux leurs.

Mais ce fut alors une explosion d'émotion indicible à laquelle succéda un de ces silences solennels qu'impose la majesté d'une grande douleur, et dont aucune parole humaine ne saurait égaler la muette éloquence: langage inouï d'âmes qui sympathisent et de cœur qui se comprennent!

∴

Après une longue pause, le Canotier prit la parole:

"Lorsque j'eus rendu les derniers devoirs au Tshinépik,—l'incomparable ami que je ne cesserai jamais de pleurer,—je me hâtai de raccommoder le canot que les Iroquois, avant de quitter le rivage, avaient eu le soin de percer de plusieurs coups de hache, et je me mis à leur poursuite.

Malheureusement la nacelle avait été fort endommagée et ce ne fut qu'après plusieurs heures de travail que je pus la remettre à flots.

Ce retard donna sur moi une grande avance aux Iroquois, et fut cause que, malgré toute ma diligence, je ne parvins à les rejoindre que plusieurs jours plus tard, lorsqu'ils vinrent camper ici.

Exténué de fatigue après ces longues journées d'efforts surhumains, je commençais, cette nuit là même, à désespérer de pouvoir les rattraper, lorsqu'à travers les ténèbres j'aperçus leur feu sur la grève.

Il était déjà très-tard quand je mis pied à terre au bout de la Pointe; mais le vacarme épouvantable de leur jonglerie me rendit très-facile l'approche de leur camp.

En vain je cherchai pendant longtemps à apercevoir les deux prisonniers; les taillis qui croissaient à l'orée du bois interceptaient ma vue.

Je me glissai, en rempant, jusqu'à leurs canots renversés sur le sable; et j'y trouvai tous leurs fusils chargés, prêts à tirer.

Après avoir introduit une seconde balle dans chacun des fusils, et renouvelé les amorces, je remontai de quelques pas le rivage et m'abritai derrière une roche plate sur laquelle je disposai à la file les fusils tous bandés.

Les Iroquois étaient au nombre de huit; j'avais, par conséquent, besoin de mettre à profit toute mon habileté afin de ne perdre aucune chance; car si j'avais le malheur de commettre la moindre maladresse, j'étais perdu.

Il me fallut donc attendre un moment de calme.

Longtemps, le doigt sur la détente, je suivis, du bout de mon fusil, les frénétiques évolutions de l'orgie, sans pouvoir viser avec sureté.

Enfin, je pus coucher en joue deux têtes d'Iroquois; le coup partit, et les deux Iroquois tombèrent raide morts.

Profitant aussitôt du moment de trouble et de stupeur que produisit parmi eux cette attaque inattendue, je saisis un second fusil et tirai.

Un troisième Sauvage tomba pour ne plus se relever, et un autre grièvement blessé, après avoir fait trois ou quatre culbutes sur le sable, prit la fuite vers la lisière du bois.

Les quatre autres Iroquois se précipitèrent vers les canots dans l'espoir d'y trouver leurs armes; mais, prévoyant d'avance ce mouvement, j'avais eu la précaution de m'éloigner de quelques pas des embarcations.

Pendant qu'ils se penchaient autour des canots pour chercher leurs fusils, j'eus le temps d'en abattre encore deux autres.

Hurlant et écumant de rage, les deux derniers s'élancèrent à la course vers moi, le tomahawk à la main.

J'espérais pouvoir en terrasser encore un avant qu'ils pussent me rejoindre; mais, par malheur, mon fusil rata.

La lutte devenait inégale; les deux assaillants n'étaient plus qu'à quelques pas.

Sans perdre un instant, je jetai le fusil de côté, et, saisissant mon poignard par la lame, je le lançai, de toute la force de mon bras, au cœur d'un des Iroquois.

L'arme meurtrière l'atteignit en pleine poitrine, et l'Indien, blessé à mort, bondit en poussant son cri de guerre et s'affaissa sur lui-même.

Au même instant, le dernier Iroquois abattait son tomahawk sur ma tête.

C'était un colosse dont le désespoir et la rage centuplaient les forces et l'audace.

Je n'eus que le temps de parer le coup avec ma hache qui se brisa contre celle du Sauvage et vola en éclats.

La violence du choc fut telle que le tomahawk de l'Iroquois glissa entre ses doigts et alla tomber à plusieurs pieds de distance.

Me voilà, sans arme, en face de ce géant.

Un seul moyen de salut s'offre encore : c'est de m'emparer du couteau qui pend à son côté.

D'une main, j'empoigne l'Iroquois à la gorge, et de l'autre, j'essaie de saisir son couteau.

Nos mains se rencontrent à sa ceinture; la sienne tient déjà l'extrémité du manche, et j'ai à peine le temps de serrer le milieu du couteau à la jonction de la poignée et de la lame.

Une lutte terrible s'engage.

Nous roulons tous deux sur le sable.

Malheureusement le couteau me blesse la main :

Il va m'échapper.

Par un effort suprême, je lui enfonce mes doigts dans la gorge, afin de l'étouffer, mais il ne faiblit pas.

Enfin, après une dernière secousse, le couteau lui tombe des mains.

Un instant, je fouillai dans sa poitrine avec l'arme fatale, et il ne bougea plus.

∴

Les deux prisonniers étaient donc sauvés.

Je me hâte d'accourir vers le bûcher; j'entre au bord du bois.

Hélas! quel horrible spectacle s'offre à ma vue!

Le cadavre de Madame Houel est suspendu au bout d'une courroie, la figure violette, et les membres pendants dant l'immobilité de la mort.

Un seul mouvement agite encore le cadavre : c'est celui de la branche, secouée par le vent, qui le fait monter et descendre en imprimant une légère ondulation à ses vêtements.

∴

A quelques pas plus loin le corps de l'enfant, attaché au tronc d'un arbre, la tête ensanglantée penchée sur la poitrine, s'affaisse sur lui-même privé de sentiment.

Je le crus sans vie.

Pauvre petite fleur à peine détachée de la tige maternelle, et déjà mûre pour la mort!

Je demeurai atterré, comme frappé par la foudre.

∴

Après avoir coupé les cordes, j'étendis les deux cadavres l'un à côté de l'autre, l'enfant à côté de sa mère!

Je remarquai alors, avec épouvante, que les cheveux de l'enfant, dont les boucles luisaient naguère d'un si beau noir, étaient devenus entièrement blancs!

Etait-il donc mort de frayeur plutôt que de ses blessures? Je croisai ses deux bras inertes sur sa poitrine, et après avoir entouré son cou d'un des bras de Madame Houel, j'appuyai sa figure, pâle et blanche comme l'ivoire, sur le cœur de sa mère :

Vous avez veillé sur lui dans la vie, ô mère tendre et infortunée, veillez encore sur lui dans la mort!

∴

Avant de songer à confier à la terre ces restes inanimés, je me souvins que plusieurs des Iroquois n'avaient été que blessés; et, afin de me rassurer, j'allumai un flambeau d'écorce, et j'allai les examiner attentivement.

Tous étaient morts à l'exception de deux qui respiraient à peine et n'avaient plus que quelques heures à vivre.

Mais le principal auteur de tant de crimes et de désastres n'était pas au nombre des victimes.

La Jongleuse avait disparu!

Etait-ce elle qui, blessée par une de mes balles, s'était enfuie vers le bois?

Je suivis pendant quelque temps des traces de sang à travers la forêt, mais bientôt tout vestige disparut, et il me fallut abandonner une poursuite inutile.

⁂

De retour au lieu de la catastrophe, je m'aperçus que la blessure de l'enfant n'était que légère, et qu'il respirait encore.

Je lui prodiguai alors tous les soins dont j'étais capable; mais il ne revint à la vie et au sentiment de l'existence que plusieurs heures plus tard.

Ce fut dans cet intervalle que je le transportai sous l'abri de l'érablière voisine, après avoir creusé la tombe de son infortunée mère.

C'est ici même, sous ce tertre, qu'elle repose, et le but de notre voyage, longtemps retardé par l'absence de Monsieur Houel de la colonie, est de ramener sa dépouille et de la réunir aux cendres de sa famille. "

⁂

Le soir du même jour, le brave habitant, seul auprès du rocher, se tenait debout, appuyé sur une bêche, à quelques pas d'un monceau de terre fraîchement remuée, et regardait d'un œil pensif un canot qui se détachait lentement de la plage.

C'était le fils de Madame Houel, accompagné du fidèle Canotier, qui emportait la dépouille sacrée de sa mère.

Les deux voyageurs jetèrent de la main un dernier signe d'adieu à leur hôte auquel celui-ci répondit en essuyant, du revers de sa rude main, une larme qui glissait, malgré lui, sur sa joue.

Ses regards émus suivirent le canot sans s'en détacher un instant jusqu'à ce qu'enfin il eût disparu en doublant l'extrémité de la Pointe de la Rivière-Ouelle.

EPILOGUE.

VII

Le souvenir de cette tragique légende n'est pas encore effacé de la mémoire des vieux narrateurs de la côte,—bien que les détails qui s'altèrent, et les variantes qui se multiplient, la menacent, ainsi que toutes nos autres légendes, du linceul et de l'oubli.

Déjà le crépuscule se fait autour de toutes ces vieilles souvenances, les contours s'évanouissent, et bientôt l'ombre va les envahir de toutes parts, si nous ne nous hâtons d'allumer le flambeau et de les arracher des ténèbres où elles s'enfoncent.

⁂

La légende de la Jongleuse nous a été racontée pour la première fois par un chasseur canadien, ancien pêcheur du golfe, vieil érudit très-superstitieux, versé dans toutes les traditions de la contrée.

Comme monument historique qui consacre cet événement, une pointe, située à peu de distance du rocher témoin de la sanglante tragédie, porte encore le nom de "*Pointe aux Iroquois.*"

Du reste, cette plage a de tout temps été mal famée et le nom de "*Cap au Diable*" donné à un promontoire qui s'avance dans la mer à quelques milles plus bas, n'est pas étranger au souvenir de la terrible Jongleuse.

⁂

Le prestige et le merveilleux dont la superstition populaire avait entouré cet être mystérieux ne sont pas encore éteints, et plusieurs prétendent que les pistes de raquettes, qui se voient incrustées sur un des rochers du rivage, ont été imprimées par ses pas. [1]

Les *gens* de la Pointe de la Rivière-Ouelle, dont le penchant pour les histoires merveilleuses est fort connu, affirment avoir souvent vu, le soir, des lumières courir çà et là sur la grève, et de grands fantômes blancs, qui ne sont pas du tout le *revolin* de la mer, errer pendant les *gros temps* sur les rochers au bord de l'eau.

D'ailleurs ils sont bien sûrs d'avoir entendu des plaintes et des gémissements pendant les nuits d'orages;—si bien qu'il n'est pas un homme parmi eux qui voudrait se hasarder à aller coucher seul au bout de la Pointe dans la vieille maison qui sert d'abri aux *gens* de la pêche aux marsouins.

⁂

Quant au lieu et aux circonstances de la mort de la terrible héroïne, on ne connaît rien de positif.

Les uns prétendent qu'elle a été brûlée par un parti de Sauvages ennemis.

D'autres disent qu'un Missionnaire fut un jour appelé auprès du lit de mort d'une Jongleuse iroquoise qu'on prétendit être elle.

Ce qui s'est passé alors entre l'homme de Dieu et la farouche Indienne, nul ne le sait.

Dieu avait-il exaucé la prière mourante de Madame Houel ?

Toujours est-il, ajoutent les chroniqueurs, que ces voix lugubres qu'on entend dans les ténèbres, fascinent ou glacent d'épouvante comme ses incantations d'autrefois.

Chacun alors se tait et écoute en tremblant.

Ce sont les plaintes de la Jongleuse, disent-ils tout bas, qui demande des prières. Disons-lui un *ave maria.*

---

1. Ces empreintes singulières sont encore parfaitement distinctes, quoique l'eau de mer et la pluie les altèrent et les effacent peu à peu. Ces pistes de raquettes sont creusées sur le flanc incliné d'un rocher que baignent les flots pendant les grands vents et les hautes marées. On voyait encore, il y a quelques années, sur le même rocher, l'empreinte très-visible de la partie antérieure de deux pieds, ainsi que les extrémités de deux mains, disposées à peu près comme les traces que laisserait sur le sable un homme appuyé sur ses mains et sur ses pieds. Mais aujourd'hui les pistes de raquettes sont seules visibles.

Québec, mai, 1861.

POÉSIES.

A MON AMI A. GÉRIN-LAJOIE

C'est à vous que je dédie ces vers qui n'ont d'autre mérite que d'avoir charmé quelques heures de longues années de maladie ; à vous dont la touchante sympathie m'a fait tant de bien à l'âme durant cette cruelle épreuve. Aussi s'adressent-ils moins au poète charmant, à l'esprit délicat, qu'à l'âme sensible, à l'ami de cœur qui vivra éternellement dans le souvenir de

L'AUTEUR.

LA PREMIÈRE MESSE AU CANADA

Le sixiesme iour du dudict moys vinsmes poser à vne ysle qui faict vne petite baye & couche de terre : Icelle ysle est vne moult bonne terre & grasse, plaine de beaulx & grandz arbres de plusieurs sortes : & entre autres y a plusieurs couldres franches. Et parce la nomasmes l'ysle es Couldres.

Le septiesme iour dudict moys (de septembre,) iour nostre dame, après auoir ouy la messe, nous partismes de ladicte ysle pour aller à mont ledict fleuve.

VOYAGE DE JACQUES CARTIER (1535)

L'ILE AUX COUDRES

C'est une île charmante, un sauvage côteau
Qui baigne sa falaise et les franges humides
De sa verte parure aux pieds des Laurentides ;
On dirait un bouquet flottant au fil de l'eau.

Un peuple simple, aimant ses usages antiques,
Sa foi, ses souvenirs, ainsi que des reliques.
Y vit heureux, en paix, sous le joug d'un pasteur
Aussi bon que leur âme, aussi franc que leur
[cœur.

Voyez-vous, à travers la forêt primitive,
La flèche du clocher découpée en ogive ?
De la prière c'est le doigt mystérieux ;
Appuyé sur la tombe, il leur montre les cieux.
Quand la cloche argentine annonce le dimanche,
Entrez avec la foule en ce temple fervent ;
Vous sentirez votre âme attendrie en voyant
De ce peuple naïf la piété si franche.

Regrettez-vous les jours où l'hospitalité
Accueillait sur le seuil tout passant arrêté ?
De ces braves colons franchissez la demeure ;
A leur table venez vous asseoir à toute heure.
Vous croirez apporter avec vous le bonheur ;
A vous le beau lit blanc et la place d'honneur.
Mais savez-vous pourquoi j'aime ce coin de terre
Autant que la paroisse où j'ai vu la lumière ?
C'est un récit suave, une légende d'or,
Pure comme l'enfant, comme lui vierge encor.

L'ARRIVÉE DE JACQUES CARTIER

Le grand Colomb venait de percer le mystère
Qui depuis si longtemps voilait cet hémisphère.
Le roi de nos déserts, l'immense Saint-Laurent
Couvrait, seul, notre sol de ses bras de géant,
Et les muscles mouvants de sa puissante épaule
N'avaient jamais porté que les glaces du pôle.
Seul, l'enfant des forêts, poursuivant l'orignal,
Foulait la fleur sauvage et le sol virginal.

Par un beau soir d'été, l'on vit trois blanches
[voiles
Remonter la rivière aux clartés des étoiles.
A leur étrange aspect, les farouches Indiens
Et les oiseaux de mer et les monstres marins,
Surpris d'être troublés dans leurs paix si par-
[faite,
Disparaissent soudain dans leur sombre retraite.
Les vaisseaux d'outre-mer glissent silencieux
A l'ombre des grands caps et des monts sour-
[cilleux.
Un homme que la foi, que le génie inspire,
Est là, debout, pensif, sur l'avant du navire :
C'est le grand découvreur du Canada, Cartier,
Le délégué du ciel et du roi chevalier.
A coté de la croix, symbole d'espérance,
Il vient planter ici le drapeau de la France.

LA MESSE

L'aurore avait jeté sur les pas du soleil
Sa corbeille de rose et son manteau vermeil,
Lorsque les mariniers trouvèrent un asile
Pittoresque et champêtre au rivage de l'île.

Ce nouveau continent est un présent du ciel ;
Et c'est là qu'aujourd'hui le marin immortel
Veut en faire au Seigneur un hommage sublime
En y faisant offrir l'adorable victime.

Un autel de feuillage et de mousse est dressé
Au sommet du côteau, sur un tronc renversé.
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ormes,
Ombrageant le rocher de leurs branches énor-
[mes,
Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.
Des lianes on voit les verdoyants cordages
Retomber en festons au-dessus de l'autel
Et des cierges bénis, parmi les fleurs sauvages,
Dont les pieuses mains du prêtre et des marins
Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.
Sur les bras de la croix rustique se balance
Un faisceau d'étendards aux armes de la France.

Cependant est venu le moment solennel
Et le prêtre gravit les marches de l'autel.
L'équipage vêtu de ses habits de fête
S'agenouille, et Cartier se prosterne à leur tête.
Notre patrie a vu bien des jours glorieux :
Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux.
Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,
Elève vers le ciel un regard qui supplie.
Pour la première fois en ce pays nouveau
Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.
Le flot attentif baise avec respect la plage,
Et la brise au rameau suspend son doux ramage.
Car ce vaste désert est devenu sacré,
Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré.
La France américaine, en ce moment suprême,
A reçu l'onction de son premier baptême.

Et Cartier crut ouïr, dans les hauteurs des
[cieux,
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux :
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance
De la terre et des mers chantant leur délivrance.
C'était la sainte voix de leur ange gardien
Qui priait au berceau du peuple Canadien.

5 août, 1869.

LE CANOTIER

Chanson des bois

La colonisation du Canada a donné naissance, dès les premiers temps, à un type exceptionnel, d'une rare originalité : c'est cette classe d'hommes qui, entraînés par les séductions de la vie des bois, abandonnaient la culture des champs pour se livrer à la vie nomade des Sauvages. S'aventurant avec eux dans leurs légères embarcations, ils remontaient les lacs et les fleuves, et bientôt devenaient aussi habiles à conduire le canot d'écorce que les Sauvages eux-mêmes.

Ils finissaient par se passionner tellement pour cette vie d'indépendance et de dangers que rien ne pouvait plus les en arracher. On en rencontre encore de nos jours un bon nombre sur les limites de la civilisation.

Nous avons eu occasion de nous faire conduire en canot, il y a quelques années, par un de ces intrépides aventuriers, jusqu'aux sources du Saguenay. Sa dextérité à conduire son canot d'écorce était telle qu'il remontait les plus forts rapides de la rivière Chicoutimi, debout, une perche à la main, dans son canot complètement chargé. Nous avons essayé de traduire, dans la chanson suivante, quelque chose de cette existence originale.

—

Assis dans mon canot d'écorce,
Prompt comme la flèche ou le vent,
Seul, je brave toute la force
Des rapides du Saint-Laurent.

C'est mon compagnon de voyage;
Et quand la clarté du jour fuit,
Je le renverse sur la plage :
C'est ma cabane pour la nuit.

Ses flancs sont faits d'écorces fines
Que je prends sur le bouleau blanc;
Les coutures sont de racines,
Et les avirons de bois franc.

Sur les rapides je le lance
Parmi l'écume et les bouillons ;
Si vite il bondit et s'avance
Qu'il ne laisse pas de sillons.

Près de mon ombre, son image
Toujours m'apparaît sur les eaux,
Et quand il faut faire portage,
Je le transporte sur mon dos.

Le laboureur a sa charrue,
Le chasseur son fusil, son chien,
L'aigle a ses ongles et sa vue :
Moi, mon canot, c'est tout mon bien.

Mon existence est vagabonde :
Je suis le Juif-Errant des eaux ;
Mais en jouissance elle abonde;
Les villages sont des tombeaux.

J'ai parcouru toutes les plages
Des grands lacs et du Saint-Laurent;
Je connais leurs tribus sauvages
Et leur langage différent.

J'ai vu plus d'un guerrier farouche
Scalper ses prisonniers mourants,
Et du bûcher l'ardente couche
Consumer leurs membres sanglants.

J'étais enfant quand la flottille
Des Montagnais vint m'enlever.
Je ne verrai plus ma famille;
Ma mère est morte à me pleurer!

Quand viendra mon dernier voyage,
Si je ne meurs au fond du flot,
Sur ma tombe, près du rivage,
Vous renverserez mon canot.

1er juin, 1869.

LE MANOIR

—

ROMANCE

AIR: *Le Fil de la Vierge.*

—

Vieux manoir où vécut tant d'heureux jours mon père;
Séjour béni,
Où je retrouve encore et ma sœur et ma mère,
Couple chéri;
Redis-moi du passé la douce souvenance:
L'éclat vermeil
De l'aurore où brilla de ma première enfance
Le beau soleil,

Mes plaisirs enivrants, mes courses, mes longs rêves
Au bruit du vent,
A l'ombre des forêts, au bord des larges grèves
Du Saint-Laurent.
Et ce temps de candeur, où tout dans la nature
Et dans mon cœur
Soupirait l'hymne saint des anges, le murmure
Du vrai bonheur.

Grands ormes du jardin, ombreuses avenues
Que tant de fois,
Durant cet âge d'or, mes pas ont parcourues;
Célestes voix
Des zéphyrs, des oiseaux cachés parmi les roses,
Ou dans les lis,
Me disiez-vous alors les merveilleuses choses
Du paradis?

Là-haut, sur la montagne, où le soleil poudroie
Mes pas rêveurs
Recherchent les sentiers où la mousse verdoie
Parmi les fleurs.
Le silence des bois, de la mer qui sommeille
Le grand soupir,
Tout ce qui m'environne en mon âme réveille
Un souvenir.

Voici la croix sainte où s'agenouillait mon père;
A son côté
Pressant du chapelet les grains bénis, ma mère
Disait l'*Ave;*
Et d'enfantines voix, poursuivant le cantique
De Gabriel,
Livraient au vent du soir leur prière angélique
A l'Eternel.

Quand l'hiver déployait sa robe virginale,
Qu'étincelait
Dans ses splendides nuits l'aurore boréale,
On me disait:
Enfant, vois-tu tomber les étoiles filantes,
Du ciel si beau?
De tes illusions en ton âme expirantes,
C'est le tombeau.

Dispersés par le vent de cette amère vie,
Chaque printemps
Ramène au vieux manoir une troupe ravie
De ses enfants.
Frères, sœurs, puissions-nous autour de notre mère
Encor longtemps
Réunis, couronner d'un main tendre et fière
Ses cheveux blancs.

Mais d'où vient qu'un nuage assombrit ma paupière,
Noire vapeur?
Hélas! je vois là-bas la croix du cimetière,
Et j'ai frayeur.
Quand j'entendrai la voix du ministre suprême
Me dire: adieu!
Faites-moi retrouver tous ceux que mon cœur aime
Au ciel, mon Dieu!......

Airvault, 1er juin 1869.

AIRVAULT

EN POITOU.[1]

—

A mon neveu.

Ab uno disce omnes.

—

Tu veux savoir, enfant, pourquoi notre domaine
Porte le nom d'Airvault. Ta demande ramène
Soudain en mon esprit un souvenir lontain
Qui m'arrive de France où je fus pélerin.

---

1. L'auteur a essayé de peindre et de personnifier dans les vers qui suivent chacun de ces colons français qui ont quitté jadis la France pour venir s'établir au Canada, et qui sont devenus les fondateurs de nos familles canadiennes.

A Poitiers en Poitou qu'illustra saint Hilaire,
M'avait conduit le cours de mon itinéraire.
Près de la vieille ville est un petit hameau
Qui n'eut jamais d'histoire et qui s'appelle Airvault.
Ce nom indifférent ne laisse aucune trace
Dans l'esprit ou le cœur du voyageur qui passe.
Pourtant je fus ému quand il frappa mes yeux.
Ah! c'est que là jadis ont vécu mes aïeux.
C'est de là qu'est parti mon ancêtre de France,
Pour venir sur nos bords finir son existence.
C'était par un beau soir de la fin de juillet
Que j'aperçus de loin ce village propret.
Un groupe de maisons avec ses toits de tuile
Se penche au bord d'un val onduleux et fertile,
Parmi des champs de vigne, où le pampre vermeil,
Pour la vendange mûr, rougissait au soleil,
Au milieu de taillis couronnant les collines
Ou verdissant au fond de profondes ravines.
Un orage mêlé de tonnerre et d'éclairs
Fuyait à l'horizon; et les cieux bleus et clairs
Inondaient de lumière et de joie et de vie
Les prés et les bosquets ruisselant de pluie.

Je traversai, pensif, le bourg silencieux;
Et sans m'inquiéter des regards curieux
De quelques paysans et de femme surprise,
J'allai me prosterner au parvis de l'église,
L'âme pleine d'ivresse et les yeux pleins de pleurs.
Le chrétien seul conprend les intimes bonheurs
D'une heure de prière, en la sainte présence,
A de pareils instants. Au milieu du silence
De ce vieux sanctuaire usé par les genoux
De mes aïeux de France; en ce lieu même où tous
Ils s'étaient prosternés; sous ces mêmes portiques
Où leur voix se mêlait au chant des saints cantiques,
Je rendis grâce à Dieu pour ce peuple d'enfants
Qui sont nés de leurs fils sur d'autres continents;
Et j'adorai, Seigneur, de votre providence
Les desseins merveilleux sur ce pauvre inconnu
Qui, n'ayant pour tout bien que sa forte croyance
Et ses deux fortes mains, vint ici, le front nu,
Avant de tout quitter pour la terre étrangère,
Murmurer à vos pieds sa suprême prière.
Et levant en esprit le voile du passé,
Je vis cet inconnu par votre main poussé,
Après s'être nourri du pain eucharistique,
Descendre cette nef, et franchir ce portique,
Essuyer en secret quelques pleurs de ses yeux,
Presser des mains amis dans les derniers adieux,
Et s'acheminer seul et triste sous la voûte
De ces vieux marronniers qui protègent la route.

Suivant son dur sillon par de là l'océan,
Je le vis sur les bords de notre Saint-Laurent
De sa cognée ouvrir la forêt primitive,
Et bâtir, plein d'espoir, sa hutte sur la rive.
Aux angles des rochers, aux ronces du désert,
Chaque jour, de lui-même il laisse quelque chose;
Mais son regard ardent vers le ciel est ouvert.
Pendant trente ans, son bras jamais ne se repose.

Puis vient le dernier jour du pionnier des bois:
Il meurt aux bras du prêtre, en embrassant la croix.

Ses fils voient s'accomplir en leur race nombreuse
D'Abraham et Jacob la promesse fameuse;
Et la postérité de l'exilé d'Airvault
A poussé comme l'herbe en ce Monde Nouveau.
Leurs greniers ont fléchi sous le poids de leurs gerbes,
Et leurs champs sont foulés par des troupeaux superbes.
Vous les avez comblés de paix et de bonheur;
Parce qu'ils ont marché dans vos sentiers, Seigneur.
Ah! puissent leurs enfants croître en vertus austères,
Et suivre tous les jours les traces de leurs pères.

Juin 1873.

LES AGES

> **How few twenties there are in life? Twenty and twenty are forty, and twenty are sixty: how few see the fourth twenty! Who sees the fifth?**
>
> **G. P. R. James,**
> **The Castle of Ehrenstein.**

VINGT ANS

Le regard inspiré, le cœur encor séduit
Par les enchantements de l'enfance qui fuit,
Marcher, en folâtrant, dans un sentier de roses
En effleurant des mains et du cœur toutes choses,
Comme le papillon qui va de fleur en fleur;—
D'un front brûlant d'amour frappant la sainte
Verser le nard exquis d'une âme virginale [dalle,
Sur les pieds du Seigneur;
Rêver avec l'oiseau de la mélancolie;
Dire adieu sans remords au passé qu'on oublie;
Se bercer, sans soucis, au roulis du présent;
Imaginer et voir un Eden enivrant
Dans l'avenir; prêter une oreille attentive,
Et donner une larme à toute âme plaintive;
Frémir au souffle ardent de l'inspiration;
Sous un regard aimé trembler d'émotion;
Faire de tout son être une harpe éolienne
Qui vibre à tout soupir de la brise aérienne;
Se pencher sur l'abîme et braver en riant
Les vagues en furie et le gouffre béant;
Savourer des plaisirs la coupe d'ambroisie,
Et rêver danses, bals, musique et poésie;
Aspirer dans les bois les senteurs du printemps,
Et mordre à belles dents au fruit mûr de l'au
En écoutant des flots la plainte monotone: [tomne
C'est la vie à vingt ans.

QUARANTE ANS

Le soleil des beaux jours a bruni sa paupière ;
Son œil mâle est pensif; il est homme ; il est
Celle qui sur son bras s'appuie avec fierté [père.
Brille par sa vertu plus que par sa beauté.
De leurs jours enlacés la tige épanouie
Fait renaître à leurs yeux l'enfance évanouie.
Ce groupe aux blonds cheveux, c'est leur sang,
[c'est leur chair :
Ils seront leur printemps quand viendra leur
[hiver.

Du versant de la vie il redescend les cîmes ;
Son âme est tout entière à des pensers sublimes.
Elle scrute la terre, interroge les cieux,
Et plonge en elle-même un œil mystérieux.

Il sillonne les mers sur des aîles de flamme.
Au fluide électrique il communique une âme.
La main sur la charrue, ou l'œil sur le compas,
L'hermine sur l'épaule, ou le fusil au bras,
De lui relève tout empire.

A lui l'art, le progrès, les gloires de son temps,
L'esprit pour inventer, la plume pour le dire :
C'est l'homme à quarante ans.

SOIXANTE ANS.

Il dévorait l'espace ainsi que l'hirondelle
Qui poursuit dans les airs l'insecte à tire-d'aile.
Plus tard, c'est le coursier haletant, harassé,
Sur les pas d'un cerf qui, de loin, l'a devancé.
Rêves d'ambition, d'honneur, de renommée,
Vous n'étiez qu'un mirage, une vaine fumée !
Il s'avance aujourd'hui désillusionné,
Flétri, courbé, tremblant, le front découronné.
C'est le chêne des monts, à la cîme si fière,
Maintenant dépouillé, frappé par le tonnerre.
Au lieu du ciel d'azur, des brises du printemps,
Les neiges, le sol dur, le vent du cimetière,
D'un coupable passé la souvenance amère :
C'est l'homme à soixante ans.

QUATRE-VINGTS ANS.

Oh ! que la solitude est immense, effrayante,
Autour de ce vieillard à la démarche lente !
Il chancelle à tout pas ; car ses pieds sont blessés
Par les débris des croix, des tombeaux renversés.
Il voudrait reculer, retourner en arrière ;
Mais la mort lui dit : marche ; et creuse son or-
Au lieu des cris de joie et d'acclamations, [nière.
Le silence de mort, même des passions.
A quoi sert le trésor de son expérience ?
Son corps n'a plus de nerf, son âme d'espérance.
Mais soudain resplendit une clarté du ciel,
Sur ses traits décharnés un espoir immortel.
D'un messager divin la forme éblouissante,
Plus pure que l'aurore et plus qu'elle riante,
D'un pied touchant la terre, et le front dans les
Une croix à la main, apparaît à ses yeux :[cieux,
" Suis mes pas, ô mon fils ! car je suis la lumière,
" La force qui soutient tout homme sur la terre.
" Mon amour autrefois veilla sur ton berceau ;
" Je reviens aujourd'hui t'endormir au tombeau.
" Calmé par ma prière,
" Et bercé par mes chants,
" Repose entre les bras de l'Eglise, ta mère,
" O vieillard de quatre-vingts ans ! "

CENT ANS.

Plus rare que l'épi laissé dans le sillon,
Quand l'avare glaneuse a cueilli sa moisson ;
Ou que la grappe mûre au cep abandonnée
Lorsque les vendangeurs ont fini leur journée ;
Pélerin du passé, le vieillard de cent ans
Est un hôte oublié sur la barque du temps.
De tous ses compagnons, victimes du naufrage,
Pour dire leur trépas lui seul encor surnage.
Sa vie est une époque et plus qu'un monument :
Son nom de siècle en siècle est transmis à l'en-
Dans Athènes ravi, c'est le divin Homère ; [fant.
Aveugle et mendiant, c'est le grand Bélisaire ;
Dans les bras de Joseph, c'est Jacob expirant.
Et l'étranger distrait, passant au cimetière,
Sur une tombe lit avec étonnement :
" Ci-gît un centenaire. " 100

5 août, 1869.

LE PORTRAIT DE MON PÈRE.

—

Il est là, dans son cadre, au vieux mur suspendu,
Le front large et pensif, l'air calme, mais austère,
Le regard, plein de feu, dans l'espace perdu ;
Toujours je l'ai vu là, ce portrait de mon père.

Quand l'ombre de la nuit descend sur le manoir,
Que tout devient obscur au salon solitaire,
Un rayon toujours brille et paraît se mouvoir :
C'est l'œil étincelant du portrait de mon père.

De la toile parfois semble se détacher
Et descendre vers moi cette ombre qui m'est
Elle vient à ma droite en silence marcher [chère.
Et m'indique du doigt le portrait de mon père.

Quand surgissent les jours d'orage intérieur,
Où l'âme est sans vertu, le courage éphémère,
Pour raffermir mes pas au sentier de l'honneur,
Je n'ai qu'à regarder le portrait de mon père.

Si jamais au torrent me laissant emporter,
A ses nobles leçons je venais à forfaire,
Rougissant de moi-même, oserais-je affronter
Le foudroyant regard du portrait de mon père.

Vingt ans passés, la mort vint frapper au manoir;
Lorsque ma mère en deuil revint du cimetière,
Elle me dit montrant le cadre orné de noir :
" Embrasse, mon enfant, le portrait de ton père.

" Pour être comme lui digne de tes aïeux,
" Et comme lui remplir une noble carrière,
" Être grand citoyen et chrétien vertueux,
" Viens t'inspirer devant le portrait de ton père."

L'imiter fut depuis mon suprême désir,
Et quand je fermerai mes yeux à la lumière,
A Dieu je veux léguer mon dernier souvenir
Et mon dernier regard au portrait de mon père.

19 février, 1869.

LE COUREUR DES BOIS

—

CHANSON FORESTIÈRE.

—

Le type du Coureur des Bois, dont le baron de Saint-Castin est la plus remarquable personnification, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner une esquisse. Le grand romancier américain, Fénimore Cooper, a exploité admirablement ce caractère original qu'il a dérobé à notre histoire, car le type du Coureur des Bois appartient particulièrement à notre pays, où il a pris naissance. Peut-être trouvera-t-on un reflet de cette existence étrange et aventureuse dans les couplets qui suivent.

J'ai voyagé toute ma vie
Seul et sans me lasser jamais ;
Je ne connais d'autre patrie
Que les déserts et les forêts.

A ma famille, à mon village
J'ai dit adieu depuis trente ans ;
Jamais, durant ce long voyage,
Je n'ai vu la face des blancs.

Ma carabine est ma compagne ;
Je règne avec elle en tout lieu.
Dans la plaine et sur la montagne
Je n'ai d'autre maître que Dieu.

On dit qu'une tribu guerrière,
Jadis confia son destin
Au grand chasseur qui fut mon père,
Dernier baron de Saint-Castin.

De l'Indien j'ai l'insouciance,
L'ouïe et l'intrépidité ;
Pareil mépris de l'existence,
Pareil amour de liberté.

Il n'est pas un souffle, un murmure,
Pas un frémissement des bois,
Pas un seul bruit de la nature,
Que ne puisse imiter ma voix.

Que sont les brillantes parures
Dont s'enorgueillissent les rois
A côté des riches fourrures
Qui parent le Coureur des Bois?

J'ai pour sceptre ma carabine,
Le dôme des cieux pour palais,
Pour tapis j'ai la mousse fine,
Pour trône, les monts des forêts.

Là-bas, au fond de la Prairie,
Les buffles paissent par troupeau;
Pour mon vêtement, pour ma vie
Je n'ai qu'à choisir les plus beaux.

Quand la neige des bois s'amasse,
Qu'on enfonce jusqu'au genou,
Je prends mes raquettes, je chasse
L'orignal et le caribou.

Lorsque l'ombre du soir arrive,
Je me fais un lit de sapin.
Couché près de la flamme vive,
Je rêve et dors jusqu'au matin,

Au bruit des vents et des cascades
Qui beuglent comme des taureaux ;
Au grognement des ours nomades
Qui vont boire dans les ruisseaux.

Si je vois monter la boucane
D'un camp sauvage à l'horizon,
Je vais m'asseoir dans leur cabane
Et partager leur venaison.

Au fond des bois, ou sur la plage,
Quand mon cadavre dormira,
Celui qui prend soin du Sauvage
Sur mes os blanchis veillera.

Peut-être le missionnaire
Qui prêche au pauvre Indien la croix,
En passant dira sa prière
Pour l'âme du Coureur des Bois.

9 décembre 1869.

A MA SŒUR.

—

Quand je te vois, ma sœur, rêveuse à ta fenêtre,
Laissant flotter au gré de la brise du soir
Tes blonds cheveux épars sur ton corsage noir,
Songer à l'avenir, cet étrange peut-être
Qui chaque heure du jour se dresse devant toi,
Tantôt plein d'allégresse et tantôt plein d'effroi,
Je cherche alors à lire au fond de ta pensée
Quelle empreinte l'espoir ou la crainte a laissée,

Seras-tu grande dame, en un salon doré, [1]
D'espérance et de fleurs le front toujours paré;
Assise à des banquets au milieu de convives
Etincelant de soie et de perles massives;
Ou, joyeuse, entraînée au bras d'un cavalier,
Aux épaulettes d'or, aux éperons d'acier,
Tournoyant dans le bal, plus belle que la rose
Sous les tièdes rayons du printemps fraîche éclose?
Puis, lasse, retirée au fond de ton boudoir,
Après avoir joui de tes succès du soir,
Dormant sur des divans ou de pourpre ou de soie
Et n'ouvrant tes rideaux qu'aux rayons de la joie?

Vois-tu briller l'éclat de la fleur d'oranger
Que pose sur ton front quelque jeune étranger,
Dont la voix sympathique, au fond de ta pensée
Fait résonner tout bas le nom de fiancée:
Et marchant aux rayons de la lune de miel,
Le cœur tout palpitant, te conduit à l'autel?

Jeune épouse plus tard, vois-tu parmi ses langes
Sourire à tes baisers le plus joli des anges?
Ou, le ciel t'appelant vers un destin plus beau,
Un jour marcheras-tu sur les pas de l'Agneau?
Foulant aux pieds brocart, diamants et parure,
Et livrant aux ciseaux ta blonde chevelure,
Religieuse au cloître ou sœur de charité,
Du manteau de l'amour couvrant la pauvreté;
Psalmodiant au chœur durant la sainte veille
La louange du Dieu qui jour et nuit y veille?

Seras-tu?... Mais d'où vient cette étrange paleur,
Ces pleurs, et sur ton front cette froide sueur?
Vois-tu dans l'avenir quelque spectre effroyable
Au geste menaçant, à la voix formidable?
Plus triste que la mort, serait-ce le Malheur
De ses ongles de fer étouffant ton bonheur?
La pâle maladie éteindrait dans les larmes
L'éclat de ton regard, ton sourire et tes charmes,
Au fond d'un noir réduit, sans chaleur, ni soleil,
Sans ami pour pleurer sur ton dernier sommeil!

Oh! non, ne crains pas que l'heureuse et chaste
[étoile
Qui luit sur ton matin vers le soir ne se voile,
Et que de ton chemin les arbres et les fleurs
Se changent en cyprès qu'arroseront tes pleurs.
Interprète du ciel, ma voix va te prédire
Ce sort mystérieux que nul ne peut te dire.
Tu vois ce crucifix, relique du manoir,
Dont tu couvres les pieds de baisers chaque soir,
Ces images de saints, et cette humble chapelle
D'où monte ta prière à la reine immortelle.
Cette piété tendre est l'oracle divin
Où je lis l'avenir que tu cherches en vain.

Dans le siècle ou le cloître, ou chaste et tendre
[mère,
Noble ou pauvre, humble ou riche, à tout âge,
[en tous lieux,
Tu seras, quelque soit ta future carrière,
Heureuse sur la terre, et sainte dans les cieux.

25 février, 1869.

LE LUTIN

—

RÊVE D'ENFANT.

—

A peine il m'en souvient, tant j'étais tout petit.
Comme l'oiseau naissant sur le duvet du nid,
Ma tête reposait sur l'oreiller de plume,
Un soir d'automne, à l'heure où se lève la brume.
Ma mère m'embrassait une dernière fois,
En traçant sur mon front le signe de la croix.
Le vent faisait branler la tête des vieux ormes,
Et poussait des clameurs dans leurs rameaux énormes.
Par le froid et la peur mes sens étaient transis.
De mon lit qui touchait au trumeau du chassis,
Je regardais dehors, et je voyais les branches
Agiter leurs grands bras parmi les lueurs blanches.
Mes yeux restaient fixés sur un rameau brisé
Jadis par la tempête, et par l'eau tout usé.
Plus que tous ses voisins, il paraissait se tordre,
Se débattre en colère, et chercher à les mordre.
Soudain, je crus voir qu'il se métamorphosait,
En un petit lutin noir qui me menaçait
De ses deux poings. Sur moi, de ses fauves prunelles,
Il lançait, grimaçant, des milliers d'étincelles.
J'avais grande frayeur, et je fermais les yeux;
Mais sitôt je sentais, ainsi qu'une brulure,
Les griffes de ses doigts passer dans mes cheveux.
Enfin je me blottis dessous ma couverture,
En invoquant Jésus, Marie à demi-voix,
Et faisant sur moi-même un grand signe de croix.

Après plus de trente ans, par la même fenêtre,
Aujourd'hui je regarde, et je cherche où peut être
Ce tronçon vermoulu qui causait mon effroi.
Sur la branche grandie, il est là devant moi.
Je ris, en le voyant, de ma peur chimérique.
D'où vient, me dis-je, que ce rêve fantastique,
Pénible cauchemar, me captive, et revêt
Une vague auréole, un charme qui me plaît.
Ah! c'est qu'il me transporte, à l'instant que j'y pense,
Au paradis terrestre, aux jours de mon enfance.

Janvier, 1872.

---

1. Inutile de dire que ces rêves ne sont que des fictions admises en poésie. On n'y doit voir qu'une idée générale exprimant cette antithèse: bonheur et misère.

L'ENFANT DISPARU. [1]

—

LÉGENDE.

I

On leur disait : Enfants, n'allez point sur la grève,
Quand le jour baisse ; à l'heure où la marée achève
De monter ; quand, au large, on voit de grands vaisseaux
Mouillés à l'ancre. Ils sont tout pleins de matelots
Forts comme des géants, qui sont là sur la poupe,
Et partout dans les mâts, grimpés sur les haubans,
Qui guettent, sur les bords, les petits imprudents.
Et dès qu'ils les ont vus, il viennent en chaloupe
Les enlever. Et puis jamais plus on entend
Parler d'eux. On dit que, sur le grand océan,
Ils les mènent bien loin. S'ils pleurent, on les jette
A fond de cale, avec un peu de pain et d'eau
Pour toute nourriture. A grands coups de garcette,
Liés au mât, on les fouette sur le dos.
Plus d'un meurt sous les coups. Alors, pour toute tombe,
Ils ont la mer qui les engloutit dans sa trombe,
Un boulet à leurs pieds, qui les entraîne au fond.
Les autres, élevés sur le navire, font
De petits matelots qui tordent les cordages
Noircis et goudronnés. Et battus, chaque jour,
Nuit et jour dans les mâts, du monde font le tour,
Et finissent enfin par périr en naufrages.

II

Des bons avis l'enfant est souvent oublieux.
Le petit Pierre ouvrait la bouche et de grands yeux
En écoutant cela du père Aristobule,
Vieux canadien naïf, peut-être un peu crédule.

Le soir Pierre avait peur. Mais dès le lendemain,
Du fleuve qu'il aimait il prenait le chemin,
Se baignait dans ses flots, cueillait les coquillages,
Et les colimaçons tout blancs ou bleus d'azur,
Ramassait les varechs verdâtres aux rivages.
La mer était si belle, et l'air salé si pur !
Sa mère lui disait : " Prends garde, petit Pierre,
" D'aller, à marée haute, au bord de la rivière. "
" Non, maman, disait-il ; je vais sur les côteaux
" Aux fraises, aux bluets ; là-bas ils sont si beaux. "

Un autre jour encore il partit en cachette ;
Mais il ne revint pas ; et sa mère inquiète
Courut vers le côteau, sur les bords de la mer ;
De ses cris, de ses pleurs faisait retentir l'air ;
Aux rochers, aux forêts demandait petit Pierre.
Mais rien ne répondait à sa douleur amère.
Sur le sable elle vit la trace de ses pas ;
Mais l'enfant disparu ne se retrouva pas.
Bien des ans sont passés, et rien ne la console.
Maigre et méconnaissable, elle est aujourd'hui folle.
Pauvre femme, autrefois si fraîche de santé,
Avec son teint de rose et son air de gaîté,
On la voit bien souvent assise sur la grève,
Immobile et plongée en un pénible rêve,
Les pieds nus, les cheveux au vent, et l'œil hagard.
On l'entend prononcer quelques mots au hasard
Avec un geste amer. Et quand on la rencontre,
Elle s'arrête, brusque, et les yeux fixés, montre
Du doigt la mer, avec un déchirant soupir,
Et demande tout bas : " Le voyez-vous venir ? "

20 juin 1873.

1. L'auteur a voulu exploiter dans la pièce suivante une tradition répandue dans les campagnes des environs de Québec, et qui vient de la coutume autrefois pratiquée en Angleterre de recruter de force des matelots, dans les cas de nécessité.

LES JUMEAUX.

—

LÉGENDE.

—

Qu'ils étaient beaux à voir au jour de leur baptême
Dans leurs langes de soie et leur voile tout blanc.
En faisant sur leur front l'onction du saint-chrême,
Le prêtre souriait d'aise en les admirant.
Si pareilles étaient leurs figures de roses,
Leurs prunelles d'azur, leurs lèvres demi-closes !

Quand ils dormaient tous deux dans leur petit berceau,
Aussi frais que deux lis entr'ouverts dans un vase,
Leur mère ne savait quel était le plus beau.
Sur leur tête penchée, elle était en extase,
Cherchant à deviner des yeux et de la main,
Lequel était Joseph et lequel Benjamin.

Ils grandirent ensemble ; ensemble ils essayèrent
Leurs premiers petits pas. Ensemble ils gazouillèrent
Leur première parole. Ils dormaient dans les bras
L'un de l'autre, et mangeaient côte-à-côte au repas.
A voir ce double amour et cette ressemblance,
On eût dit en deux corps une même existence.

Les vieillards du village, assis sous les ormeaux,
Les regardaient passer : " Voici nos deux jumeaux, "
Disaient-ils souriant d'un ton qui les arrête,
Posant pour les bénir leurs deux mains sur leur tête.

Le dimanche, à l'église, en beaux surplis de lin,
Chacun d'eux, dans le chœur, semblait un séraphin.
Les chantres se taisaient, quand leurs voix angéliques
Entonnaient une antienne, ou quelques saints cantiques.

Vint pour eux le grand jour. Ensemble agenouillés
Pour la première fois à la table suprême,
Recueillis et fervents, les yeux de pleurs mouillés,
Ils reçurent le pain des anges, Dieu lui-même.

Le ciel se réflétait de leur âme en leurs yeux :
Ainsi doivent briller les élus dans les cieux.
Près d'eux leur mère était rayonnante d'ivresse.
Chacun se les montrait au sortir de la messe,
Et répétait ; " Voyez combien il sont heureux ! "
Et les mères venaient les embrasser tous deux.

Le soir du même jour, au bord de la rivière,
Jouaient les deux jumeaux sortant de la prière.
C'était plaisir d'entendre et leur rire et leurs chants.
Pour les voir s'amuser s'arrêtaient les passants.
Les deux enfants guidaient leurs petites nacelles
Qui voltigeaient sur l'eau comme des hirondelles.
Inclinés sur la rive, ils suivaient attentifs
Chaque évolution, chaque élan des esquifs,
Lorsqu'un coup de vent fond sur le plus grand navire.
Sa voile touche à l'onde, il chancelle, il chavire,
Et dérive au courant. Le petit Benjamin,
Sans souci du danger, une perche à la main,
Entre à l'eau pour l'atteindre. Il l'approche, il le rase,
Quand tout à coup son pied glisse et fuit sur la vase.
Deux cris se font entendre, et l'enfant disparaît.
Joseph, tout hors de lui, s'élance comme un trait.
Il a rejoint son frère ; il l'étreint, il l'embrasse.
Un instant on les voit flotter à la surface ;
Puis ils sont engloutis. Un cris d'effroi parcourt
Le hameau. " Les bessons sont noyés ! " on accourt,
On arrive. Un plongeur se jette à la rivière,
Disparaît, et revient bientôt à la lumière
Portant entre ses bras les deux jeunes enfants
Qu'il dépose sans vie aux pieds de leurs parents.
La mère infortunée est là, d'angoisse folle,
S'arrachant les cheveux, sourde à toute parole.
Cependant on s'empresse, on s'épuise en efforts.
Reste-t-il un espoir ? tous les deux sont-ils morts ?
Joseph surtout paraît n'être qu'en léthargie.
On l'entoure de soins ; il revient à la vie.
De sa bouche un seul mot s'échappe : " Benjamin !
" Rendez-moi Benjamin ! " On le retient en vain ;
Il s'attache en délire aux restes de son frère.
Ni supplications, ni larmes, ni prière
Ne peuvent l'éloigner ; et la fièvre au cerveau,
Il demande à grands cris son frère ou le tombeau.

Le lendemain, lorsque reparut la lumière,
Les deux jumeaux gisaient sur leur couche dernière.
Le hameau tout entier fut plongé dans le deuil ;
Et vint pleurer autour de ce double cercueil.
On montre encor leur tombe au coin du cimetière ;
Et nul n'y passerait sans dire une prière.

25 Juin 1873.

LE PRISONNIER DE CHILLON

PAR LORD BIRON.

(*Traduction.*)

A MON AMI ALFRED GARNEAU.

J'étais bien jeune, lorsque je lus, pour la première fois, les chefs-d'œuvre de Lord Byron dans une traduction française publiée, avec le texte en regard, par le comte de Hautefeuille. Parmi tant de drames saisissants, ***Le Prisonnier de Chillon*** fit sur moi une impression que je n'ai jamais oubliée. Çette élégie patriotique, écrite avec des larmes, avait, à cette époque, un intérêt d'actualité, par le souvenir des luttes que notre pays venait de soutenir pour la conquête de ses libertés.

Dans mon enthousiasme pour le poème de Byron, j'essayai de le traduire en vers ; j'ai revu plus tard et entièrement refondu cette traduction que j'exhume aujourd'hui de la poussière.

Bien souvent, pendant mes rêveries poétiques, j'ai cherché autour de moi un type qui me révélât quelque chose de la grande âme de Bonnivard. Et savez-vous quel est le caractère qui me parut le mieux réaliser cet idéal ? Ce fut la noble figure de votre père.

Martyr, comme Bonnivard, de l'idée nationale ; historien comme lui, et comme lui prisonnier, mais prisonnier volontaire, il a consumé sa vie dans la solitude et les livres pour arracher à la destruction les lambeaux épars de notre histoire. Il a éprouvé, pour notre avenir national, les angoisses que Bonnivard, dans sa captivité, ressentait pour sa race expirante. Tous deux ont usé leur existence pour une grande cause.

Vous comprenez maintenant pourquoi mon amitié vous dédie cet opuscule, en le déposant sur la tombe de l'illustre historien.

NOTES HISTORIQUES.

François de Bonnivard, le Prisonnier de Chillon, était seigneur de Ludes, et natif de Seyssel, près de Belley. Né en 1496, il fit ses études à Turin. En 1510, son oncle, Jean-Aimé de Bonnivard, résigna en sa faveur le prieuré de Saint-Victor, bénéfice considérable situé aux portes de Genèvre. Bonnivard fut l'un des plus courageux défenseurs de sa patrie adoptive ; il sacrifia pour elle son repos et sa fortune. " Il " la servit, dit un de ses historiens, avec l'intré- " pidité d'un héros, et il écrivit son histoire " avec la naïveté d'un philosophe et la chaleur " d'un patriote. "

Jeune encore, il s'était attiré la colère du duc de Savoie, en dénonçant hautement ses projets ambitieux. En 1510, ce prince, ayant envahi Genève avec cinq cents hommes, Bonnivard se vit obligé de prendre la fuite. Il voulait se retirer à Fribourg ; mais il fut trahi par deux hommes qui l'accompagnaient, et conduit, par ordre

du prince, à Grolée, où il resta prisonnier pendant deux ans.

Rentré à Genève, son patriotisme le signalait toujours comme un ennemi redoutable; et en 1530, pendant qu'il traversait les montagnes du Jura, il fut saisi par des brigands, et livré au duc qui le fit jeter dans les cachots du château de Chillon. Ce prince voulut déguiser sa vengeance sous le dehors du zèle religieux; mais Bonnivard ne montra pas moins d'héroïsme pour défendre sa foi que pour protéger sa patrie. Il languit en prison jusqu'en 1536; l'armée helvétienne ayant alors chassé les princes de Savoie du pays de Vaud, le délivra de sa dure captivité.

Le château de Chillon élève ses antiques et sombres tourelles sur les bords du lac Léman, entre Clarens et Villeneuve. Il est bâti sur un rocher situé entre deux abîmes: l'abîme des hautes montagnes, dont il forme le dernier échelon, et l'abîme du lac, dont les eaux mesurent, à sa base, près de mille pieds de profondeur. Le Rhône, coule à la gauche du château; en face, s'élèvent les hauteurs de Meillerie et les Alpes; en arrière, un torrent se précipite des cîmes escarpées.

"Cet immence château, au fond duquel sont creusés de vastes et ténébreux souterrains, est à lui seul une île et n'a de rives que ses murailles hexagones: édifice sorti du sein des ondes, navire immobile, qu'un pont joint à la terre, comme l'ancre retient le vaisseau. Ce pont semble en effet retenir cet aquatique castel près du rivage, tandis que les flots le battent avec la violence des mers les plus orageuses, ou s'aplanissent au loin, paisibles et transparents, pour en reproduire l'image renversée."

L'histoire du château de Chillon est enveloppée de mystère: on ignore et le nom de celui qui le fit élever, et l'époque de sa construction. Quelques historiens la font remonter à l'année 1120. Pendant des siècles, ses noirs donjons servirent de cachots aux criminels et aux prisonniers d'état. On y montre encore aujourd'hui une poutre, noircie par le temps, sur laquelle étaient exécutés les condamnés. L'anneau de la chaîne de Bonnivard se voit encore attaché au mur; et le pavé garde l'empreinte de ses pas. Sur l'un des sept piliers auquel il fut enchaîné, est gravé dans la pierre le nom de l'auteur du *Prisonnier de Chillon*. [1]

"A l'aspect des grandes montagnes, de la dent de Jaman, de la dent du Midi, de ce lac majestueux, qui fait plus d'impression encore sur le voyageur, quand il sort de ce sombre séjour, on aime à ressaisir le souvenir de cette grande infortune, à répéter la belle composition qu'elle inspira à Lord Byron. Aux merveilles de la nature, on associe la grandeur de l'homme, sa constance, sa vertu, et le génie du poète, les célébrant après trois siècles, afin d'en doter tous les siècles à venir."—(*Histoire de la Suisse*, par Ph. de Golbéry.)

LE PRISONNIER DE CHILLON.

O génie éternel de l'âme indépendante,
Liberté, nulle part tu n'es aussi brillante
Qu'au sein des noirs cachots! car là c'est dans le cœur
Que tu viens te choisir un asile d'honneur,
Le cœur que ton amour seul librement enchaîne.
Et quand tes fils rivés aux anneaux de leur chaîne,
Dans un affreux donjon agonisent de faim,
Leur martyre t'assure un triomphe prochain.
S'arrachant par la mort de cet autre homicide,
Comme le papillon brisant sa chrysalide,
Leur âme va répandre aux quatre vents des cieux
Sur la patrie esclave un souffle généreux
Qui fait partout surgir la fière indépendance.
O Chillon! vieux château qui vit tant de souffrance,
Ton triste cachot est désormais immortel,
Ta muraille est un temple et ton sol un autel.
Du sang de Bonnivard tu portes les empreintes,
Tes lourds anneaux de fer, tes pierres en sont teintes.
Que jamais effacé ce sang élève au ciel
Contre tous les tyrans un sanglot éternel.

I

Mes cheveux sont tous blancs, et cependant à peine
J'ai franchi la moitié de la carrière humaine.
Ils ne m'ont pas blanchi du soir au lendemain,
Dans une seule nuit d'horreur ou de chagrin.
Mon sang s'est refroidi dans mes veines arides,
Et mes traits desséchés sont creusés par les rides.
Mes membres sont courbés, mais non par [illegible]x:
Ils ont perdu leur force en d'ignobles [illegible]
Je vis dans un cachot, enseveli sous te[illegible]
Comme les criminels, privé d'air, de lum[illegible]e.
Mon crime est de garder la loi de mes aïeux.
Plus fort que les tyrans, mon père sous mes yeux
Fut sur le chevalet martyr de sa croyance.
Ses enfants comme lui, pour la même défense,
Au milieu des tourments ont affronté la mort.
Nous étions sept; un seul aujourd'hui vit encor.
Six frères, un vieillard ont scellé de leur vie
La foi sainte qu'en vain l'on veut que je renie.
L'un d'eux sur un bûcher, deux autres aux combats,
Trois dans cette prison ont trouvé leur trépas.
Seul, je n'ai pu périr dans ce sanglant naufrage,
Et j'attends que la mort de mes fers me dégage.

---

(1) A mon passage en Suisse, en 1874, j'ai visité le château de Chillon; et j'ai pu constater par moi-même la véracité des détails qui précèdent.

Les donjons du château servent encore aujourd'hui de prison; les salles des princes sont remplis par les canons rayés de l'artillerie helvétique.

Par une des fenêtres de la forteresse, j'aperçus la petite île qui s'élève à peu de distance, du côté de Villeneuve. Elle porte encore les trois ormeaux dont parle Byron à la fin de son poème. Dans la prison de Bonnivard, le guide m'indiqua le nom du poète gravé sur une des colonnes; et sur la cinquième, l'anneau de la chaîne qui retenait le prisonnier.

II.

Sept pilastres massifs soutiennent les arceaux
Et les vieilles parois de ces sombres caveaux.
Un rayon du soleil qui s'est trompé de route,
A travers la crevasse ouverte dans la voûte,
Croupit sur le pavé qui ne sèche jamais,
Ainsi qu'un météore au-dessus d'un marais.
Sur chacun des piliers de bysantine forme
Par des anneaux de fer pend une chaîne énorme.
Ce fer est corrosif; sur mes pieds, sur mes bras
Les blessures qu'il fait ne se guérissent pas.
Toujours je sentirai sa morsure cruelle
Tant que cette lueur, pour moi toujours nouvelle,
De sa pâle clarté fatiguera mes yeux.
Ils n'ont pas vu lever le soleil dans les cieux,
J'ignore maintenant depuis combien d'années.
J'ai cessé de compter mes trop longues journées,
Lorsque mon dernier frère, à mes côtés gisant,
Mourut, me laissant seul, plutôt mort que vivant.

III.

Nous étions trois liés sur ces piliers de pierre;
Mais chaque frère était séparé de son frère.
Impossible de faire un pas pour se mouvoir;
A peine pouvions-nous dans cette nuit nous voir.
Les livides clartés et les vapeurs palpables
De ce cachot rendaient nos traits méconnaissables.
Ensemble réunis et pourtant séparés,
Les bras chargés de fers, d'angoisse dévorés,
Privés de tous les biens de l'humaine existence,
Nous trouvions cependant une âpre jouissance
A faire retentir la prison de nos voix,
A dire une légende, un récit d'autrefois,
Quelque chant héroïque appris dans notre enfance,
Dont les mâles accents ranimaient l'espérance;
Mais à nos longs ennuis ce faible apaisement
Finit par se changer en étrange tourment.
Nos voix parurent prendre un timbre lamentable,
Comme un lugubre écho de cet antre effroyable.
[illegible]on rauque, strident, n'avait rien de nos voix
Si pleines de gaîté, si fraîches autrefois.
Nous n'y retrouvions plus aucune ressemblance,
Et n'osant l'avouer, nous gardions le silence.
Mais ce silence même, image du tombeau,
Devenait à la longue un supplice nouveau.

IV.

De moi devait venir l'exemple du courage
Etant l'aîné des trois; à ce pénible ouvrage
Je dévouais mon temps et toute mon ardeur.
Leur âme était plus grande encor que leur malheur.
Le plus jeune des deux que chérissait mon père,
Parce qu'il reflétait les traits de notre mère,
Avec ses yeux profonds et bleus comme le ciel,
Avec ses cheveux blonds comme un rayon de miel;
C'était pour lui surtout, pour cette âme si belle,
Que mon angoisse était chaque jour plus cruelle.
Je n'imagine aucun supplice plus amer
Que de voir un tel ange au fond d'un tel enfer.
Il était aussi beau que le jour :......(sa lumière
Me ravissait jadis comme au sortir de l'aire
Elle ravit l'aiglon) ......beau comme ce long jour
Du pôle qui du soir n'amène le retour
Qu'à la fin de l'été; délicieuse aurore
Qu'en son nid de frimas le soleil fait éclore.
Il en avait l'éclat avec la pureté,
D'un caractère doux, d'une aimable gaîté,
Il n'avait de soupirs, il ne versait de larmes
Que pour charmer d'autrui les pleurs et les alarmes.
Mais alors de ses yeux elles tombaient à flots
Comme du flanc des monts les abondantes eaux.

V.

Son frère était doué d'une âme non moins pure;
Mais c'était à la fois une forte nature.
Robuste, son courage eut seul et sans appui,
Affronté l'univers conjuré contre lui.
Sur un champ de bataille il fût mort avec joie :
Mais quand à ces horreurs son âme fut en proie,
Je le vis en secret défaillir de langueur;
Le cliquetis des fers brisa cette vigueur.
Peut-être observait-il ce désastre en moi-même;
Cependant j'essayais, par un effort suprême,
De soutenir son âme en paraissant joyeux.
Mon frère était chasseur, comme tous ses aïeux;
Il avait poursuivi les daims dans nos montagnes,
Et bien souvent traqué les loups dans les campagnes,
Pour lui, des fers étaient pires que l'échafaud :
Il eut aimé la mort plutôt que le cachot.

VI.

Le château de Chillon est baigné par les ondes
Du lac Léman qu'on dit de mille pieds profondes
Au-dessous du rocher qui porte ses remparts.
De murailles, de flots cerné de toutes parts,
Cet affreux donjon est une tombe vivante.
Creusés dans le roc vif que la vague tourmente,
Ses pavés sont plus bas que les flots : jour et nuit
Au-dessus de nos fronts nous entendions leur bruit.
Et quand les vents d'hiver se jouaient dans l'espace
Heureux d'indépendance, à travers la crevasse
Je voyais s'infiltrer les gouttelettes d'eau.
Je sentais remuer la base du caveau;
Mais le roc s'ébranlait sans m'ébranler moi-même;
Car la mort m'eût souri comme un bienfait suprême.

VII.

De mes frères celui qui semblait le plus fort,
Abattu le premier, n'aspirait qu'à la mort.
Je voyais s'affaisser sa puissante nature;
Bientôt il refusa jusqu'à sa nourriture.
Non pas qu'il eût dégoût de ce rude aliment,
Tous trois chasseurs, c'était notre moindre tourment.

A la place du lait des chèvres de montagne,
Nous buvions l'eau puisée au fossé de ce bagne ;
Et nous mangions ce pain, triste ami des malheurs,
Que tous les prisonniers ont trempé de leurs pleurs,
Depuis tant de mille ans que les hommes coupables
Ont osé dans les fers renfermer leurs semblables.
Mais à lui comme à nous qu'importait cette horreur?
Un autre mal rongeait ses membres et son cœur.
Son âme était coulée en ces étranges moules
Qui ne peuvent souffrir les palais ou les foules.
Il leur faut l'horizon, l'air pur, la liberté.
Mais pourquoi plus longtemps taire la vérité?
Il mourut..... je le vis, et de ma main tremblante
Je ne pus soutenir sa tête défaillante.
Je ne pus l'arroser de mes larmes ; en vain
J'essayai de saisir sa pâle et froide main.
Aussi bien que mes cris mes forces furent vaines.
Il mourut......les geôliers détachèrent ses chaînes,
Et creusèrent au fond de ce noir souterrain
Une fosse profonde, humide, horrible ; en vain
Je priai les geôliers d'accorder à mon frère
Une tombe en un lieu qu'éclairât la lumière.
C'était une pensée absurde ; cependant
Je ne pus l'arracher de mon cerveau brûlant ;
Je croyais que cette âme aventureuse et fière
Ne serait jamais libre en cette froide bière.
Ils reçurent mes vœux par un rire glacial,
Et jetèrent le corps dans ce trou sépulcral.
Un sol plat, sans gazon, où nul ne s'agenouille,
Recouvre maintenant cette chère dépouille.
Seul témoin du forfait laissé par le bourreau,
Sa chaîne vide pend au-dessus du tombeau.

VIII.

Mais lui, le favori, la fleur de la famille,
Naïf et délicat comme une jeune fille,
Le plus aimé de tous depuis ses premiers ans,
L'âme de notre mère avec ses traits charmants,
De son père martyr la joie et l'espérance,
Lui pour qui seul j'aimais encore l'existence,
Pour qui seul j'espérais la fin de ce malheur,
Des jours de liberté, peut-être de bonheur,
Ce frère aussi perdit sa gaîté naturelle.
En vain il s'épuisait en bonté fraternelle,
Je le vis se courber au vent de la douleur,
Ainsi que sur sa tige une brillante fleur.
O Dieu ! que le trépas est rempli d'épouvante
Quelle que soit la forme ou l'aspect qu'il présente !
J'ai vu l'homme expirer parmi des flots de sang,
Je l'ai vu disparaître au fond de l'océan,
Les membres agités, la tête convulsive.
Lorsque du criminel le châtiment arrive,
Je l'ai vu sur sa couche ou devant l'échafaud
Le visage livide à l'aspect du tombeau.
C'était chose hideuse...... Ici, rien de semblable.
Un trépas assuré, mais lent, impitoyable.
Il vit venir la mort, toujours calme et serein,
Aimable en sa langueur et doux jusqu'à la fin,
Dévoué chaque jour avec de nouveaux charmes,
Et gardant pour moi seul ses soupirs et ses larmes,
La fraîcheur de sa joue et l'éclat de son teint
Qui, si près de la nuit laissaient croire au matin,
Pâlirent lentement autour de son visage,
Ainsi que l'arc-en-ciel à la fin de l'orage.
Et son regard restait si transparent, si beau,
Qu'on eût dit à le voir la lampe du cachot.
Du reste, ni retour, ni parole ulcérée
Pour pleurer avec moi sa fin prématurée.
Vers des jours plus heureux un vague souvenir;
Pour m'animer, un mot d'espoir en l'avenir;
Car j'étais abîmé dans un morne silence
A ce dernier malheur pour moi le plus immense.
Cependant s'approchait la mort ; chaque soupir
Que sa poitrine en feu ne pouvait retenir,
Devint plus lent, plus rare, et j'entendais à peine
Le murmure étouffé de sa mourante baleine.
Puis, je n'entendis rien. J'appelai ; car la peur
Me donnait le vertige. Hélas ! nulle lueur
D'espoir ne me restait. J'appelai ......le silence
Seul me répondit; puis un soupir......Je m'élance
Et je brise mes fers d'un bond désespéré......
Il n'était plus là......Seul, j'errais incarcéré,
Respirant d'un tombeau l'atmosphère malsaine.
La seule, la dernière et la plus douce chaîne
Qui me retenait loin du rivage éternel
Venait de se briser dans cet antre cruel.
De mes deux frères, l'un sommeillait sous la terre,
L'autre gisait dessus. D'une étreinte dernière
J'embrassai sa dépouille, et je pressai sa main......
Plus froide était la mienne......Et penché sur son sein,
Je restai demi mort, et l'âme en défaillance,
Avec cette navrante et vague souvenance
Que tout ce qui fut cher est perdu pour toujours.
Pourquoi n'étais-je pas au dernier de mes jours ?
Plus d'espoir ici-bas; la foi seule subsiste :
Elle me défendait une mort égoïste.

IX.

Que m'advint-il alors? Je ne m'en souviens plus.
Tout flotte en mon esprit incertain et confus.
C'est d'abord une absence et d'air et de lumière,
Des ténèbres enfin. J'étais comme une pierre
Au fond de ces monceaux de pierres : ni penser,
Ni sentiment......plus rien......tout semblait se glacer
Au dedans, au dehors. De ma propre existence
J'ignore si j'avais même la conscience :
Ainsi gît un roc nu dans la brume, sans bruit.
Ce n'était pas le jour, ce n'était pas la nuit :
Pas même du cachot le crépuscule pâle,
L'odieuse lumière à mes yeux si fatale.
On eût dit le néant ou semblable milieu,
Vide absorbant l'espace et fixité sans lieu.
Ni temps, ni ciel, ni terre au fond de cet abîme,
Nul acte, nul arrêt, nulle vertu, nul crime.

Mais silence partout, et végétation
Muette en moi, sans vie et sans extinction.
Semblable à la mer morte, un océan stérile,
Océan ténébreux, apathique, immobile.

X.

Une lueur pénètre à travers mon cerveau,
Rêve ou réalité......Serait-ce un chant d'oiseau?
Il cesse, puis reprend sa vague mélodie,
Suave comme un chant d'un céleste génie.
Surpris, autour de moi je laisse errer mes yeux,
Croyant apercevoir quelqu'envoyé des cieux.
D'abord, je ne vis rien, ni trace de supplice,
Ni de mon triste état l'apparence ou l'indice.
Puis, mes sens remontant par pénible degré,
De mes impressions le cours désespéré,
J'aperçus le pavé de mon sombre repaire,
Et ses voûtes sur moi pesant comme naguère;
A travers la crevasse et toujours vacillant
Le rayon de soleil et l'oiseau gazouillant,
Joyeux et moins craintif, dans la noire ouverture
Que s'il avait posé son pied sur la ramure.
Le plus beau des oiseaux de la terre ou des cieux,
Ayant de l'arc-en-ciel les rayons merveilleux,
Avec ailes d'azur et corsage de roses,
Un chant mélodieux qui disait mille choses,
Et chacune pour moi. Je n'ai vu qu'un moment
Et ne reverrai plus ce petit être aimant.
Cherchait-il, comme moi, quelqu'âme affectueuse?
Mais la sienne était loin d'être aussi malheureuse.
A l'heure où nul des miens n'était là pour m'aimer,
Il descendait du ciel vers moi pour me charmer.
Son apparition, avec sa mélodie,
Au fond de ce donjon, me rendaient à la vie.
Avait-il depuis peu repris sa liberté,
Et venait-il gémir sur ma captivité?......
Hélas! petit oiseau, je connais trop la mienne,
Avec tous ses tourments, pour désirer la tienne!
Et je crus qu'il pouvait, sous ce déguisement,
Être du paradis un messager charmant,
Ou l'âme......(Que le ciel pardonne à mon délire
Ce penser qui me fit soupirer et sourire)
Ou l'âme de mon frère......Hélas! il prit son vol,
Et m'abandonna seul et gisant sur le sol.
Et je vis bien alors qu'il n'était pas mon frère:
Il ne m'eût pas laissé deux fois seul sur la terre,
Seul comme le cadavre entouré du linceul,
Comme l'algue jouet de la tempête, seul
Comme, dans un ciel pur, un livide nuage
D'un ouragan prochain le sinistre présage.

XI.

Un changement marqué se fit autour de moi;
Mes géôliers observaient une plus douce loi.
Non pas qu'à la pitié leur cœur fut accessible;
Ils n'y connaissaient plus une corde sensible.
Bref, je n'en pus douter......On ne rattacha pas
Les anneaux de ma chaîne, et souvent de mes pas
J'aimais à réveiller les échos de mes voûtes,
Dans ces longs corridors à tracer mille routes.
Puis je longeais ces murs, et je faisais le tour
De chacun des piliers; mais à chaque retour,
J'évitais de fouler les tombes de mes frères;
Et lorsque, par oubli, mes pas touchaient ces pierres,
Je sentais tout-à-coup mes membres tressaillir,
Mes regards se voiler, et mon cœur défaillir.

XII.

La base du donjon est un roc qui s'éraille;
Je creusai des gradins au flanc de la muraille,
Non pas pour m'échapper; car j'avais inhumé
Dans ce souterrain tout ce que j'avais aimé.
Dès lors, la liberté me semblait une charge,
La terre tout entière une prison plus large.
Je n'avais rien de cher en dehors de prison;
Et j'en étais content; j'eûs perdu la raison.
Mais j'aimais à gravir jusqu'à la meurtrière
Pour contempler encor l'horizon, la lumière,
Et réjouir mon âme en reposant mes yeux
Sur les sommets lointains qui dormaient dans les cieux.

XIII.

De leur aspect je fus longtemps à me repaître;
Il n'étaient pas changés comme je devais l'être:
Toujours leur blanc linceul de neige sur leur front,
Toujours, baignant leurs pieds, le lac large et profond,
Et le Rhône y versant ses flots bleus et limpides.
J'entendais les torrents, dans leurs courses rapides,
Bondir sur les rochers, entraîner les buissons.
Je voyais les côteaux dorés par les moissons,
Les murs, les blanches tours de la ville distante,
Et les esquifs glissant sous leur voile éclatante.
Puis une petite île en face du château,
La seule que je vis sur cette nappe d'eau.
Elle ne semblait pas avoir plus d'étendue
Que le sol du donjon; mais elle était perdue
Sous un épais tapis de verdure et de fleurs
Qui miraient dans les flots leurs riantes couleurs.
Trois superbes ormeaux, enfants de la campagne,
Y berçaient leur feuillage au vent de la montagne.
A mes pieds, je voyais nager au fond des eaux
Les poissons qui semblaient aussi joyeux que beaux.
Jamais je n'avais vu l'aigle, au milieu des nues,
Plus agile, éployer ses ailes éperdues;
Jamais ni les oiseaux, ni la brise des bois
Ne m'avaient tant ému de leur suave voix.
Et mes yeux tout-à-coup se remplirent de larmes;
Je sentis un grand trouble à l'aspect de ces charmes.
Et j'eus presqu'un regret d'avoir abandonné,
Un instant, la colonne où j'étais enchaîné.
Quand je redescendis sous les voûtes funèbres,
Je ne pus supporter l'horreur de leurs ténèbres,
Et je sentis sur moi retomber leur fardeau,
Comme une terre fraîche au-dessus d'un tombeau.
Et pourtant, ébloui de ces vives lumières,
Mes yeux avaient besoin de fermer leurs paupières.

XIV.

Il s'écoula des jours, des semaines, des ans ;
Leurs n'ombres oubliés m'étaient indifférents.
J'avais laissé s'éteindre en moi toute espérance
De voir s'ouvrir ma tombe et finir ma souffrance.
Enfin, je crus, un jour, entendre mes gardiens
Dire que j'étais libre, et rompre mes liens....
Pourquoi libre ? en quels lieux allaient-ils me conduire?
Je sortis de prison sans vouloir m'en instruire.
Qu'importait, sans espoir, les fers, la liberté ?
Je m'étais presqu'épris de la captivité.
Et quand de mon cachot je franchis le grillage,
Je crus qu'on m'arrachait d'un second héritage.
L'araiguée avait fait alliance avec moi :
Elle se promenait dans ma main sans effroi.
Je m'amusais à voir les souris, à la brune,
Manger et folâtrer aux rayons de la lune.
Nourri du même pain, vivant aux même lieux,
Pourquoi n'aurais-je pas pris ma part de leurs jeux ?
J'avais droit sur leur vie ; et pourtant, chose étrange !
Nous partagions ensemble une paix sans mélange.
Enfin, ma chaîne et moi, nous étions deux amis :
Tant l'homme à l'habitude est tôt ou tard soumis.
Et cette liberté qui jadis de ses charmes
Enivrait tous mes sens, me fit verser des larmes.

Québec, 2 décembre 1871.

UN PÈLERINAGE AU CAYLA.

Au Cayla, 1er août 1867.

Mon cher ami,

En me serrant la main pour la dernière fois, à mon départ de Québec, il y a deux mois, vous me disiez : " Ne manquez pas d'aller faire une visite au Cayla." Je vous le promis, et aujourd'hui j'accomplis ma promesse ; c'est de la chambre même d'Eugénie de Guérin que je vous écris.

Vous qui avez voué un culte d'admiration à la sœur de Maurice, avec quelle ivresse vous allez goûter les détails intimes que j'ai à vous communiquer ! Nous nous sommes demandés bien des fois, après avoir lu l'admirable *Journal* d'Eugénie, après avoir vécu avec elle de la vie du Cayla, ce qu'était devenu cet intérieur de famille qu'elle décrit avec un art si exquis, et qu'elle nous fait tant aimer ; quels sont les habitants actuels de l'antique château ; si Mimi, la douce Mimi, vivait encore, etc., etc. A toutes ces questions, je puis aujourd'hui vous répondre.

De retour à Poitiers d'une courte visite à la petite ville d'Airvault, [1] berceau de mes ancêtres, je me suis dirigé sur Toulouse, où je suis arrivé ce matin. La ville entière était dans l'allégresse ; les rues toutes pavoisées étaient encombrées d'une multitude de pélerins ; des drapeaux flottaient de toutes parts ; les façades des maisons étaient ornées de guirlandes de fleurs. On célébrait le dernier jour des grandes fêtes de la canonisation de sainte Germaine Cousin.

Le chemin de fer qui conduit de Toulouse à Alby, touche à Gaillac, et se bifurque à la station de Tessonnières. Laissant Alby à droite, je suis descendu à Cahuzac vers deux heures. La gare est à deux kilomètres (une demi-lieue) du village. Il me fallut faire ce trajet à pied en compagnie du porteur de la malle qui s'était chargé de mon sac de voyage.

Le paysage est très-accidenté et d'un aspect sauvage. La route circule à travers la vallée, monte, descend entre des montagnes boisées d'où sortent çà et là quelques rochers blanchâtres qui indiquent un sol peu fertile.

Au détour du chemin, j'aperçois, sur le versant d'une élévation, Cahuzac dont le nom résonne si agréablement aux oreilles des lecteurs d'Eugénie. De là une voiture me conduit en peu d'instants jusqu'à Andillac, village plus que modeste, qui m'apparaît à gauche, avec sa pauvre petite église, où reposent les tombes de Maurice et d'Eugénie, où elle est venue tant de fois prier, pleurer, espérer, implorer avec tant de larmes le salut de son frère.

Le chemin détourne, gravit une côte ; et le guide m'indique du doigt, à travers les arbres, au-delà d'un ravin, le château du Cayla, qui s'élève isolé sur une gracieuse éminence. C'est un vaste corps de logis d'un aspect sévère ; rien ne le distingue des constructions ordinaires qu'une petite tourelle construite à l'un des angles, qui lui donne une légère teinte féodale. Cependant ce manoir si modeste, vu dans l'encadrement du paysage, est d'un effet riant et pittoresque, grâce au prestige de la poésie, cette fée enchanteresse qui a touché de sa baguette d'or chaque objet de ce domaine : ici la fée est une ange, c'est Eugénie.

La voiture franchit le ravin, en côtoyant la rive du Saint-Usson, petit ruisseau qui alimente le moulin de la commune. Notre cheval escalade l'escarpement du Cayla, et s'arrête devant la ferme parmi un essaim de volailles qui s'ébattent, en caquetant, au soleil, sur une litière de paille.

Une servante, arrivant de la garenne du nord, s'avance vers moi et m'introduit dans le salon, assez jolie pièce qui s'ouvre du côté de la terrasse. Quelques meubles d'un goût moderne, des rideaux blancs, des fleurs et des fruits en cire, quelques peintures sur les murailles, un petit tableau du Cayla et du paysage environnant, sur la table une riche édition des œuvres d'Eugénie et de Maurice : c'est le plus bel ornement et le charme de cet intérieur.

---

1. En me dirigeant vers le midi de la France, j'eus la curiosité bien légitime de passer par Airvault d'où je savais que mes ancêtres étaient originaires. Je fus heureux de constater que le nom de ma famille y subsiste encore. Grâce à l'obligeance du curé et du maire d'Airvault, je pus retrouver dans les registres, et emporter avec moi une copie authentique de l'acte de mariage de mon ancêtre, dont le fils est le premier de ce nom qui est venu se fixer au Canada. C'est du mariage de celui-ci avec Marguerite Cazeau, du Château-Richer, qu'est né mon grand père, le 16 juin 1771. Ce ne fut pas sans une vive émotion que je visitai ce coin de terre de France où sont nés, où ont vécu ceux qui ont été mes pères, et où plusieurs de leurs descendants vivent encore. Je me trouvais dans ma paroisse de France ; je parcourais ce même village qui a conservé la physionomie d'autrefois. Je voyais l'antique église où les miens sont venus tant de fois prier. J'y priai moi-même avec une ferveur qu'il est facile de comprendre. En me relevant je demandai à M. le curé qui m'accompagnait, si la foi était encore vive dans sa paroisse. " Comme dans votre Canada, me répond-il avec un sourire de satisfaction. Chaque dimanche, l'église, quoique spacieuse comme vous voyez, ne suffit pas à contenir la foule ; une partie est obligée de stationner sur la place pendant la messe. Ici, c'est encore la vieille foi de la France ; grâce en soit rendue à Dieu."

La porte s'ouvre, et une jeune dame à l'air distingué, à l'expression rêveuse, se présente; c'est Caroline de Guérin, nièce d'Eugénie, cette chère petite Caro qu'elle berçait jadis sur ses genoux, aujourd'hui mariée à M. Melchior Mâzuc, d'une riche et noble famille de Montpellier. Elle est bientôt suivie d'une autre personne beaucoup plus âgée, mais encore allègre, vêtue très-simplement, d'une physionomie empreinte d'une exquise douceur, d'une modestie plus exquise, avec des traits accentués, éclairés par des yeux vifs et un sourire où la finesse s'allie à la bienveillance.

Je m'annonce comme venant d'Amérique, du Canada, attiré dans ce coin reculé de la France par la renommée d'Eugénie.

—Est-ce que la réputation de notre Eugénie s'est répandue jusques chez-vous? s'écrie avec surprise Marie de Guérin; car c'était elle.

Dès lors la conversation ne languit point, alimentée par les mille riens qu'a poétisés l'auteur du *Journal*.

Au moment où je me lève pour me retirer, arrive, suivi de Madame de Guérin, veuve d'Erembert, M. Mâzuc, qu'on était allé avertir dans les champs, où il était occupé à surveiller ses vignerons. C'est un homme dans la force de l'âge, ancien officier dans l'armée d'Algérie, figure mâle, regard énergique, caractère aimable, impétueux.

—Quoi! s'écrie-t-il, vous arrivez d'Amérique, et vous êtes venu nous visiter jusques dans nos montagnes, et vous parlez déjà de partir? Ah! mais vous n'y songez pas; vous n'avez encore rien vu; il faut visiter les environs. Tenez, nous allons vous donner la chambre même d'Eugénie, que vous trouverez telle qu'elle était à l'époque du *Journal*. Puis, voici mon frère Nérestan qui arrive justement d'Afrique, où il remplit la charge d'officier de colonisation; il vous entretiendra de l'Algérie, vous lui parlerez du Canada.

—C'est cela, s'écrie M. Nérestan en me serrant vivement la main; et je commence tout de suite par vous dire que le meilleur système de colonisation que je connaisse, provient d'un livre imprimé au Canada, qui m'est tombé par hasard entre les mains.

On me presse de toutes parts avec tant de politesse, que, vaincu par de si douces violences, je me résigne au bonheur de rester. En attendant le souper, Marie s'affuble, sans cérémonie, d'un vieux chapeau de paille à large bord, et m'invite à aller visiter les alentours. Déjà nous sommes de vieilles connaissances. Nous sortons par la porte qui donne sur la terrasse; elle s'appuie sur la crête du ravin. Le long de la muraille croissent quelques tiges de grenadiers et de jasmins en fleurs dont Maurice fit un bouquet la veille de sa mort. Il s'était fait descendre ici appuyé sur le bras de sa chère Eugénie pour réchauffer au soleil ses membres que la mort commençait déjà à glacer, baigner sa poitrine haletante de l'air pur et tiède de la matinée, et contempler une dernière fois son beau ciel du Cayla.

Quelques degrés en pierre conduisent au bas du ravin où coule le petit ruisseau, ombragé de saules, dont le gazouillement faisait rêver et chanter l'aimable recluse dans sa chambrette. Voici la fontaine du Téoulé, c'est-à-dire de la tuile, nom qui lui vient d'une tuile qui servait à recevoir l'eau du rocher. Nous traversons le Pontet, qui conduit au lavoir, où, comme la belle Nausicaa de l'antiquité, Eugénie venait parfois laver ses robes; ce qui lui inspire ces jolies réflexions.

" Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire. C'est cependant assez joli que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou de le voir flotter sur des cordes. On est, si l'on veut, la Nausicaa d'Homère, ou une de ces princesses de la Bible qui lavaient les tuniques de leurs frères. Nous avons un lavoir que tu n'as pas vu, à la Moulinasse, assez grand et plein d'eau, qui embellit cet enfoncement et attire les oiseaux qui aiment le frais pour chanter."

" Je t'écris d'une main fraîche, revenant de laver une robe au ruisseau. C'est joli de laver, de voir passer les poissons, des flots, des brins d'herbe, des fleurs tombées, de suivre cela et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours de ce ruisseau! C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, un chemin couvert, le réservoir du baptême."

A quelques pas dans la prairie, le superbe marronnier, trois ou quatre fois séculaire, étend son vaste ombrage; vieille sentinelle du château qui a vu naître et mourir les générations des Guérins.

La côte de Sept-Fonds serpente à travers les arbres, jusqu'au sommet de la colline; sur la déclivité voisine, le petit bois de Buis, avec son joli sentier plein d'ombre et de mystère, où Eugénie fit inhumer son petit chien.

" Le 1er juillet.—Il est mort, mon cher petit chien. Je suis triste, et n'ai guère envie d'écrire.

" Le 2.—Je viens de faire mettre Bijou dans la garenne des buis, parmi les fleurs et les oiseaux. Là je planterai un rosier qui s'appellera le *rosier du Chien*. J'ai gardé les deux petites pattes de devant si souvent posées sur ma main, sur mes pieds, sur mes genoux. Qu'il était gentil, gracieux dans ses poses de repos ou de caresses! Le matin, il venait au pied du lit me lécher les pieds en me levant; puis il allait en faire autant à papa. Nous étions ses deux préférés. Tout cela me revient à présent. Les objets passés vont au cœur; papa le regrette autant que moi. Il aurait donné, disait-il, dix moutons pour ce cher joli petit chien. Hélas! il faut que tout nous quitte, ou tout quitter.

"Une lettre me vient à présent, qui me donne une autre peine. Les affections du cœur sont différentes comme leurs objets. Quelle différence du chagrin de Bijou à celui que me donne une âme qui se perd, ou du moins en danger! O mon Dieu, que cela pénètre et effraye dans les vues de la foi!"

En passant devant la ferme, nous jetons un coup-d'œil de l'autre côté du vallon: en face, ce massif de verdure, c'est le bois du Pigimbert, avec le hameau du Pausadou où demeurait la Vialarette, cette pauvresse que Marie et sa sœur allaient visiter. Plus à gauche, sur les hauteurs, c'est le village des Mérix, et là-bas, vers le nord, Lentin, où Eugénie allait souvent entendre la messe.

Le chemin de la garenne du nord suit le bord du côteau qui se prolonge en arrière du vieux castel. Ici, comme ailleurs, tout est plein de souvenirs.

"Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom."

Sur les branches du Treilhou, vieux cep de vigne qui s'enlace au tronc d'un chêne, Maurice enfant jouait avec ses sœurs. Mimi sourit au souvenir des glissades qu'elle faisait avec lui à travers le bois de genévriers qui tapisse la pente du ravin. Elle m'indique un petit taillis qu'elle appelle le bois d'érables: ce sont de petits arbres de la grosseur du bras, qui n'ont rien de commun avec le roi de nos forêts.

Un orage subit nous oblige de chercher un refuge dans le salon. Il n'y a qu'un instant tout était azur et lumière, chaleur et sérénité dans la nature; maintenant nuages et obscurité, pluie d'averse, coups de vent, éclats de foudre. Ce ciel du midi me semble un grand enfant; il passe du rire aux larmes avec une facilité étonnante.

A sept heures et demie, souper arrosé de l'excellent vin du Cayla. A table est assis et gazouille à côté de son père le petit Mâzuc de Guérin, enfant de dix-huit mois. Qu'Eugénie n'est-elle ici pour caresser cet enfant de Caro!

Veillée délicieuse, assaisonnée d'anecdotes, de souvenirs d'ici, de l'Amérique, de l'Algérie, d'épisodes, racontés par M. Mâzuc, sur les guerres d'Afrique, dans les montagnes de la Kabylie. Mimi nous ramène au pays en me racontant quelques détails sur la veuve de Maurice. Retournée aux Indes après la mort de son mari, elle est venue mourir a Bordeaux en 1861.

Et le bon M. Bories, il vit encore; mais frappé d'une maladie cruelle, ce n'est plus qu'une ruine.

Après la veillée, on me conduit à ma chambre. Un escalier en spirale monte au palier supérieur, et donne entrée dans la grande salle; c'est la pièce solennelle du manoir: une vaste cheminée, dont le manteau est soutenu par des cariatides en pierre; de chaque côté, les figures, grossièrement esquissées, de deux chevaliers bardés de fer. Jadis ces murailles étaient couvertes des armures des nobles seigneurs de céans; ce parquet, aujourd'hui silencieux, retentissait sous les pas des écuyers éperonnés, portant, au bout de leurs piques, pennons et étendards, sur lesquels les châtelaines du Cayla avaient brodé la fière devise des sires de Guérin: *Omni exceptione majores.* C'est dans cette salle, maintenant déserte, qu'ils s'armaient en guerre contre les Maures, contre les féroces Albigeois, ou qu'ils revêtaient leurs plus riches armures, leurs casques étincelant de fin acier, leurs cuirasses dorées, pour aller croiser la lance dans les tournois. Au temps d'Eugénie, cette antique splendeur était disparue déjà depuis longtemps; là, comme ailleurs, la révolution avait fait son œuvre de destruction, et les riches seigneurs de Guérin n'étaient plus, disait-elle, que de pauvres sires, tirant le diable par la queue.

A côté de la salle, sur la droite, s'ouvre la chambre de Mimi; à gauche, celle de Maurice. Et tout au fond, en arrière, retirée comme une cellule, cachée comme un nid d'oiseau, la chambrette d'Eugénie. C'est dans cette chambrettre, sur sa table même que je vous écris, entouré du même silence, éclairé par la même lumière discrète de sa lampe. Devant moi, sa petite chapelle d'image, son crucifix, son étagère de livres. Du reste, ni ornements, ni luxe; rien que de très-ordinaire. Mais ces riens sans valeur sont devenus des reliques; cette chambrette, une chapelle; cette table, un autel. C'est de cette blanche et paisible cage que la colombe du Cayla s'envolait vers le pays des rêves, cueillait les fleurs célestes de la poésie, conversait avec les anges, chantait avec son cœur. C'est ici qu'elle priait, lisait, écrivait son *Journal*, et ces admirables lettres à Louise de Bayne, à Madame de Maistre, à Maurice; ici qu'elle a écrit l'histoire de son cœur, qu'elle a vécu, qu'elle est morte, qu'elle est allée rejoindre Maurice.

Je feuillète le *Journal*, et me laisse entraîner au charme de cette lecture, où le moindre objet, un insecte qui vole, un oiseau qui chante, un rayon de lune qui glisse à travers la persienne, lui inspirent des choses ravissantes, des pages poétiques comme une harmonie de Lamartine, fines et profondes comme un trait de La Rochefoucauld. Sa pensée a parfois des coups-d'ailes inattendus, des élans sublimes comme une élévation de Bossuet.

Jamais peut-être on n'a vu une organisation plus délicate, une imagination plus impressionnable; son âme était une harpe éolienne qui vibrait au plus léger souffle.

Mlle. de Guérin écrit avec une plume d'or; je la comparerais à Madame de Sévigné, si Madame de Sévigné était moins frivole. Celle-ci amuse, éblouit; celle-là captive, attendrit; l'une est vive comme l'hirondelle; l'autre rêveuse comme la colombe. La première a plus

d'esprit, la seconde plus d'âme. Il y a plus de sentimentalité dans Madame de Sévigné; dans Eugénie de Guérin, plus de sentiment. La lecture de l'une effleure l'âme, celle de l'autre la pénètre. On admire Madame de Sévigné, on s'attache à Eugénie de Guérin.

Devant moi, accrochée aux rayons de sa bibliothèque, je vois la sainte Thérèse de Gérard, qu'elle reçut en présent de la baronne de Rivières. Je relis les passages que lui suggère la vue de cette petite gravure, ces aspirations vers la vie contemplative qui révèlent une piété aussi tendre qu'aimable, une dévotion aussi solide qu'éclairée. Ce cœur pur se tournait naturellement vers le ciel, comme l'aiguille magnétique vers le pôle. "Elle était de ces âmes, dit Mgr. Mermillod, qui, au milieu de nos ardeurs matérielles, entendent le *Sursum corda* de la Sainte-Eglise, et qui se plaisent dans ces nobles et saintes ascensions." "On fait église partout" dit-elle quelque part.

J'ouvre la croisée, et, comme elle, je contemple la belle nuit, la campagne à demi ensevelie dans l'ombre, les myriades d'étoiles qui, comme des clous d'or, soutiennent la tapisserie bleue du ciel. Tout est silence, recueillement, mystère; un seul murmure, celui du ruisseau. Il chante pour moi, comme jadis pour Eugénie. En remontant vers mon passé, je me demande si jamais j'ai coulé une heure plus suave, éprouvé de plus fraîches émotions. Bonsoir, il est minuit, attendez bientôt la fin de ma lettre.

A. M. l'abbé L....
Québec.

—

Paris, ce 9 août 1867.

....

A cinq heures du matin, une main discrète frappe à la porte de la chambre. Déjà j'étais debout. La veille, nous étions convenus, Mlle. de Guérin et moi, d'aller à Andillac, où je désirais célébrer la messe et visiter les tombes de Maurice et d'Eugénie.

L'allégresse de la nature semblait faire écho à l'allégresse de mes pensées. Sur les hauteurs des Mérix, les teintes roses du matin; dans le ciel, les premiers filets d'or du soleil; dans la plaine, les moites senteurs de la rosée, les brises parfumées, le gazouillement des oiseaux.

Nous saluons, en passant, la petite croix où le frère et la sœur se firent de si tendres adieux, où Eugénie conserva longtemps l'empreinte que le pied du cheval avait faite dans le sol humide. Sur les buissons qui bordent la route, sa naïve piété lui fit cueillir, un soir qu'elle allait à la messe de minuit, quelques branches couvertes de givre, qu'elle voulait déposer devant le Saint-Sacrement: scène qu'elle décrit avec une fraîcheur et une grâce charmantes.

"Nous allâmes tous à la messe de minuit, papa en tête, par une nuit ravissante. Jamais plus beau ciel que celui de minuit, si bien que papa sortait de temps en temps la tête de sous son manteau pour regarder en haut. La terre était blanche de givre, mais nous n'avions pas froid; l'air d'ailleurs était réchauffé devant nous par des fagots d'allumettes que nos domestiques portaient pour nous éclairer. C'était charmant, je t'assure, et je t'aurais voulu voir là cheminant, comme nous vers l'église, dans ces chemins bordés de petits buissons blancs comme s'ils étaient fleuris. Le givre fait de belles fleurs. Nous en vîmes un brin si joli que nous voulions faire un bouquet, au saint-Sacrement, mais il fondit dans nos mains: toute fleur dure peu. Je regrettai fort mon bouquet: c'était triste de le voir se fondre et diminuer goutte à goutte."

Chemin faisant, Mlle, de Guérin me raconte la dernière maladie et la mort de sa sœur. Deux années auparavant, sa santé avait été gravement atteinte; c'était en vain qu'on l'avait envoyée aux eaux de Cauterets chercher des forces qui ne devaient plus revenir.

Elle sentait sa fin arriver; mais elle ne tremblait pas. Dans ce cœur résigné, il n'y avait plus de place pour la crainte. A mesure qu'elle voyait le terme approcher, elle se repliait sur elle-même, comme la sensitive; s'enveloppait de ce recueillement dont s'entourent les grandes âmes à l'approche du recueillement suprême qu'elle pressentait. Elle parlait peu, priait beaucoup, et souriait plus rarement. Sa chambrette était devenue une cellule de religieuse; elle y vivait cloîtrée, n'en sortant que pour aller à l'église. La prière était sa distraction, l'eucharistie, sa nourriture.

"Je veux mourir après avoir communié," répétait-elle peu de temps avant sa mort. On remarqua qu'elle regardait plus souvent du côté d'Andillac, où elle allait bientôt prendre sa demeure. C'était l'hirondelle qui éprouvait le besoin de partir à la veille de la froide saison; l'hiver de la mort approchait.

Elle prit du froid, en allant à la messe, le jour de l'Epiphanie, et revint avec une fièvre qui s'aggrava rapidement. Une fluxion de poitrine se déclara, et la conduisit en peu jours aux portes de la mort. Après avoir reçu le saint viatique: "Je puis mourir maintenant," soupire-t-elle, avec un sourire céleste. "Adieu, ma chère Marie!" et, comme elle sentait une larme trembler dans ses yeux en voyant sa sœur éclater en sanglots, elle l'embrasse et lui dit en détournant la tête pour cacher son émotion: "Ah! ne nous attendrissons pas!" comme si elle eût craint d'affaiblir la générosité de son sacrifice.

Telle fut la fin prédestinée de Mlle. Eugénie de Guérin. Elle est morte comme une sainte. "comme mourraient les anges s'ils n'étaient immortels," a dit l'un de ses amis.

Nous voici à Andillac.

—*Mosou ritou* (M. le curé) est-il au presbytère? demande en patois Mlle. de Guérin à la vieille servante en entrant avec la familiarité d'une habituée.

M. l'abbé Massol nous accueille avec une grâce parfaite, et m'entretient de l'entreprise qu'il poursuit, depuis quelque temps, de rebâtir l'église d'Andillac avec les offrandes des admirateurs d'Eugénie de Guérin. Les sympathiques encouragements qu'il a reçus, lui donnent l'espoir d'élever bientôt ce monument, qui sera l'honneur du tombeau de la pieuse jeune fille et son auréole de prédilection: cette gloire était bien la seule qu'elle eût enviée. [1]

L'église actuelle d'Andillac n'est plus qu'une masure; son clocher qui menace ruine, son toit croulant de vétusté, ses murs lézardés, à demi enfouis sous le sol, offrent l'image de la désolation. Il faut descendre plusieurs marches pour pénétrer dans cette autre Bethléem, dont l'aspect sombre, délabré, humide, donne le froid au cœur. Il ne fallait rien moins que la foi ardente, l'heureuse imagination d'Eugénie pour respirer dans cet antre glacé, et y faire descendre un rayon d'allégresse et de poésie.

Je glissai tout bas à l'oreille de Mlle. de Guérin que j'allais dire la messe pour les illustres morts de sa famille: j'eus le bonheur de communier de ma main la sœur d'Eugénie. Un quart d'heure d'action de grâces passé sur le prie-dieu où elle s'agenouillait, laisse une impression qui ne s'oublie pas: ange, elle conversait ici avec les anges, avec l'Epoux des vierges; elle déployait ici, au vent de l'éternité, ces ailes de lumière qui la détachaient chaque jour davantage de la terre et l'ont enfin emportée au sein de Dieu.

Au sortir de l'église, Mlle. de Guérin m'ouvrit en silence la porte du cimetière. J'étais en face des tombes aimées. Les rayons du soleil levant inondaient de lumière le champ de la mort, comme pour me dire cette autre lumière invisible et sans déclin qui éclaire l'autre rive de la vie. Un obélisque en marbre blanc, seul monument du cimetière, indique la tombe de Maurice. On y lit encore distinctement la date funèbre: 19 *juillet* 1839. A côté, sur la droite, est plantée une simple croix de bois dont le croisillon supporte une couronne d'immortelles avec cette inscription: *Eugénie de Guérin* 31 *mai* 1848, renfermée dans un médaillon. En arrière, s'élèvent deux croix en fer dont l'une indique la tombe de M. Joseph de Guérin, père d'Eugénie, et l'autre celle d'Erembert, morts à une année d'intervalle (1850 et 1851).

Je demeurai longtemps à genoux sur la tombe d'Eugénie, à l'endroit même où, abîmée dans une douleur sans nom, elle versait des larmes qui ne tarissaient pas, et creusait ce terrible mystère de la mort, insondable comme sa douleur; d'où elle se releva enfin brisée pour jamais, mais résignée, avec ce cri sublime de la chrétienne: "Jetons nos cœurs en l'éternité!" Elle dort maintenant à côté de ce cher Maurice qu'elle a tant pleuré, jusqu'au jour où ils se lèveront ensemble pour ne plus être séparés.

Avant de s'éloigner, Mlle. de Guérin cueillit un bouquet de roses et d'immortelles sur la tombe de sa sœur, le remit entre mes mains, et sortit sans proférer une parole.

Adieu, douce et *bienheureuse Eugénie*? La gloire que vous n'avez pas cherchée est venue vous trouver; mais l'auréole qui brille sur votre mausolée, n'a rien qui puisse alarmer votre modestie et votre humilité. Elle est pure comme votre âme, douce comme votre génie, religieuse comme vos pensées, bienfaisante comme votre vie. Déjà elle a éclairé plus d'une âme, raffermi plus d'un cœur. Elle fera plus, elle rebâtira ce temple, d'où s'élèvera en votre honneur l'hymne de la reconnaissance. *Pertransiit benefaciendo!*

De retour au Cayla, je remerciai mes hôtes de leur gracieuse hospitalité, me recommandai aux prières de Marie *la sainte*, et repris la route de Toulouse.

Je vous apporte plusieurs souvenirs du Cayla, des dessins, un autographe d'Eugénie, quelques fleurs, une grappe d'immortelles, qui seront pour vous des reliques.

A M. l'abbé L....

Québec.

—

DEPUIS

20 décembre 1869.

Depuis mon retour au Canada, d'agréables envois me sont venus du Cayla, entre autres trois vues différentes du château, une carte de la commune d'Andillac, une photographie de l'église d'Andillac et du cimetière où sont les tombes d'Eugénie et de Maurice, les portraits de Maurice, de Marie, et de Caroline de Guérin.

Le seul portrait qui existe d'Eugénie est un simple croquis à la plume, à peine ébauché, qui m'a été envoyé par l'éditeur des œuvres d'Eugénie, M. Trébutien.

Parmi ces précieux souvenirs du Cayla, je dois aussi mentionner une lettre entièrement inédite de Henri V, comte de Chambord, une autre du cardinal de Villecourt, sans compter

1. A mon arrivée au Canada, une petite collecte faite parmi les admirateurs d'Eugénie a produit une somme de cinq cents francs qui a été expédiée à Mlle. de Guérin. Sa Sainteté Pie IX, que l'on compte parmi les admirateurs de la vierge du Cayla, qualifiée par lui dans une lettre de *bienheureuse Eugénie*, a daigné accorder sa bénédiction apostolique et l'indulgence plénière à tous les bienfaiteurs de l'église d'Andillac. Leurs noms sont inscrits dans les archives de la paroisse, et le saint sacrifice de la messe est offert pour eux quatre fois par année.

celles que m'a adressées Marie de Guérin, dont plusieurs ne dépareraient pas le recueil des lettres d'Eugénie. Je n'en veux citer que ce court passage où elle fait allusion à nos jeunes Zouaves Canadiens.

"Je suis tout édifiée de voir le dévouement des Canadiens pour notre Saint-Père le Pape. Vos jeunes gens partent pour Rome, comme les Croisés pour la Terre-Sainte, à ce mot *Dieu le veut*. Espérons que tant de générosité ne sera pas sans un heureux résultat. Déjà on a donné une bonne leçon à Mentana; s'il le faut, on pourra en donner une autre."......(*Lettre du 30 janvier* 1868.)

LETTRE DE HENRI V

Froshdorf, le 19 juin 1864.

Je me souviens, Mademoiselle, d'avoir lu avec beaucoup d'intérêt, il y a quelques années, de remarquables extraits des œuvres de M. Maurice de Guérin, jeune écrivain moissonné dans la fleur de l'âge et du talent. Je ne pouvais donc manquer d'accueillir avec une satisfaction particulière le livre de mademoiselle Eugénie de Guérin, miroir fidèle où se réfléchit constamment la double affection qui a rempli sa vie, l'amour de Dieu et la tendresse pour son frère, douce leçon et touchant exemple de cette foi vive, ardente, résignée, qui, au milieu des tristesses de ce monde, ne trouve de consolation qu'en tournant ses regards vers le ciel, où ceux qui se sont aimés ici-bas, séparés un instant par la mort, se rejoindront pour ne plus se quitter. Aussi n'ai-je pas voulu différer davantage à vous dire combien j'ai été sensible à cet envoi, et surtout au pieux motif qui vous en a inspiré la pensée, ainsi qu'aux expressions de dévouement dont vous l'avez accompagné tant en votre nom qu'au nom de votre belle-sœur, de sa fille et de M. Trébutien, auprès desquels je vous prie d'être l'interprète de ma gratitude. Recevez vous-même avec tous mes remercîments l'assurance de mes sentiments bien sincères.

HENRI.

A Mlle. Marie de Guérin.

lle Eugénie de
échit constam-
npli sa vie, l'a-
pour son frère,
ple de cette foi
milieu des tris-
de consolation
le ciel, où ceux
és un instant
pour ne plus
voulu différer
'ai été sensible
motif qui vous
qu'aux expres-
l'avez accom-
nom de votre
Trébutien, au-
l'interprète de
ême avec tous
mes sentiments

HENRI.

LE
MOUVEMENT LITTÉRAIRE AU CANADA.

I

L'histoire de chaque peuple, comme celle de chaque individu, est toujours marquée par un double mouvement d'expansion physique et intellectuelle. Chez le peuple naissant, comme chez l'enfant, c'est d'abord le développement matériel qui se manifeste avec le plus d'énergie. Avant de s'asseoir au banquet des nations, une longue série de luttes l'attendent; et c'est en essayant ainsi ses forces qu'il acquiert cette virilité qui assure son existence.

A cette première période de développement, en quelque sorte physique, succède le mouvement intellectuel. La nation, confiante dans l'avenir, se replie, pour ainsi dire, sur elle-même, compte ses titres de gloire, les trophées qu'elle a conquis sur les champs de bataille. Jusqu'alors, plus occupée à donner de la besogne à l'histoire qu'à l'écrire, elle n'avait eu que le temps, entre deux coups d'épée, de marquer sur son bouclier le nombre de ses victoires. L'action avait absorbé la pensée. Mais à l'heure du repos, elle éprouve le besoin de chanter ses exploits, et de se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace. C'est l'époque de la littérature.

Il semble que l'époque actuelle marque, pour le peuple canadien, cette seconde phase d'existence. Le réveil littéraire, qui se manifeste de toutes parts, en fait pressentir l'avénement, ou, du moins, en laisse naître l'espérance.

Après deux siècles de luttes incessantes, de combats sans relâche, des jours plus calmes sont venus, et ont offert aux esprits ce recueillement indispensable au développement de la pensée. L'éducation s'est répandu rapidement: les sources intellectuelles ont été versées à flots sur la génération présente, tandis que l'horizon politique s'élargissait devant elle et donnait libre cours à toutes ses généreuses aspirations; et aujourd'hui l'on peut compter parmi nous toute une pléïade d'hommes lettrés, animés d'un noble enthousiame, et qui s'occupent, avec ardeur, à exploiter nos vieilles chroniques et à célébrer nos gloires nationales.

On n'a pas assez remarqué la coïncidence de ce progrès littéraire avec l'ère de liberté qui succédait, à la même époque, au régime oligarchique dont le despotisme avait amené les sanglantes journées de 1837 et 38, et d'où sont sorties toutes nos libertés constitutionnelles. L'ébranlement imprimé alors aux intelligences avait été merveilleusement secondé par ces conquêtes politiques. La génération nouvelle, plongée dans cet atmosphère fécond, éblouie par les séduisantes perspectives de l'avenir, s'élançait avec amour dans l'étude, afin d'être prête, un jour, à remplir toutes les carrières que ce règne d'indépendance nationale ouvrait à ses légitimes ambitions.

Il faut aussi tenir compte d'une troisième influence, non moins importante, exercée sur la jeunesse qui prend aujourd'hui possession de l'avenir, par quelques esprits d'élite qu'on peut regarder à la fois comme ses ancêtres et ses contemporains: ses ancêtres, car ils l'ont devancée par l'âge et la renommée, en dotant le pays d'œuvres qui ne mourront pas; ses contemporains, puisque plusieurs d'entre eux vivent encore au milieu de nous. L'impulsion qu'ils donnèrent aux lettres, se personnifie en deux hommes éminents, dont l'un s'est acquis, par ses travaux historiques, des droits incontestables à la reconnaissance de tous les Canadiens, et dont l'autre vivra toujours parmi nous comme un talent hors ligne, et a sa place marquée à la suite des premiers poëtes de la France du dix-neuvième siècle. Nous voulons parler de MM. Garneau et Crémazie.

La catastrophe qui a si douloureusement brisé la carrière de ce dernier, ne doit pas nous empêcher de rendre justice à son mérite littéraire et à l'ascendant que sa muse patriotique a eu sur la société canadienne.

Quant à notre historien national, il nous est d'autant plus agréable de rendre hommage aux services qui nous l'ont rendu cher, et à l'action qu'il a exercée, qu'on a cherché, dans ces derniers temps, à amoindrir l'importance de son œuvre. A part certaines réserves, nul homme impartial ne peut contester l'ampleur et la solidité du monument qu'il a élevé.

Nous n'oublirons jamais l'impression profonde que produisit, sur nos jeunes imaginations d'étudiants, l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. Cette clarté lumineuse qui se levait tout à coup sur un sol vierge, et nous en découvrait les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissait d'étonnement autant que d'admiration.

Que de fois ne nous sommes-nous pas dits, avec transport, à l'aspect des larges perspectives qui s'ouvraient devant nous:—cette terre si belle, si luxuriante, est celle que nous foulons

sous nos pieds, c'est le sol de la patrie! Avec quel noble orgueil, nous écoutions les divers chants de cette brillante épopée! Nous suivions les premiers pionniers de la civilisation dans leurs découvertes; nous nous enfoncions hardiment avec eux dans l'épaisseur de la forêt, plantant la croix, avec le drapeau français, sur toute la ligne du Saint-Laurent et du Mississipi. Nous assistions aux faibles commencements de la colonie, aux luttes héroïques des premiers temps, aux touchantes infortunes de la race indienne, à l'agrandissement de la Nouvelle-France; puis, après les succès enivrants, les éclatantes victoires, venaient les revers; après Carillon, Oswego, Monongahéla, venait la défaite d'Abraham; puis enfin le drapeau fleurdelysé, arrosé de notre sang et de nos larmes, retraversait les mers pour ne plus reparaître.

Sur cette grandiose réalité, les brillantes strophes de M. Crémazie alors dans tout l'éclat de son talent, jetaient, par intervalle, leur manteau de gloire. Il nous rappelait, en vers splendides, les hauts faits d'armes de nos aïeux :

....................les jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire.

Nous frémissions d'enthousiasme au récit

....................de ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère.

Nos yeux se remplissaient de larmes à la lecture de cette touchante personnification de la nation canadienne retracée dans "*Le Vieux Soldat Canadien,*"

Descendant des héros qui donnèrent leur vie,
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Ayant survécu aux malheurs de la patrie, presque aveugle,

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France,
Ce qui restait encor de son généreux sang;
Car dans chaque combat de la guerre suprême
Il avait échangé quelque part de lui-même
Contre les verts lauriers conquis au premier rang.

Quand le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
Et là, sur ce beau fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards!

Et puis il comparait, en voyant ce rivage
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujour-
[d'hui;
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant
[lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sur nos remparts déployer leur bannière :
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir :

" Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
" Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps;
" Je viens encor dans ma triste vieillesse,
" Attendre ici vos guerriers triomphants.
" Ah! bien longtemps vous attendrai-je encore
" Sur ces remparts où je porte mes pas?
" De ce grand jour quand verrai-je l'aurore?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?

" Qui nous rendra cette époque héroïque
" Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
" Renouvelaient, dans la jeune Amérique,
" Les vieux exploits chantés par nos aïeux?
" Ces paysans qui, laissant leur chaumière,
" Venaient combattre et mourir en soldats,
" Qui redira leurs charges meurtrières?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?
....

" Quoi! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre,
" Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
" Cet étendard que moi-même naguère
" A Carillon j'ai réduit en lambeaux,
" Que n'ai-je, hélas! au milieu des batailles
" Trouvé plus tôt un glorieux trépas,
" Que de le voir flotter sur nos murailles!
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?
....

" Pauvre vieillard, dont la force succombe,
" Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
" J'aime à chanter, sur le bord de ma tombe,
" Le saint espoir qui réveille ma voix.
" Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
" Le fier drapeau qui couronne leurs mâts?
" Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue!
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas?"
....

On comprend facilement l'enthousiasme que devaient exciter, dans des cœurs de vingt ans, ces chants si nouveaux, ces hymnes patriotiques qui ressuscitaient sous nos yeux, comme le poète le disait lui-même,

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Ceux qui étaient alors en âge de goûter les beautés littéraires, peuvent redire encore tout ce qu'il y avait de charme dans la voix de ce barde canadien, debout sur le rocher de Québec,

et chantant avec des accents, tantôt sonores et vibrants, comme le clairon des batailles, tantôt plaintifs et mêlés de larmes, comme la harpe d'Israël en exil, les bonheurs et les gémissements de la patrie. Chacun de nous alors soupirait après le jour où il pourrait mêler sa voix à celle du chantre canadien, et rêvait, avec toute l'ardeur juvénile, quelque long poëme destiné, pour le moins, à l'immortalité. Que de vers, éclos dans ces heures d'ivresse, ont repris, tout penauds, le chemin de la solitude où ils étaient nés!

Mais l'élan était donné à la jeune génération; et l'essor qu'a pris depuis, la littérature; le culte, né au souffle de l'amour de la patrie, qu'une jeunesse studieuse a voué à la science, permet de fonder des espérances sur l'avenir. Chaque année voit éclore quelque essai nouveau plus ou moins heureux. Hier encore tous les échos de la presse saluaient l'apparition des ***Essais Poétiques*** de M. Lemay, ce jeune talent si suave, si mélancolique, qui éveille de si vives sympathies. Et n'a-t-on pas vu, il y a à peine deux ans, sous l'influence des causes que nous venons de signaler, se révéler soudainement un écrivain plein de fraicheur, sous les cheveux blancs d'un vieillard, l'auteur des ***Anciens Canadiens***, qui s'était ignoré lui-même pendant trois quarts de siècle? Rien n'est plus facile à suivre que la filiation d'idées qui unit ces auteurs et leurs contemporains à ce que nous pourrions appeler notre premier cycle littéraire. L'épigraphe placée en tête des ***Anciens Canadiens***, et dû à la plume de notre grand poète national; le bel éloge à l'adresse de M. Garneau, par lequel s'ouvre le douzième chapitre du même ouvrage, précisent les influences que M. De Gaspé a subies, les sources d'inspirations où il a puisé. [1] Ecoutez maintenant ce jeune poète, plein d'élégance et d'élévation, émule de M. Lemay, et dont l'inspiration accuse la même origine:

....“ Quoique faible encor, ma muse de vingt ans
Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine,
Comme autrefois Reboul au divin Lamartine:
“ Mes chants naquirent de tes chants.” [1]

1. Voici cette épigraphe qui a paru sans signature, et où l'on reconnait la large facture du maître:

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.

Et près du château fort, la jeune cathédrale
Fait monter vers le ciel son clocher radieux;
Et l'angelus du soir, porté par la rafale,
Aux échos de Beaupré, jette ses sons joyeux.

Pensif dans son canot, que la vague balance,
L'Iroquois, sur Québec, lance un regard de feu.
Toujours rêveur et sombre, il contemple en silence
L'étendard de la France et la croix du vrai Dieu.

II.

Sans doute notre littérature n'en est encore qu'à ses premiers essais; le terrain est à peine déblayé sous nos pas; comme autrefois les vieilles forêts en face de nos pères, l'immensité s'étend encore devant nous. Mais enfin les premiers jalons qui indiquent la route à suivre, sont plantés, les premières assises de notre édifice littéraire sont posées. Pourquoi désespérerions-nous de donner à la France une colonie intellectuelle, comme nous lui avons donné une France nouvelle sur ce continent? Certes, elle ne serait pas moins fière de cet autre joyau ajouté à sa couronne.

Quel est maintenant le devoir de la critique en présence des louables efforts dont nous sommes témoins? De la direction qu'elle imprimera aux idées dépend, en grande partie, l'avenir des lettres canadiennes. La critique a un double écueil, également dangereux, également fatal, à éviter. D'un côté, une fade flatterie, des éloges prodigués sans discernement, la plupart du temps dans le but de se débarrasser du fardeau d'une critique sérieuse, et qui peuvent perdre les plus beaux talents en les enivrant par de faciles succès. D'un autre côté, le persifflage, qui n'est qu'une forme de l'impuissance, et qui peut jeter le découragement dans certaines intelligences d'autant plus faciles à froisser qu'elles ont toujours le défaut de leurs qualités, une sensibilité exquise inhérente à leur talent: natures frêles et délicates qui s'étiolent au contact des mesquines passions, et se replient sur elles-mêmes, semblables à la sensitive, souvent pour ne plus se rouvrir.

Une étude attentive, un examen sérieux des ouvrages qui surgissent, de sobres encouragements, mêlés de conseils graves, telles sont les qualités d'une saine critique, propre, à la fois, à fortifier le talent et à le diriger, à réprimer ses excès et à favoriser son essor. Heureusement que le type du censeur éclairé et judicieux n'est pas inconnu parmi nous. Qui n'a souvent admiré les fines appréciations, les critiques ingénieuses et délicates de M. Chauveau, dans son *Journal de l'Instruction Publique?* Poète charmant, orateur et littérateur distingué, il met son expérience au service de toutes les jeunes renommées, leur tend une main amie, et leur offre ses conseils, avec cette grâce parfaite, ce tact exquis, cette sagesse discrète qui décèlent toujours l'ami sous le censeur.

Il est un autre écueil de la critique contre lequel peuvent venir s'échouer bien des tentatives, se briser bien des espérances, et qu'il importe de signaler en passant: c'est le dédain un peu

1. *La Poésie, Ode dédiée à M. O. Crémazie, par M. L. H. Fréchette.*

superbe de certaines plumes, d'ailleurs bienveillantes, contre tout ce qui se publie au Canada; plumes élégantes et finement taillées, mais qui professent une espèce de scepticisme en littérature. Tout en accordant une juste louange au mérite, elles affectent d'établir des parallèles ironiques entre les meilleurs écrivains canadiens et les auteurs français, mettant invariablement une distance immense entre les heureuses inspirations, les plus beaux produits de notre sol, et les œuvres du génie français. Certes nous sommes loin de nous faire illusion sur la faiblesse des débuts littéraires du Canada; mais, d'un autre côté, nous ne sommes pas prêts à délivrer à notre pays, en toute occasion, un brevet d'infériorité. D'ailleurs, c'est précisément à cause de cette faiblesse même qu'il faut se garder de couper les ailes, d'avance, à toute inspiration. Quelle confiance voulez-vous qu'un écrivain ait dans ses forces, quel élan voulez-vous qu'il prenne, si vous ne cessez de lui crier: " Vous avez beau vous consumer de tra- " vail, quel que effort que vous fassiez, vous ne " ferez jamais que vous traîner bien loin à la " suite des grands maîtres; vous ne serez ja- " mais qu'un pâle imitateur, crayonnant plus " ou moins artistement des pastiches."

Souvent,—les nerfs un peu agacés par ces prédictions blessantes pour l'amour-propre national, et qui peuvent laisser de fâcheuses impressions,—nous avons pris la peine de mettre en regard certaines pages de nos meilleurs auteurs canadiens, poètes ou prosateurs, avec les écrits du même genre des célébrités françaises d'aujourd'hui. Et, nous le disons sans hésiter, nous n'avons pas eu à rougir de la comparaison. Les études de M. Etienne Parent, par exemple: son discours sur le *Spiritualisme*, ses lectures sur *L'intelligence dans ses rapports avec la Société*, ne dépareraient nullement les ouvrages de M. Victor Cousin. " La largeur des idées," dit M. Rameau après avoir cité un fragment d'une lecture du philosophe canadien, " est admirablement soutenue par l'ampleur de la forme; de tels livres sont faits pour être appréciés dans tous les pays du monde, et les Canadiens doivent se féliciter d'avoir produit un si vigoureux penseur; ses travaux doivent leur être précieux à double titre, et comme œuvre éminente et comme œuvre nationale......On peut leur présager une longue jeunesse et une rare énergie dans leur développement à venir." [1]

Dans un autre genre, "*L'Episode de* 1759, et *l'Histoire de Gamache* de M. Ferland peuvent soutenir le parallèle, comme modèle de style, comme fini d'exécution, avec les croquis les plus délicats, les peintures les plus exquises, les pastels achevés de Prosper Mérimée ou d'Octave Feuillet. " La vivacité du trait qui distingue ces tableaux," dit encore M. Rameau après avoir cité une des charmantes esquisses de M. Ferland, " et l'atticisme de l'esprit français, font voir que sur les bords du Saint-Laurent notre langue n'a pas plus dégénéré que notre caractère.

Quant à la poésie, les strophes ravissantes de M. Chauveau sur l'enfance, entre autres le petit bijou littéraire intitulé *La Première Communion*, égalent tout ce que la muse du berceau a inspiré de plus suave et de plus candide à Madame Anaïs Ségalas ou à M. de Beauchesne, et figureraient avec grâce dans le recueil des poésies enfantines de Victor Hugo qui excellait dans ce genre, avant qu'il eût jeté sa lyre dans la boue.

Mais voici un triomphe que la littérature canadienne, née d'hier, aurait dû, ce semble, attendre encore bien longtemps: notre premier poète national, dans une heure d'inspiration, a osé se mesurer, sur le même sujet, avec le génie poétique le plus merveilleusement doué que la France ait produit depuis le commencement du siècle. Epreuve redoutable, et où la défaite semblait infaillible; et cependant le poète canadien est sorti victorieux de cette joûte littéraire. Plus d'un lecteur sourira d'incrédulité à cette prétention. Mais que l'on compare le chef-d'œuvre de M. Crémazie, son élégie sur *Les Morts*, avec l'harmonie poétique de M. de Lamartine intitulée *Pensée des Morts*, et l'on sera tenté de croire, après avoir mis les deux pièces en regard, que les signatures des deux poëtes ont été interverties, tant la supériorité du poëte canadien est incontestable. Au reste, quelque longue que soit la citation, nous allons mettre le lecteur en mesure de faire lui-même le parallèle, afin de n'être point taxé d'exagération.

Voici d'abord l'élégie de M. de Lamartine:

PENSÉE DES MORTS.

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon;
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix;
Le soir est près de l'aurore;
L'astre à peine vient d'éclore,
Qu'il va terminer son tour;

1. La vérité exige de dire que M. Parent ne s'est pas toujours tenu en garde contre l'influence de la philosophie moderne.

Il jette par intervalle
Une lueur, clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre
Sous ses nuages dorés ;
La pourpre du soir expire
Sous les flots décolorés ;
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif ;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon ;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison ;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours ;
Toute herbe aux champ est glanée :
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents ;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissé mûrir !
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison ;
Et quand je dis en moi-même :
"Où sont ceux que ton cœur aime ?"
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied le sait : la voilà !
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats ;
La voile passe et repasse :
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah ! quand les vents d'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis : "N'es-tu pas leur voix ?"

Du moins si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents ;
Au fond des cœurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend, de l'autre vie,
Ces bras qui les ont bercés ;
Des baisers sont sur sa bouche ;
Sur ce sein qui fut leur couche
Son cœur les rappelle à soi ;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire :
"Vous aime-t-on comme moi ?"

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau :
Triste, hélas ! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : "Ma tombe est verte !
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas !"

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur.
Il n'est plus, notre âme est veuve ;
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié :
"Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié ?"

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant ;
C'est une sœur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,
Hélas ! ils dormaient hier !
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière:
" Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous ?"

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même:
N'êtes vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères!
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les a frappés !
Ils ont crié : " Que ta main soit bénie ! "
Dieu, tout espoir, les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?
Nous auraient-ils oubliés sans retour?
N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour ?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure ;
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-il peupler ces îles de lumière ?
Où planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme ?
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur.
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Étends sur eux la main de ta clémence :
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent ;
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant !
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O Père, ô Juge suprême,
Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière,
Elle s'enfuit à ta voix ;
Si tu touches la lumière,
Elle ternira tes doigts ;
Si ton œil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde
Et des cieux chancelleront ;
Si tu dis à l'innocence :
" Monte, et plaide en ma présence !"
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité ;
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité.
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore !
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter ?

Les mondes que tu répares
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir.
Tu vis ! et tu vis ! les âges,
Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main ;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas ! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain !

O Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure ;
Ah ! ne te mesure à rien ?
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant !
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même !
Triomphe en nous pardonnant !

LES MORTS.

O morts! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
Le printemps, de parfums, l'horizon, de nuages,
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie,
Ne vient plus dessécher, comme au jour de la vie,
La moëlle de vos os;
Et vous trouvez ce bien au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées,
Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,
Seuls et silencieux,
Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire
Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe
Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
Une larme, un soupir;
Vous ne demandez rien à la brise qui jette
Son haleine embaumée à la tombe muette,
Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur,
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas! ce souvenir que l'amitié vous donne,
Dans le cœur meurt avant que le corps n'abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant plus sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil!

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus;
Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine:
Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
O cadavres poudreux vous êtes inutiles!
Nous vous donnons l'oubli.

Que nous importe à nous ce monde de souffrance
Qui gémit au-delà du mur lugubre, immense
Par la mort établi?

On dit que souffrant trop de notre ingratitude,
Vous quittez quelquefois la froide solitude,
Où nous vous délaissons;
Et que vous paraissez au milieu des ténèbres
En laissant échapper de vos bouches funèbres
De lamentables sons.

Tristes, pleurantes ombres,
Qui, dans les forêts sombres,
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux;

O lumières errantes!
Flammes étincellantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir
Epaississant leur voile
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Dans le sable mouvant;

Clameur, ombres et flammes,
Etes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau?

En quittant votre bière,
Cherchez-vous sur la terre
Le pardon d'un mortel?
Demandez-vous la voie
Où la prière envoie
Tous ceux qu'attend le ciel?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère,
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre.
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité pleurante,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc en ce jour, où l'église pleurante,
Fait entendre pour eux une plainte touchante,
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords ;
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie.
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées,
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

L'incontestable supériorité de la dernière pièce nous dispense de tout commentaire. Nous remarquerons seulement que le triomphe du poète canadien est d'autant plus surprenant que l'*Harmonie* de M. de Lamartine appartient à l'époque où, dans tout l'éclat de son génie, qualifié alors *d'angélique*, il n'était pas encore arrivé à cette pente fatale d'où il est tombé, de chute en chute, jusqu'à la ***Chute d'un Ange***. D'autre part, on se tromperait si l'on s'imaginait que l'élégie des ***Morts*** de **M.** Crémazie est un chef-d'œuvre isolé au milieu de poésies sans grande valeur. ***Le vieux soldat canadien,—Un soldat de l'Empire,—A la mémoire de M. de Fenouillet***, sont des pièces hors ligne où l'élan de la pensée, le souffle lyrique, rivalisent avec l'éclat du rhythme et la perfection du style. Le chant intitulé *Castelfidardo*, remarquable par l'ampleur et la conception philosophique, se termine par deux strophes sublimes. Après avoir montré la papauté assaillie par les rois, il continue ainsi :

Mais rendus aux pieds de ce trône
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne
Porté leur sacrilége main,
Ces fiers souverains de la terre,
Eperdus, s'arrêtèrent là :
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova !

Et quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines,
Ta voix bénissait l'univers.
Et dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seul tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps !

III.

Il serait facile de continuer ce parallèle et ces rapprochements, à l'honneur du génie national; mais ceux que nous venons de faire prouvent surabondamment que la veine intellectuelle est loin d'être tarie au Canada. Si nous avons tardé longtemps à diriger notre attention vers la culture des lettres, c'est qu'après de faibles commencements, des guerres interminables, au lendemain des désastres de la conquête, nous avions tant de précieuses choses à sauver du naufrage ! notre foi, notre langue, nos lois, toutes nos libertés, la patrie tout entière. Il y a lieu même de s'étonner des progrès qui ont été faits, malgré tant d'obstacles. [1]

Ainsi rien ne justifie les prévisions sceptiques de certains esprits superficiels, à l'égard de notre avenir littéraire. Au fond, ce sentiment prend sa source dans une pensée antipatriotique, qu'on n'ose s'avouer ou proclamer : on ne croit pas à notre avenir intellectuel, parce qu'on n'a pas foi dans notre avenir national.... Mais, heureusement, ces voix isolées ne trouvent point d'écho.

Nous pouvons donc l'affirmer avec une légitime assurance, le mouvement qui se manifeste actuellement, ne s'arrêtera pas, il progressera rapidement, et aura pour résultat de glorieuses conquêtes dans la sphère des intelligences. Oui, nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale.

On peut même prévoir d'avance quel sera le caractère de cette littérature.

Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois ; et en même temps elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, comme les éclairs de nos aurores boréales, mélancolique comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses,—comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel,—chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers.

Mais surtout elle sera essentiellement croyante, religieuse ; telle sera sa forme caractéristique, son expression ; sinon elle ne vivra pas, et se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être ; elle n'a pas d'autre raison d'existence ; pas plus que notre peuple n'a de principe de vie sans religion, sans foi ; du jour où il cessera de croire, il cessera d'exister. Incarnation de sa pensée, verbe de son intelligence, la littérature suivra ses destinées.

Ainsi sa voie est tracée d'avance : elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement. Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie, matérialiste ; mais elle n'en aura que plus de vie, de spontanéité, d'originalité, d'action.

Qu'elle prenne une autre voie, qu'elle fausse sa route, elle sèmera dans un sillon stérile ; et le germe, qui est déjà déposé, mourra dans son enveloppe d'où il s'échappe à peine, desséché par le vent du siècle, comme ces fleurs hâtives qui s'entr'ouvrent aux premiers rayons du printemps, mais que le souffle de l'hiver flétrit avant qu'elles aient eu le temps de s'épanouir.

Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, celle de favoriser les saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau, connaître le vrai, de moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille, avec les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre, en couronnant

1. Si l'on voulait faire l'historique de nos origines littéraires, il y aurait une étude curieuse à écrire sur l'influence qu'ont exercé, sur les lettres canadiennes, les diverses écoles qui se sont succédé en France, depuis la vieille école du dix-huitième siècle, en passant par Jean-Baptiste Rousseau et Delille, alors que l'on ne pouvait composer un vers sans avoir un dictionnaire de mythologie sous son chevet, jusqu'à celle de Chateaubriand et de Lamartine, qui ont renversé de leur piédestal vermoulu les vieilles divinités de l'Olympe, et n'ont écouté que les inspirations de la muse catholique. On pourrait suivre, avec une transparence parfaite, toutes les évolutions de la pensée, depuis les premiers couplets que chantaient, sur les remparts de Carillon et d'Oswego, les chansonniers canadiens, jusqu'aux inspirations de MM. Lajoie, Fiset, LaRue, Crémazie, etc., etc. D'autres entreprendront un jour ce travail intéressant. Nous ne pouvons que jeter, en passant, quelques fleurs d'immortelles sur deux tombes qui se sont fermées trop tôt, celle de M. Patrice Lacombe, l'auteur de *La Terre Paternelle*, observateur délicat, écrivain spirituel, que les soucis de la vie ont arraché aux lettres après ses premiers essais ; et celle de M. Lenoir, ce talent si sympathique, et parfois si énergique.

Il y aurait aussi une étude spéciale à faire sur les progrès du *Journalisme*. Nommons seulement deux de ses plus vaillants champions, aujourd'hui retirés de l'arène, MM. E. Parent et J. C. Taché.

leurs vertus de son auréole, en montrant du doigt les sentiers qui mènent à l'immortalité. Voilà pourquoi nous avons foi dans son avenir.

IV

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique? Quel rôle nous appelle-t-elle à y exercer? Représentants de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon, dont l'expansion excessive, l'influence anormale doivent être balancées, de même qu'en Europe, pour le progrès de la civilisation, notre mission et celle des sociétés de même origine, éparses sur ce continent, est d'y mettre un contre-poids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines, une supériorité incontestée dans l'ordre moral et intellectuel, dans le domaine de la pensée.

"Il ne nous semble point être dans la destinée du Canada," dit avec beaucoup de justesse M. Rameau, "d'être une nation industrielle ou commerciale; il ne faut point forcer sa nature et dédaigner des aptitudes réelles pour en rechercher d'imaginaires; non pas qu'il faille pour cela négliger le nécessaire; on peut, comme nous le faisons en France, s'adonner aux sciences et aux beaux arts, et cependant entretenir un mouvement d'industrie et de commerce proportionné à l'importance de son pays. Mais en attribuant le premier rang à l'agriculture, à la science et aux arts libéraux, les Canadiens auront plus fait pour la consolidation de leur nationalité et l'extension de leur inflence, qu'ils ne pourraient obtenir avec de grosses armées et de riches trésors. Tandis qu'aux Etats-Unis les esprits s'absorbent avec une préoccupation épuisante dans le commerce, dans l'industrie, dans l'adoration du veau d'or, il appartient au Canada de s'approprier avec désintéressement et une noble fierté le côté intellectuel, scientifique et artistique du mouvement américain, en s'adonnant avec préférence au culte du sentiment, de la pensée et du beau. C'est en effet à cette prééminence de l'esprit que la France doit la meilleure part de son influence en Europe."

Tel est aussi le partage réservé à la France américaine; telle est l'action spéciale qui nous est départie par la nature de notre esprit, les tendances spiritualistes de nos croyances catholiques, nos inclinations artistiques, la puissance de généralisation de notre intelligence, aussi bien que par les circonstances de lieux et de relations dans lesquelles nous sommes placés. Et, certes, nous n'avons pas à nous plaindre; car c'est en quelque sorte la meilleure part de l'Evangile, celle de la poétique Marie, en opposition à celle de Marthe l'affairée. L'infériorité du nombre et de la fortune n'empêche nullement de conquérir cette situation, qui tôt ou tard devient toujours la première. [1]

Car dans la lutte de deux puissances, l'idée finit toujours par l'emporter sur la force, a dit un homme qui s'entendait en puissance matérielle, l'empereur Napoléon premier. [2]

A moins d'une de ces réactions souveraines, dont on n'aperçoit aucun indice, ce vaste *marché d'hommes*, qui s'appelle le peuple américain, aggloméré sans autres principes de cohésion que les intérêts cupides, s'écrasera sous son propre poids. Qui nous dit qu'alors le seul peuple de l'Amérique du Nord, (tout naissant qu'il soit aujourd'hui,) qui possède la sève qui fait

---

1. E. Rameau—L'auteur de *La France aux Colonies*, qui a si admirablement compris le caractère canadien et a fait preuve d'une si profonde connaissance de notre histoire, a écrit un chapitre rempli d'aperçus lumineux sur notre avenir moral et intellectuel. Après une étude attentive des œuvres du génie américain et de nos débuts littéraires, il a remarqué en nous les germes d'une supériorité intellectuelle, qui est bien propre à nous faire augurer favorablement des destinées de la littérature canadienne. "C'est à peine, dit-il, si ce petit peuple, abandonné en 1760 dans une entière ignorance par toute l'aristocratie sociale, commence à se relever et à renaître à la vie intellectuelle, tandis qu'il y a déjà près d'un siècle et demi que les Etats-Unis possèdent un développement littéraire et scientifique parfaitement complet; cependant, lorsque l'on passe de l'étude des uns à l'étude des autres, une différence tranchée saisit l'esprit et lui signale l'instinct plus artistique, la forme plus polie et le goût plus pur, dont on reconnaît déjà l'influence chez l'écrivain canadien; il a naturellement mieux le sentiment du beau, comme chez nous l'Italien a mieux le sentiment musical! Mais ce qui frappe surtout, c'est que partout chez eux on sent plus ou moins l'ampleur de la conception tendre instinctivement vers cette puissance des idées générales qui forme la sphère supérieure des opérations de l'esprit humain; caractère qui fait défaut chez presque tous les écrivains américains.

"Chose unique dans l'histoire, continue-t-il, le peuple américain placé en face de la nature la plus grande et la plus riche qui soit au monde, ayant, devant lui toute la poésie des solitudes fécondes, n'a jamais trouvé dans son âme un écho qui y répondit. Les Américains sont restés froids devant ce spectacle magnifique, comme le marchand habile qui fait ses affaires en passant à travers les merveilles du monde, sans perdre son temps à les considérer. Cooper, il est vrai, a eu le sentiment de cette situation, mais on ne peut nier que généralement ses œuvres manquent de puissance et de chaleur; et qui pourrait dire qu'il n'eût jamais rien produit, si Walter Scott n'avait pas écrit avant lui?"

La raison de cette stérilité, dont semblent frappées les intelligences américaines, est facile à saisir: c'est que l'égoïsme et la passion de l'or ont étouffé en eux la vie de l'âme, le sentiment, l'amour, cette source féconde d'où découlent les grandes pensées et les nobles actions, ce foyer divin où s'allume le feu sacré de l'enthousiasme et de l'inspiration, qui fait éclore le génie.

2. "—Fontanes, disait-il un jour au grand maître de l'Université, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit. J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit."

vivre, les principes immuable d'ordre et de moralité, ne s'élèvera pas comme une colonne radieuse au milieu des ruines accumulées autour de lui? Que reste-t-il aujourd'hui de ces empires primitifs, qui ont tant pesé jadis sur l'Afrique et l'Asie, les colosses de Babylone et d'Egypte; tandis que l'éclat immortel, dont brillèrent les petites républiques de la Grèce, se projette jusque dans l'avenir?

Utopie! Chimère! s'écriera-t-on!—Mais n'y eut-il que l'espoir de réaliser une faible part de ce rêve légitime, ne serait-ce pas déjà un mobile suffisant pour enflammer le patriotisme d'une jeunesse enthousiaste, studieuse et intelligente? Ah! s'il nous était donné de nous adresser à la jeune génération qui voit l'avenir souriant lui tendre les bras, nous lui dirions avec l'accent de cette affectueuse émotion que l'on éprouve au sortir d'un âge auquel on vient de dire adieu:

—Vous avez devant vous une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à des hommes d'ambitionner. Issus de la nation la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous êtes nés—à une époque où le reste du monde a vieilli—dans une patrie neuve, d'un peuple jeune et plein de sève. Vous avez dans l'âme et sous les yeux toutes les sources d'inspiration: au cœur, de fortes croyances; devant vous, une gigantesque nature, où semblent croître d'elles-mêmes les grandes pensées; une histoire féconde en dramatiques événements, en souvenirs héroïques. Vous pouvez, si vous savez exploiter ces ressources inépuisables, créer des œuvres d'intelligence qui s'imposeront à l'admiration, et vous mettront à la tête du mouvement intellectuel, dans cet hémisphère. Souvenez-vous que *noblesse oblige*, et que c'est à vous de couronner dignement le monument élevé par vos aïeux, et d'y graver leurs exploits en caractères dignes d'eux et de vous. Mais souvenez-vous aussi que vos pères n'ont conquis le sol de la patrie que par les sueurs et le travail, et que ce n'est que par le travail et les sueurs que vous parviendrez à conquérir la patrie intellectuelle. D'une main saisissant les trésors du passé, de l'autre ceux de l'avenir, et les réunissant aux richesses du présent, vous élèverez un édifice qui sera, avec la religion, le plus ferme rempart de la nationalité canadienne.

Québec, Janvier 1866.

HISTOIRE DE L'ILE D'ORLÉANS.[1]

Voici un petit volume, riche d'études et de recherches, aussi ferme de pensée que sobre de style, écrit par un jeune homme de vingt-deux ans. L'intérêt qu'on éprouve en le parcourant redouble, lorsqu'on sait que cette maturité du talent est plus encore le fruit de la souffrance que celui du travail et de la réflexion.

Il y a quatre ans, le jeune écrivain, natif de l'île d'Orléans, se voyait obligé d'abandonner un cours d'études, commencé avec un rare succès. Une maladie cruelle, sorte de langueur physique, allait le tenir cloué, pendant des années, sur un lit de douleur, d'où il ne devait se relever que frappé d'infirmité pour le reste de ses jours. La perspective de cette longue captivité était loin d'être souriante ; cependant le courageux jeune homme ne faiblit pas devant l'épreuve. Il résolut d'utiliser les loisirs forcés que lui faisait la maladie.

Issu d'une de ces braves familles de cultivateurs, plus riche des dons du cœur que de ceux de la fortune, et qui avait déjà dépensé une partie de ses ressources pour lui procurer le bienfait de l'éducation, il n'avait ni livres, ni ami instruit pour l'éclairer de ses leçons, l'aider de ses conseils. Il emprunta des livres de ses voisins, se fit une petite bibliothèque de tous les vieux bouquins qui purent lui tomber sous la main.

Entouré de ces nouveaux amis, les heures de la souffrance s'écoulèrent encore vite. Bientôt il eut épuisé tous ces trésors. Alors il se mit à approfondir l'Histoire du Canada. Il possédait aussi quelques ouvrages particuliers sur le pays, entre autres les esquisses sur l'histoire de l'île d'Orléans de MM. Bowen, LaRue et de quelques autres écrivains. Amoureux de son île natale, il se passionna pour cette étude et prit la résolution d'écrire une histoire complète de l'île d'Orléans.

Lorsqu'il se vit un peu mieux, mais ne pouvant encore marcher qu'en se traînant péniblement sur des béquilles, il se fit transporter en voitures, par quelques amis, de paroisse en paroisse, et fit ainsi le tour de l'île. Accueilli partout avec indulgence par les bons curés qui se laissaient prévenir aisément en sa faveur par sa bonne et candide physionomie, son air toujours souriant et surtout par son regard vif et plein d'intelligence, les anciens registres et les autres documents de paroisse lui furent ouverts. L'un de ces curés, le vénérable septuagénaire de Saint Jean de l'Ile, M. l'abbé Gosselin, véritable répertoire d'anecdotes du bon vieux temps, lui fit le récit d'une foules de traditions et d'antiques souvenances.

Qui ne connaît ou du moins qui n'a vu en passant quelques types de cette race énergique des pilotes du Saint-Laurent, de ces marins aventureux, dont l'île d'Orléans a, de tout temps, été la pépinière la plus féconde? Le soir, à la veillée, le jeune historien se faisait raconter la vie de quelques-uns de ces vieux loups de mer, écoutait, de la bouche même des anciens pilotes, le récit des naufrages effrayants qui ont si souvent plongé dans le deuil des paroisses entières de l'île.

" Qui pourrait peindre, dit quelque part l'auteur en racontant un de ces naufrages, la consternation et le découragement des malheureuses veuves, des nombreux orphelins, des parents, en général, de ces victimes ? Qui pourrait imaginer la douleur profonde d'une mère perdant à la fois, d'une manière si tragique, ses trois fils, d'une veuve se voyant privée en même temps d'un époux chéri et d'un fils bien aimé?

" On conserva longtemps l'espoir de revoir ces infortunés. Peut-être, pensait-on, ont-ils été jetés sur quelque côte éloignée; peut-être reviendront-ils dans un an, deux ans ; mais vaine espérance ! Les parents n'ont pas eu même la consolation d'apprendre que quelqu'un eût jamais été trouvé ou reçu la sépulture ecclésiastique. Car, aucun des corps, aucun effet, aucun débris du vaisseau n'a jamais été trouvé.

" Les larmes des veuves et des orphelins ne sont pas encore séchées. Tous déplorent encore ce malheur, qui les a privés de ce qu'ils avaient de plus cher au monde, et les a laissés dans la misère et l'insuffisance des choses nécessaires à la vie. " Je pleure encore tous les jours la perte " de mon fils aîné, racontait encore dernièrement " une mère septuagénaire; longtemps après cet " accident, lorsque je voyais venir quelqu'un de " loin, il me semblait toujours le voir arriver. Je " ne pouvais jamais croire qu'il fut mort d'une " manière si pénible. "

Après avoir pleuré sur ces catastrophes navrantes, le jeune chroniqueur, retiré dans sa chambre, en prenait note, et préparait son histoire.

A plusieurs reprises, il fit le voyage de Québec, pour consulter les archives publiques, les bibliothèques, les manuscrits de famille. Inconnu, il lui fallut frapper plus d'une fois à bien des portes avant d'avoir accès auprès de ceux qui possédaient les documents qu'il désirait compulser.

Quelques amis des lettres le présentèrent aux citoyens dont la connaissance lui était nécessaire, et lui facilitèrent ses recherches. Enfin,

1. Histoire de l'Ile d'Orléans, par L. P. Turcotte, Québec, 1867.

il surmonta toutes les difficutés, à force de persévérance, et termina son histoire. C'est ce charmant livre, fruit de quatre années de travail, que nous avons sous les yeux, et que nous voulons faire connaître au public.

" L'île d'Orléans, cette fraîche corbeille de verdures et de fleurs, échouée au milieu du courant;—cette heureuse terre où tout semble respirer le calme et le bonheur;—où l'on ne voit de toutes parts que laitage, linge blanc suspendu aux buissons, pots de fleurs épanouis aux fenêtres ; " 1 — l'île d'Orléans, n'a pas seulement le charme des beautés pittoresques, des gracieuses perspectives, des horizons splendides; elle est une des contrées du Canada les plus fertiles en souvenirs historiques. " Cette île a été le théâtre d'événements remarquables, de drames sanglants, qui intéressent non-seulement ses habitants, mais les Canadiens en général. Grâce à sa proximité de Québec et à sa grande fertilité, elle fut un des premiers endroits habités par les Français au Canada, et de bonne heure, elle fournit chaque année quelques colons pour le reste du pays.

Plusieurs de nos hommes les plus éminents sont sortis de son sein; et un grand nombre de familles, qui occupent aujourd'hui le premier rang dans la société canadienne, comptent pour ancêtres de braves habitants de l'île.

Elle a déjà eu ses littérateurs et ses historiens: M. l'abbé Ferland, dont les ancêtres étaient originaires de la Sainte-Famille.—M. H. N. Bowen, l'auteur de l'*Historical Sketch of Isle of Orleans*,—M. F. A. H. LaRue, l'écrivain humoristique du *Voyage autour de l'Isle d'Orléans*,—sans compter le jeune insulaire dont le livre nous occupe.

L'île d'Orléans d'ailleurs, par sa position isolée, forme un petit monde à part, avec ses mœurs, ses coutumes, ses souvenirs. dont l'histoire prête plus à un ensemble, à un tout complet, que d'autres parties du pays.

La pensée d'en écrire l'histoire était donc aussi heureuse, qu'elle a été habilement exécutee.

Quelques citations, prises au hasard, nous donneront une idée de la manière de l'auteur :

" De l'église Saint-Jean à celle de Saint-Laurent, il y a une distance d'un peu plus de deux lieues. Le chemin royal passe au pied des côtes; il est toujours beau et bien entretenu. Grand nombre de bâtisses de pilotes et d'artisans sont construites le long de cette route ; celles des cultivateurs sont toutes bâties sur les côtes, où un chemin privé les y conduit.

" Les scènes les plus grandioses, et les plus variées sont partout répandues à profusion. Quel plaisir, quel agrément l'on éprouve, dans la belle saison d'été, à parcourir cette route, ombragée ça et là d'un bouquet d'antiques érables ou de longs peupliers de Lombardie, ou bordée de champs couverts d'une riche moisson et de magnifiques jardins qui entourent une élégante demeure, parfois longeant le rivage couvert de beau sable où les flots viennent expirer avec mollesse à quelques pas seulement du voyageur ! Quel coup d'œil magnifique l'on embrasse encore, si l'on porte ses regards sur le fleuve, sillonné en tous sens par de nombreux vaisseaux, et sur les riches villages de la côte du sud ! Paysage tout à fait enchanteur, que la nature a enrichi de toutes ses merveilles !"

Ecoutons maintenant le récit d'une action héroïque :

" Dans l'automne de 1834, trois jeunes pilotes de Saint-Jean partirent, par une tempête des plus terribles, dans une petite embarcation pour aller mettre hors de danger une chaloupe que la violence des flots menaçait de briser. Ils n'étaient pas encore rendus à moitié chemin qu'une immense vague entre dans le faible esquif et le fait chavirer.

" Un long gémissement se prolonge aussitôt sur le rivage. Les parents et les amis se transportent en toute hâte sur cette scène de désolation, et remplissent l'air de leurs lamentations et de leurs cris. Tous jugent leur perte inévitable. Mais, heureusement, il se trouve un ami qui s'est dévoué plusieurs fois pour le salut de ses frères : c'est M. Forbes, le bienfaiteur de l'humanité. Il était retenu à la maison par une grave maladie ; mais il avait suivi avec un œil inquiet la faible embarcation. Au moment qu'il la voit verser, il quitte précipitamment son lit de douleur, et se dirige pour porter secours à ses frères. Son épouse, voyant à quel danger il va être exposé, le supplie de rester tranquille, et de suivre les avis de son médecin, qui lui avait ordonné de ne pas s'exposer au froid; et pour plus grande sûrcté, elle ferme la porte à clef. Notre héros, sans perdre de temps, ouvre une fenêtre, s'élance dehors, et arrive comme un éclair sur le rivage.

" Sans redouter la violence des vagues qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse et venaient se briser avec fracas sur la plage, il se précipite dans les flots au grand danger de sa vie, et se dirige d'abord vers le plus exposé des trois et le ramène sain et sauf. Il retourne chercher les deux autres, et après des efforts surhumains il vient les déposer au milieu de la foule, qui passe du plus grand désespoir au comble de la joie. Tous chargent de bénédictions ce libérateur qui tombe épuisé sur le rivage, et le conduisent, au milieu des acclamations, à sa demeure pour y reprendre son lit de douleur.

" On devait s'attendre que la santé de ce brave, affaiblie d'avance, subirait les plus funestes résultats à la suite de cette action, et que ses jours même seraient exposés. Il garda bien

1. Légendes canadiennes, p. 236.

le lit encore quelques semaines, mais heureusement sa santé se rétablit peu à peu (1)."

Le style de M. Turcotte est d'une maturité qui étonne chez un écrivain de son âge. Rien ne décèle le jeune homme : le plan, comme l'exécution de l'ouvrage, tout y est naturel et simple. Une critique minutieuse y relèverait ça et là quelque âpreté de style, quelques négligences de tournure ou d'expression ; mais la pensée se déroule toujours fraiche, et limpide ; les faits se succèdent et s'enchaînent sans efforts ; l'intérêt ne faiblit point.

Tout Canadien instruit, qui voudra connaître l'histoire intime de son pays, devra lire ce livre. Nos jeunes gens, dont trop peu,—nous le disons avec tristesse—aiment l'étude et le travail, y verront un exemple de ce que peut vaincre d'obstacles une nature d'élite, dans une enveloppe frêle et toujours souffreteuse, mais soutenue par une volonté qui ne plie pas.

8 mai 1867.

(1) Les trois pilotes qui furent sauvés par ce brave étaient : Pierre Toussaint, Antoine Fortier et Joseph Raymond. Le héros de cette sublime action périt quatre ans plus tard, dans le naufrage de la goëlette la *Swallow*, à l'entrée du golfe.

LES LAURENTIENNES.[1]

J'assistais, il y a quelques mois, à une séance des Communes, à Ottawa. Le grand orateur de la Nouvelle-Ecosse, M. Howe, faisait entendre, ce soir-là, sa puissante parole. C'était pour la première fois qu'il m'était donné de jouir de ce beau spectacle, auquel prêtait un singulier caractère de grandeur et de majesté la vaste et magnifique salle du palais législatif. Pendant plus d'une heure, l'orateur tint son auditoire suspendu à ses lèvres.

Il venait de reprendre son siége, au milieu des acclamations générales, et j'étais encore sous le charme de cette voix enchanteresse, lorsqu'en me détournant par hasard, je vis entrer, dans la galerie de l'orateur, où j'étais assis, un jeune homme, élégamment vêtu, à la taille svelte, à la démarche vive, qui vint s'asseoir lestement près de la rampe à mes côtés. Du premier coup d'œil, cette figure, encadrée dans une abondante chevelure brune, et sur laquelle s'épanouissait toute la fleur de la jeunesse, me captiva. Un rayon d'enthousiasme jaillissait involontairement de ses grands yeux noirs; tandis que sa fine moustache noire voilait à demi un sourire qui semblait habituellement sur ses lèvres.

Je m'étais dit plus d'une fois, en écoutant le grand orateur, que si je voulais représenter la statue de l'Eloquence, je prendrais pour type M. Howe; en apercevant ce jeune inconnu, à l'œil inspiré, je me dis tout bas que si j'avais à représenter la Poésie, je la peindrais sous les traits de ce charmant étranger.

S'il y a de l'exagération dans cet éloge, qu'on l'attribue à l'enthousiasme que m'avait causé le discours du grand orateur. Quoiqu'il en soit, tel fut pour moi l'impression du moment.

Après quelques instants d'hésitation, mon jeune voisin, à ma grande satisfaction, m'adressa la parole:

—Vous êtes monsieur .....si je ne me trompe, me dit-il, d'un ton moitié timide, moitié confiant: il y a longtemps que je désire faire votre connaissance. Peut-être, ajouta-t-il, d'nne voix visiblement embarrassée, mon nom ne vous est-il pas tout-à-fait inconnu: je suis M. Benjamin Sulte.

Après cette courte introduction, l'intimité ne tarda pas à s'établir entre nous; notre causerie se prolongea fort avant dans la nuit, et cette soirée, passée entre une page d'éloquence et une page de poésie, m'est restée comme une des plus fraîches souvenances de ma vie littéraire.

Tels furent les heureux auspices sous lesquels m'apparut, pour la première fois, le charmant poète trifluvien.

En ouvrant aujourd'hui le volume de poésie de M. Sulte, si coquettement décoré du titre de Laurentiennes, ma pensée s'est reportée naturellement vers cette soirée qui s'élève dans mon passé comme une suave apparition.

L'origine littéraire de M. Sulte, ses premiers débuts dans le monde poétique me semblent d'un intérêt vraiment touchant. Né d'une brave famille, mais déshérité du côté de la fortune, son enfance reçut les rudes caresses de la pauvreté. Ce fut l'âpre main de ce guide austère qui lui fit faire les premiers pas dans la vie. Sa mère, restée veuve encore jeune, n'avait d'autre moyen de subsistance qu'un petit commerce. C'est derrière le modeste comptoir où il gagnait sa part du pain de la famille, que notre poète s'est formé lui-même, qu'il a étudié, qu'il s'est élevé à la hauteur de la jeunesse la plus intelligente de notre pays; c'est à la lueur de sa lampe studieuse que l'ange de la poésie lui est apparu, et que, sentant l'inspiration venir, il a dit lui aussi:

> **Le bon Dieu me dit chante,**
> **Chante, pauvre petit. . . . .**

Il a chanté pour obéir à la voix intérieure, et pour donner du pain à sa mère. Voilà l'origine des Laurentiennes. Après cela, le livre n'eût-il qu'un pâle mérite poétique, ne serait-ce pas encore un devoir pour la critique de l'accueillir avec une religieuse bienveillance? Aussi le public sera-t-il indigné, avec nous, en apprenant qu'une plume, qui se dit canadienne, a déversé sur cette fleur naissante des flots d'encre et de bile rancunière.

Mais laissons de côté cet incident, sur lequel nous reviendrons plus tard.

Que dirons-nous maintenant des Laurentiennes? Voici, en deux mots, notre appréciation: ce recueil de poésie est plus encore un recueil d'espérance. La moisson promet d'être belle; mais peu d'épis sont arrivés à maturité.

Nous ne commettrons pas le ridicule de comparer M. Sulte à quelque grand poëte: le géant écraserait l'enfant. Mais si nous voulions trou-

---

(1) Poésie, LES LAURENTIENNES, par Benjamin Sulte, Montréal, Eusèbe Sénécal, Imprimeur Editeur, 1870.

ver une comparaison pour définir le genre de son talent, nous irions la chercher dans notre nature canadienne. Nous n'avons pas encore de grand poëte national, mais quelle poésie s'échappe de toutes parts, de notre grandiose nature, de nos vastes horizons! Quel poëte, par exemple, que ce Niagara qui chante sans fin cet hozanna sublime, dont les échos font trembler les montagnes! Quelle prière que celle de notre fleuve géant, qui, là, courbe éternellement le genou devant le Créateur, et lance vers lui, avec des vapeurs d'encens, ce cri qui n'a pas son égal sur le globe. Niagara, c'est le poëte géant; c'est, si vous le voulez, notre Dante, notre Shakespeare.

A quelques arpents au-dessous de l'endroit où tombe l'immense flot de poésie, s'écroule du rivage, en nappe de neige, un léger filet d'eau, auquel on a donné le nom poétique de *Bride's Vail*, le Voile de la Fiancée.

Si nous voulions mettre le nom de M. Sulte à côté de quelque grand nom, sans crainte de l'écraser, nous emprunterions cette comparaison. La poésie de l'auteur des Laurentiennes, c'est le ruisseau qui gazouille à travers un rayon de soleil, et non le large torrent qui bondit et déchire les flancs de la montagne. Ce n'est pas l'ouragan qui passe en tordant la crinière des grands bois, et leur arrache un rugissement sublime; c'est la brise du printemps, tiède et parfumée, qui fait chanter le feuillage naissant.

Parfois la lyre du poëte se voile d'un crêpe de deuil au souvenir des malheurs de son enfance. Ses cordes émues font alors pleurer une mélodie pénétrante qui vous plonge dans une sympathique rêverie. Ecoutez avec quels soupirs tendres et mélancoliques il raconte la funèbre catastrophe qui le fit orphelin :

LE TOMBEAU DU MARIN.

Au bord des flots grondants, sur la rive déserte,
S'élève solitaire une modeste croix
Que les sombres rochers et la nature inerte
Environnent d'un deuil fier et calme à la fois.

. . . .

C'est là qu'il est venu terminer sa carrière
Par une nuit d'orage, en abordant au port;
Son vaisseau mutilé s'est brisé sur la pierre,
L'homme fut entrainé par l'ange de la mort.

. . . .

Un jour un voyageur descendit sur la plage
Et dirigea pensif son pas vers les hauteurs.
Le guide lui montra sous un rosier sauvage
Ce tombeau dont l'aspect fit déborder ses pleurs.

Lors, tombant à genoux, saisi d'un trouble extrême,
Il pria le Seigneur pour le pauvre marin,
Et répéta souvent : béni celui qui t'aime,
Mon Dieu, j'ai tant souffert par ce coup de ta main!

Il pria fort longtemps. Plongé dans sa tristesse,
Le passé revenait poignant et douloureux,
Tandis que son regard, tout rempli de tendresse,
S'abaissait vers la terre en descendant des cieux...

Il se souvint qu'un soir, au milieu de décembre,
Sa mère, entrant soudain, voila ses traits défaits,
Et dit à ses enfants qui jouaient dans la chambre,
Que leur père parti ne reviendrait jamais.

Dans la triste maison où tomba la nouvelle,
La foudre aurait produit moins de saisissement :
L'infortune prenait dans sa serre cruelle
Trois êtres sans appui dans leur isolement.

Il se souvint de plus qu'en proie à la misère
L'avenir se fermait devant lui sans retour,
Mais que devenant fort tout-à-coup pour sa mère,
Il lui donna depuis son travail, son amour.

. . . .

Quand il redescendit le sentier de la grève,
Un vide immense au cœur lui reparla de Dieu,
A son abattement aussitôt faisant trève,
Il vainquit sa douleur par un dernier adieu :

Adieu! j'ai terminé mon saint pèlerinage,
Je suis venu de loin vénérer ce tombeau.
Ce fut le rêve aimé qui berça mon jeune âge,
J'emporte un souvenir à jamais cher et beau.

Adieu! protège-moi dans les maux de la vie,
Mon père, j'ai besoin de m'appuyer sur toi!
Conduis mon pas errant, garde qu'il ne dévie
Du chemin de l'honneur, du guidon de la foi.

J'aborderai par là, sans remords, sans alarmes,
La carrière où le ciel me voudra maintenir.
Il est un doux secret qui sèche bien des larmes :
C'est prier, travailler, se soumett[re] et bénir.

Ce pèlerinage du poëte au tombeau de son père, raconté en vers simples et naturels, nous semble empreint d'un sentiment vrai et d'une grâce touchante : c'est là, croyons-nous, de la véritable poésie. On voudrait rencontrer plus souvent, dans le cours du volume, de ces belles et profondes inspirations. Disons-le, elles sont trop rare semées. Toutefois nous n'en remercions pas moins le poëte de sa gracieuse œuvre, dont nous ferons un dernier éloge (le plus beau à notre avis) en disant qu'elle rayonne des plus belles convictions religieuses.

Nous en avons dit assez, croyons-nous, pour prouver que les *Poésies Laurentiennes* de M. Sulte méritent d'être saluées avec bonheur par le public, et appréciées par la critique avec une encourageante modération. Aussi avons-nous

ressenti une douloureuse impression en voyant l'acharnement avec lequel un correspondant de la *Gazette de Saint-Hyacinthe*, qui se cache sous le pseudonyme de *Pékin*, se plait à déchirer une à une chaque page du livre de M. Sulte. A chaque ligne de cet écrit perce une maligne joie qui dissimule mal la jalousie ou la rancune. Cet article envenimé n'est pas seulement une mauvaise critique, c'est une mauvaise action. Chercher ainsi à porter le découragement dans ce jeune cœur plein d'avenir, à flétrir dans sa fleur ce fruit qui n'a besoin que d'un peu de soleil pour mûrir, c'est faire une œuvre anti-patriotique. Une large part de notre avenir national dépend de la conservation de notre langue qui se perpétuera surtout par la création d'une littérature indigène. C'est donc pour tout Canadien un devoir sacré d'applaudir au talent qui se fait jour.

La ville natale de notre poète a bien compris ce devoir : elle a souri avec amour à ses premiers succès, et, fière de son talent, elle l'a chargé d'écrire cette belle HISTOIRE DES TROIS-RIVIÈRES, dont la première livraison vient de paraître et que nous apprécierons un jour.

Laissez passer encore quelques années, et vous verrez quelle gerbe d'or, pleine de beaux épis, notre ami portera entre ses bras. Car c'est un rude travailleur que M. Sulte: il "va de bon cœur" à l'ouvrage ; les longues veillées ne l'effraient pas, et plus d'une fois l'aurore a surpris ce chercheur nocturne courbé sur ses livres.

On demandait à un grand homme : Qu'est-ce que le génie?

—C'est le travail.

9 mars 1870.

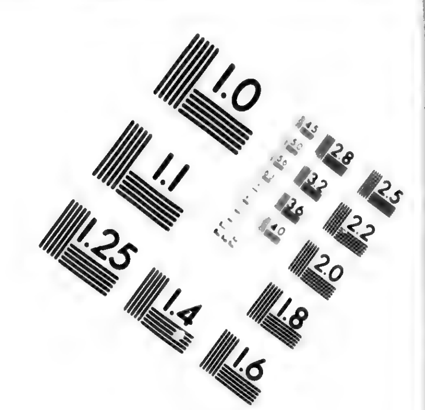
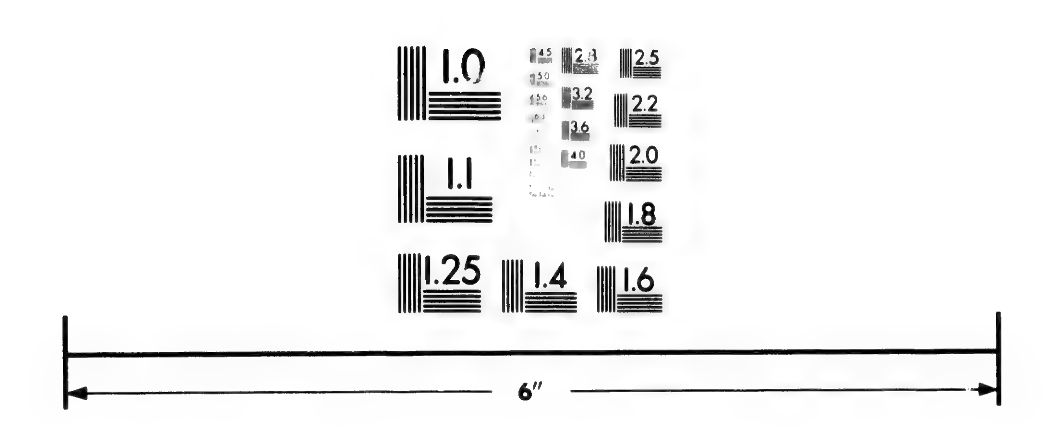
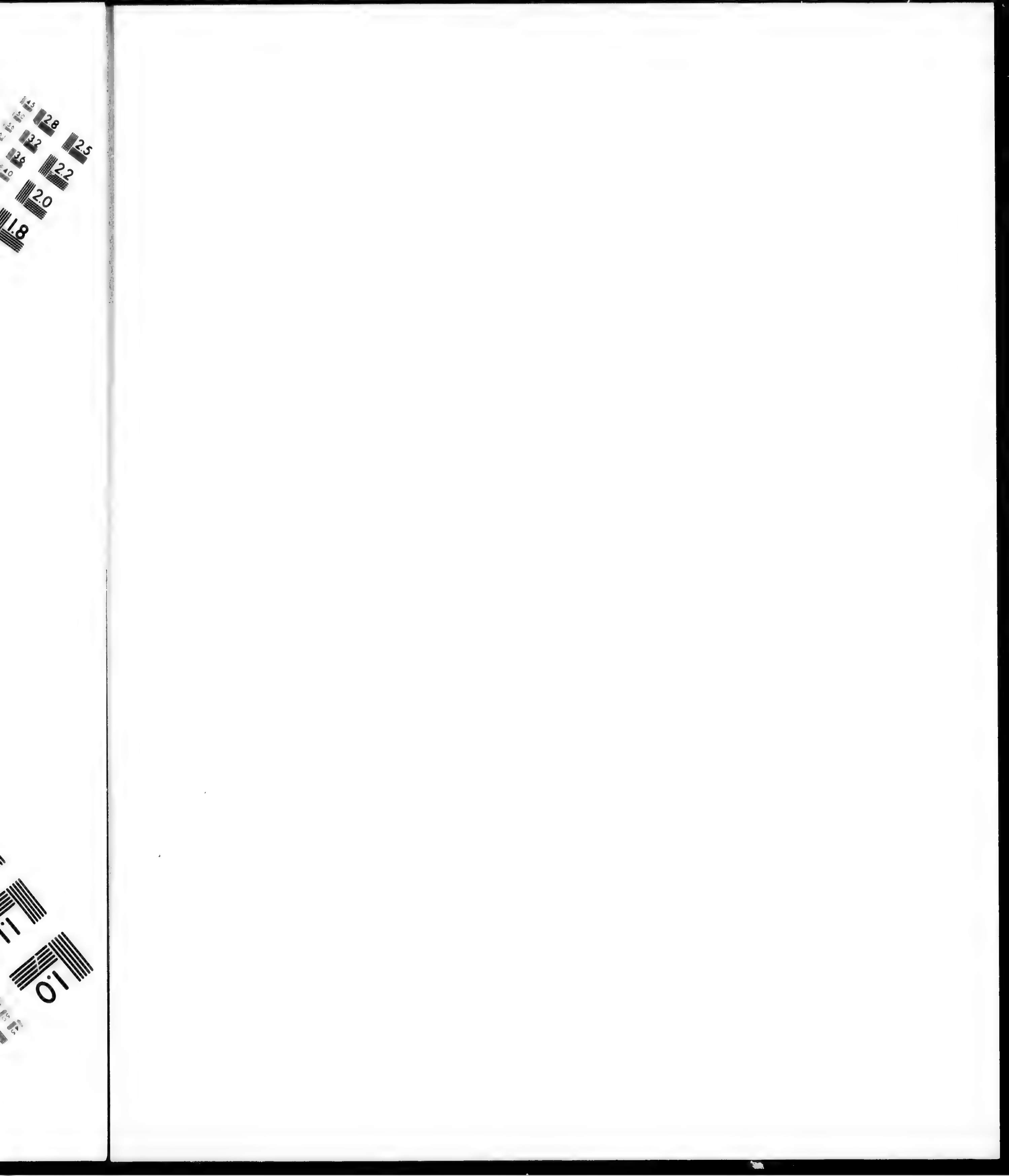


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



CRITIQUE LITTÉRAIRE.[1]

L'avenir de la critique—Nos origines littéraires—Nos monuments historiques—Les chansons populaires et l'art épistolaire—Notre littérature moderne—Le premier groupe littéraire—L'abbé Holmes.

I.

La littérature canadienne est aujourd'hui sortie de l'enfance. Les progrès étonnants qu'elle a faits depuis 1860 assurent son avenir. Les talents littéraires ne se comptent plus ; et chaque année en voit naître de nouveaux.

Si nous n'avons pas encore d'écrivains de génie, nous pouvons citer une foule de littérateurs distingués, de plumes habiles à manier l'histoire, la poésie, le roman, la polémique.

La gaucherie, en littérature, n'est plus permise : elle a fait place à l'expérience. On sait maintenant faire un livre ; et surtout on sait être soi-même. Nos auteurs ont appris à voler de leurs propres ailes : ils osent penser par eux-mêmes. Ils n'ont plus besoin d'avoir, comme jadis, un livre de littérature française sous les yeux pour décalquer quelque passage ou retracer une réminiscence avec plus ou moins d'habileté.

On s'est passionné pour notre histoire ; on a fouillé nos admirables annales (les plus riches de l'Amérique) ; on a observé notre peuple, ses mœurs, ses souvenirs ; on a admiré notre nature ; et, tout épris de ses mâles beautés, on les a fait ressortir dans des pages inspirées, on en a tracé des tableaux qui resteront.

D'autre part, le public littéraire s'est formé, et s'agrandit chaque jour. Il est avide de lectures canadiennes, et le temps n'est pas loin où chaque journal sera tenu, comme condition de vie, d'exclure de son rez-de-chaussée la littérature étrangère, et d'y étaler les fleurs écloses sur notre sol. La génération qui vient après nous, nourrie de fortes études, est impatiente de prendre part à ce mouvement intellectuel.

Déjà la littérature, devenue rémunérative, est presque une carrière ; et l'on pourrait citer plus d'un auteur dont les productions ont été dignement rétribuées ; tandis que d'autres ont acquis, en peu d'années, une influence qui leur a ouvert l'entrée de positions honorables. Ce qu'il faut aujourd'hui pour favoriser ce mouvement, pour développer le goût et fortifier la pensée des écrivains, c'est une critique saine et vigoureuse, qui ne craigne pas de porter hardiment le scalpel dans les écrits de nos auteurs, de les analyser froidement et librement, d'en montrer, sans crainte, les défauts à côté des beautés véritables.

Le temps est passé des panégyriques littéraires : ces ménagements, ces critiques à l'eau de roses qui avaient leur utilité, qui étaient même nécessaires il y a quelques années, quand les lettres canadiennes en étaient à leur début, seraient fatales aujourd'hui. Ils n'auraient pour effet que d'endormir nos hommes de lettres dans une fausse sécurité, de les faire reposer sur des lauriers éphémères trop facilement conquis ; tandis qu'une vigoureuse critique qui signalerait bravement leurs faiblesses aussi bien que leurs qualités, stimulerait leur ardeur, épurerait leur goût, élargirait leurs idées, en éclairant le jugement des lecteurs.

Chacun déplore cette absence de critique ; mais personne n'ose entreprendre cette tâche difficile et ingrate. Si quelqu'un hasarde un mot de réserve dans une page d'éloges, il redoute de scandaliser le public. Telle est l'habitude sur ce point, qu'il s'est formé, sans préméditation, parmi ceux qui s'occupent de lettres, une critique d'intimité qui réduit les choses à leurs justes proportions, qui apprécie les hommes et leurs œuvres à leur valeur réelle.

Pourquoi ne pas dire tout haut ce que chacun dit tout bas ? N'est-il pas temps de séparer l'ivraie du bon grain, de distinguer l'or du clinquant ?

Nous avons essayé dernièrement ce genre de critique dans la biographie d'un étranger, l'historien Parkman ; sous une forme bienveillante, elle contient de dures vérités. Mais nous devons dire, à la louange de l'écrivain, qu'il a parfaitement compris notre pensée : il a été le premier à nous applaudir, et à nous remercier de notre franchise.

La littérature américaine, qui date d'hier comme la nôtre, a acquis cette virilité qu'on lui connaît, précisément en donnant à la critique ses coudées franches, en laissant aux juges littéraires le même franc parler qu'ils ont en Europe.

Le temps est venu, croyons-nous, d'agir avec la même liberté, d'apprécier nos écrivains non pas à leur valeur relative, mais à leur valeur absolue ; non pas entourés de circonstances qui les étaient pour un temps, mais dans l'isolement de l'avenir, alors que leurs œuvres n'auront pour se soutenir que leurs propres forces.

1. Ce travail est resté inachevé par suite d'une grave affection de la vue. Pour la même raison, l'auteur n'a pu surveiller lui-même la présente édition de ses écrits : c'est ce qui explique certaines imperfections typographiques qui auraient pu être évitées. Le repos absolu auquel l'auteur a été condamné pendant quelque temps, et un voyage de santé fait en Europe en 1874 ont été les causes des longs retards apportés à cette publication : commencée en 1873, elle n'a pu être terminée qu'en 1875.

Nous n'avons pas la prétention de pouvoir réussir dans cette tentative ardue et semée d'écueils; mais nous aurons posé quelques jalons qui marqueront la direction à suivre. D'autres viendront après nous, qui déblayeront le terrain, et traceront, large et lumineuse, la route de la critique.

II.

L'histoire littéraire du Canada est encore à faire ; et l'on ne saurait trop souhaiter qu'elle s'écrive ; car il y aurait de fort belles choses à dire sur ce sujet encore vierge. La littérature canadienne, qui a germé sur un sol neuf, s'est nourrie d'une sève nouvelle : elle possède sa vie propre, son caractère particulier, original.

Ce jeune sauvageon, greffé sur le vieil arbre de la littérature française, épanoui au grand soleil d'Amérique, étale déjà plus d'une fleur, plus d'un fruit que la France ne dédaignera pas de cueillir tôt ou tard.

Notre histoire littéraire se divise naturellement en deux parties distinctes : nos origines littéraires, et notre littérature proprement dite.

Il y aurait une étude, aussi curieuse qu'intéressante, à écrire sur nos monuments historiques. La culture intellectuelle des fondateurs de la colonie française a laissé dans l'esprit de nos ancêtres une empreinte qui ne s'est pas effacée, et qui peut être de nouveau mise en relief à l'aide de ce travail.

Au premier rang, figureraient les œuvres de Champlain, qui seraient étudiées au point de vue de l'art, sous l'aspect du style et de la langue, alors que celle-ci subissait sa transformation définitive. Ces œuvres importantes, présentées avec leurs descriptions ébauchées, avec leurs récits naïfs, leurs tournures pittoresques, avec leurs expressions gauloises ou romanes, montreraient ce grand homme aussi remarquable par ses pensées que par ses actions. A la suite, apparaîtraient les lettres de la Mère de l'Incarnation exquises de délicatesse et de sentiment, d'un spiritualisme si élevé, viriles comme son caractère et sa vie. Dans les ***Relations des Jésuites***, on ferait observer les écrits du père Le Jeune, qui renferment ce qu'il y a de plus digne de remarque, au point de vue des lettres, dans cette vaste collection, et qui dénotent un esprit supérieur et un talent d'écrivain. Chacun de ces sujets formerait la matière d'autant de chapîtres qui prêteraient à des aperçus nouveaux, à des rapprochements inattendus.

Les chants populaires et l'art épistolaire offriraient ensuite des sources aussi fécondes que faciles à exploiter, pour faire voir la marche des intelligences pendant cette période de notre histoire, durant laquelle l'action avait absorbé la pensée. On connaît déjà nos chansons, sur lesquelles des travaux importants ont été faits.

Il subsiste un bon nombre de mémoires et une foule de lettres inédites, où l'on trouve des indices d'esprits cultivés, d'éducation excellente, d'intelligences et de cœurs élevés.

Il serait même facile de réunir et de publier une collection de ces lettres, dont plusieurs serviraient de modèles de goût et de naturel. Quelques-unes, écrites par des femmes, sont de petits chefs-d'œuvre de saillies spirituelles, de grâce et de bon ton. L'esprit de la femme française s'y est conservé dans toute sa fraîcheur et sa vivacité.

On observe qu'à cette époque, l'influence des femmes canadiennes fut particulièrement sensible. Durant ces années d'agitation, les hommes n'avaient guère que le temps de tenir l'épée, de guerroyer contre l'Iroquois, ou l'Anglais : les femmes, plus isolées, souvent laissées seules au logis avec leurs enfants, prenaient parfois, mais rarement, la plume pour consigner, dans des lettres, les nouvelles de la famille, quelques détails de vie intime, l'anecdote du jour, etc. Elles confiaient ces missives aux voyageurs qui allaient les porter à un père, à un mari, à une famille lointaine, aux soldats en garnison dans les forts de l'intérieur, ou qui faisaient partie de quelque expédition guerrière. Des fragments de ces correspondances ont été conservés, et dorment aujourd'hui parmi les papiers des anciennes familles. L'exploitation de cette mine inexplorée aurait de quoi tenter plus d'un chercheur de trésors, plus d'une plume vaillante.

Enfin un coup-d'œil jeté sur le journalisme complèterait l'histoire de nos origines littéraires.

III

La littérature canadienne est née avec la liberté. Toutes deux, filles du patriotisme et de la religion, ont eu le même berceau. On dirait que la littérature, à peine éclose, s'est hâtée d'ouvrir ses ailes et d'essayer ses premiers accents pour chanter la délivrance de la patrie. Ses premières inspirations sont toutes vibrantes d'émotion et d'amour national. Ne serait-ce pas le contact de cette flamme sacrée qui a fait éclore les plus beaux talents que nous ayons eus?

La première période de notre littérature, qui s'étend de 1840 jusque vers 1860, a eu la rare bonne fortune de produire un penseur comme Etienne Parent, un historien comme Garneau, un poète comme Crémazie. Ces trois écrivains forment, avec l'abbé Ferland, Taché, Chauveau et Gérin-Lajoie, ce qu'on est convenu d'appeler notre premier groupe littéraire.

On n'aurait pas dû oublier d'y ajouter un autre nom, moins connu de la génération actuelle, mais non moins digne de l'être : nous voulons parler de l'abbé Holmes, prêtre du séminaire de Québec, mort en 1852. Américain de naissance, doué de talents supérieurs, d'une imagination incandescentes, versé dans toutes les connaissances humaines, philosophe, écri-

vain, orateur, ce prêtre Yankee a apporté ici l'esprit d'entreprise et de progrès qui caractérise sa race. Il a eu, par sa parole, par son activité et par ses écrits, une influence décisive sur les intelligences de son temps. Devançant de loin son époque, il a créé une révolution dans les esprits. Au séminaire de Québec, qui, de tout temps, a été le centre de l'intelligence au Canada, il a refondu entièrement et transformé le système des études classiques. Il a infiltré un sang nouveau dans cette antique institution, et imprimé aux intelligences un ébranlement qui, de là, s'est communiqué aux autres parties du pays.

Orater puissant, réunissant tous les dons de l'éloquence, doué d'une pensée élevée, d'une inspiration toute de feu, d'une voix sympathique, d'une parole vive et colorée, d'un geste savamment étudié, ses discours rassemblaient autour de la chaire de Notre-Dame de Québec, l'élite de la société canadienne. Les conférences qu'il a prêchées en 1848–49, et que venait entendre la ville entière, sont restées dans les souvenirs comme un événement. Publiées en 1850, ces conférences méritent d'être connues davantage, quoiqu'elles ne soient plus que la parole morte de cette âme enflammée; elles seront l'objet d'une étude spéciale.

L'abbé Holmes a été le génie inspirateur de la plupart des hommes qui appartiennent au groupe de 1850.

Enfin l'abbé Holmes a terminé sa carrière par la plus belle œuvre de sa vie: c'est lui qui, par ses lettres éloquentes et persuasives écrites à ses collègues, du fond de sa cellule de l'Ancienne-Lorette où ses infirmités le tenaient renfermé, décida la fondation de l'Université Laval.

Par son influence et par ses écrits, l'abbé Holmes a donc droit de prendre place parmi la pléïade littéraire de 1850.

Dans cette série d'articles, nous nous proposons de détacher chacun des noms de ce groupe, et d'apprécier chaque auteur avec ses œuvres.

Qu'on ne s'attende pas d'y trouver de grands éloges: le répertoire de la louange est épuisé. La critique occupera la plus large part; mais elle sera toujours impartiale: bienveillante sans flatterie, ferme sans passion, et sérieuse dans la mesure de nos forces.

Au reste, le lecteur sera toujours en demeure de juger par lui-même. Aucune opinion ne sera hasardée sans preuve; l'éloge, comme la critique, sera appuyé de citation.

Si, malgré les obstacles qui nous rendent tout travail intellectuel singulièrement long et pénible, nous parvenons à mener à bonne fin cette entreprise, nous aurons lieu d'espérer avoir rempli une tâche sinon agréable pour nous, du moins consciencieuse et utile au public.

I.

Le Répertoire National.—M. Chauveau.—Ses œuvres—Charles Guérin—Genre de l'ouvrage—Style—Couleur locale—Ecrits divers.—Conclusion.

Quel est donc ce poète italien qui, à l'aspect du printemps,—cette jeunesse de l'année—sentait renaître en lui-même, et chantait la jeunesse—ce printemps de la vie?

> **Oh primavera! gioventu dell anno.**
> **Oh gioventu! primavera della vita.**

Tout ce qui, dans la nature ou dans l'âme, respire printemps ou jeunesse, a le don d'émouvoir et de captiver.

C'est cette pensée qui me venait, ce matin, à l'esprit en ouvrant le premier recueil de notre littérature — le *Répertoire National.* Tout humble et imparfait que soit ce recueil, il s'en échappe une fraîcheur de jeunesse, une odeur de printemps, de fleurs à demi-écloses—fleurs des champs, fleurs des bois, si vous le voulez,—pâles et parfois étiolées, mais dont la vue fait du bien à l'âme, parce qu'elle fait naître l'espérance. Ces fleurs hâtives annoncent la saison printanière, la prochaine floraison.

Les quatre volumes du *Répertoire National* contiennent peu de pages vraiment remarquables. "Les chef-d'œuvre sont rares, dit son épigraphe, et les écrits sans défaut sont encore à naître." Cependant ce recueil aura toujours du prix aux yeux des lecteurs canadiens, parce qu'il renferme les premiers essais de ceux qui ont été les créateurs de notre littérature. C'est la pensée flottante, vaguement ébauchée, d'un peuple qui se replie, pour la première fois, sur lui-même.

L'enfant qui, au sortir du berceau, balbutie quelques paroles, entre un sourire et une larme, a des grâces naïves qu'en vain on lui cherchera plus tard. Le peuple tout jeune qui parle, qui chante, qui pense dans le *Répertoire National,* ressemble à cet enfant qui se regarde, et s'écoute vivre. Les larmes du passé sont essuyées par les espérances de l'avenir; et il prête l'oreille aux sons de sa voix qu'il entend revenir des échos voisins. Il y a, dans les paroles qui tombent de ses lèvres, un ton d'inexpérience, une aimable gaucherie; dans ses expressions, des naïvetés d'enthousiasme; dans son chant des éclats de voix qui font sourire, mais aussi qui font aimer.

On aime cette ardeur de patriotisme, cette fierté de sentiment, cette dignité nationale; mais, au-dessus de tout cela, on aime et on admire cette foi chrétienne, cette moralité d'âmes vierges, source de tout génie et de toute inspiration. Le *Répertoire National* est un choix de lectures sereines qui témoigne hautement des principes et de l'honneur de notre peuple.

Comme à l'origine de toutes les littératures, la poésie occupe une large part dans ce recueil.

L'homme admire et chante, avant de raisonner sa pensée.

II.

Parmi les noms de poètes qui figurent dans le *Répertoire National*, se trouve le nom de M. Chauveau dont nous voulons aujourd'hui étudier le talent. C'est aussi par ses poésies que nous allons commencer l'analyse et la critique de ses écrits.

Naturellement, il ne faut pas être sévère pour ses premières pièces de vers : l'auteur s'ignorait encore lui-même. Mentionnons seulement *L'Insurrection*, les *Adieux à Sir John Colborne*, et l'*Union des Canadas*, pour indiquer le commencement de cette dernière pièce, qui malheureusement a le tort de ne pas se soutenir. Elle débute par quelques vers remarquables :

C'est le jour des banquiers ! Demain sera notre heure.
Aujourd'hui l'*oppression*, demain la liberté;
Aujourd'hui l'on fustige un peuple entier qui pleure,
Demain l'on voit debout tout un peuple ameuté;
Aujourd'hui le forfait, et demain la vengeance;
Aujourd'hui c'est de l'or, et demain c'est du fer;
Aujourd'hui le pouvoir, et demain l'impuissance;
Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est *l'enfer*.
Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille,
Et Dieu donne toujours son brillant lendemain
Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Quand il prend une cause etc.

La fin de la pièce manque d'inspiration. Elle est loin cependant d'arriver à des chûtes aussi profondes que les précédentes qui ne résistent pas à la critique.

On y lit des vers tels que ceux-ci :

De tes séïdes *fiers* la fureur désarmée,
N'exulte-t-elle plus les crimes qu'ils ont faits?
Loin de cela, bien loin ; ce que fut ta clémence,
On ne le sait que trop, et tes lâches amis,
Qui du sang des vaincus par toi furent nourris,
En te reconduisant bénissent ta démence.
Mais le peuple, vois-tu, ne s'émeut plus de rien,
Et tout ce qu'on lui fait, *que ce soit mal ou bien*,
Le laisse au même état, *le laisse* triste et sombre,
Des proconsuls *méchants*, il ne sait plus le nombre,
Qui passèrent sur lui comme un glaive acéré,
Et, stupides, l'ont tous froidement lacéré.

....

Voilà comment, voilà, sans qu'un long cri de joie,
N'éclate dans les airs, etc.

....

Voilà, Colborn, voilà, comment tu peux partir.

....

Ils mirent au cachot sans forme de justice,
Sans rien vouloir entendre *et sans motif aucun*,
Tous ceux qui n'avaient pas le talent de leur plaire !

En vain prétendras-tu qu'un effroi salutaire
Résulte de ces faits et seul sauve l'état.

....

Et s'il est des méchants, *s'il en est que l'on ôse*
Envoyer devant Dieu chercher leurs châtiments :
Ceux qui passent la vie à forger des tourments
Pour des hommes *par eux* contraints à la révolte ;

....

Du bourreau qui criait : J'ai soif, donnez du sang
Ou de l'épouse en pleurs, qui pour sauver le père
Du fruit qu'elle portait dans son malheureux flanc,
Embrassait *tes genoux sur le point d'être mère ;*
Qui des deux méritait un dédaigneux refus?
Pourtant, (et sans frémir, *on dit que tu le pus*,) etc.

Hâtons-nous d'arriver aux *Joies Naïves*, la plus jolie des sept ou huit pièces de vers, auxquelles M. Chauveau ait attaché son nom. Elle a été trop souvent citée pour qu'il soit nécessaire de la reproduire.

Détachons-en seulement une des meilleures strophes :

Oh ! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous *fait faire*,
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
Oh ! qu'on glissera bien !

A part quelques rimes insuffisantes, telles que celles-ci :

Où l'on n'avait jamais de bois pour se *chauffer*,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour *manger*.

et quelques hémistiches faibles, comme les suivantes :

....

Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux *à nous* petits enfants
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs ;
Et j'élève des forts, etc.

il y a peu de fautes à relever dans les *Joies Naïves*. C'est une fraîche composition qui exprime une pensée enfantine, en vers simples et naturels, avec des sentiments délicats et touchants.

Dans la poésie de *Donnacona*, qui fut publiée d'abord dans les *Soirées Canadiennes*, M. Chauveau n'a pas été heureux. La délicatesse de la langue française ne se plie pas à certaines consonnances barbares. Elle rejette des strophes comme celles-ci :

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche
Le roi Donnacona !

Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, *toute la nuit*, *les fatidiques choses*,
Que le vieux roi *parla :*

....

Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait *leurs sac !*

Cudoagny se tait ; etc.

....

Donnacona ramène au pays des ancêtres,
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragni.

....

Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes
Répète : Agohanna !

En résumé, nous croyons que M. Chauveau n'a pas méconnu son talent en se livrant de préférence à la prose. Il aurait pu devenir, avec le temps et l'étude, un versificateur ingénieux, très-habile même ;

Mais son astre, en naissant, *ne l'a pas fait* poète.

Du moins, les quelques poésies qu'il a publiées, ne révèlent pas le génie inspirateur, le *mens divinior* d'Horace, ce souffle poétique qui enlève sur les cîmes, d'où jaillit la véritable poésie.

Toutefois les heures que M. Chauveau a consacrées aux muses ont été loin d'être inutiles : elles ont servi à donner de l'élévation à ses pensées, de l'élégance à son style, et à sa phrase la souplesse et le nombre qu'elle a acquis plus tard.

M. Chauveau n'avait pas trouvé cette forme définitive de sa pensée, lorsqu'il a composé *Charles Guérin*. Ce roman est l'œuvre de sa jeunesse, et son coup d'essai en prose. Il n'est donc pas étonnant d'y rencontrer les traces d'inexpérience que nous avons relevées dans ses premier vers.

Mais avant d'entrer dans l'analyse de ce livre, disons, tout d'abord, qu'il continue bien les traditions de notre littérature. Au point de vue de la morale et des principes, il est digne de figurer à côté du *Répertoire National.*

Le vent du doute, qui, dans ce siècle, s'élève de tous les points de l'horizon, et dessèche toute croyance en sa fleur, n'a point soufflé sur cette âme ; et l'on aime à voir que chaque conviction religieuse y est restée debout.

Puissent les écrivains de ce pays toujours garder intact cet héritage de nos ancêtres, et ne jamais trer per leur plume que dans les eaux vives de la vérité.

L'auteur de *Charles Guérin* a été heureux dans le choix de son sujet. Il a su reconnaître et adopter la manière qui lui convenait.

" Ceux, est-il dit dans la préface, qui cher- " cheront dans Charles Guérin un drame terrible " et pantelant,......seront bien complètement " désappointés. C'est simplement l'histoire " d'une famille canadienne comtemporaine que " l'auteur s'est efforcé d'écrire......C'est à " peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ou- " vrage : pour bien des gens, un prétexte pour " quelques peintures de mœurs......"

Les scènes de vie paisible et douce, les études de mœurs, les tableaux de genre, étaient, en effet, plus conformes à la nature de son talent que les grands effets dramatiques, les coups de théâtre, les déploiements énergiques. Si *Charles Guérin* avait été publié par l'auteur à l'époque de la maturité de son talent, il aurait pu devenir une bonne peinture de la vie et du caractère de notre peuple.

Nous croyons rencontrer la pensée de l'auteur aussi bien que le sentiment public en disant que c'est une composition un peu hâtive. Il a manqué à l'auteur des études et des observations préalables.

Le lecteur va constater par lui-même les deux défauts saillants du roman de *Gharles Guérin :* je veux dire les faiblesses de style et de couleur locale. Afin de laisser à l'ouvrage toute sa valeur et mieux faire ressortir les qualités à côté des défauts, nous choisirons pour terme de critique les deux chapitres du livre qui sont regardés à bon droit comme les mieux touchés: *Un coup de Nord-Est*, et *La Mi-Carême.* Le premier chapitre nous servira comme étude de style, le second comme étude de mœurs et de couleur locale.

La description du vent de nord-est qui ouvre le troisième chapitre de *Charles Guérin*, est excellente de vérité, mais très-faible de style. On voit que, dès son enfance, l'auteur a été en rapports intimes avec notre vent du golfe, ce roi du Saint-Laurent ; mais en même temps on s'aperçoit qu'il n'est pas encore initié aux secrets du style. Dans cette description, il n'y a pas moins de dix phrases qui commence par *ce* ou *cela ;* tandis que le même pronom reparaît ailleurs en treize endroits différents. L'habitude d'écrire aurait fait disparaître facilement cette monotonie. Au reste, la page de *Charles Guérin* est sous les yeux du lecteur.

" *C'est* pour le district de Québec un véritable " fléau que le vent du nord-est. *C'est* lui qui " pendant des semaines entières, promène d'un " bout à l'autre du pays les brumes du golfe. " *C'est* lui qui au milieu des journées les plus " chaudes et les plus sèches de l'été, vous en- " veloppe d'un linceul humide et froid, et dépose " dans chaque poitrine le germe des catarrhes " et de la pulmonie. *C'est* lui qui interrompt par " des pluies de neuf ou dix jours, tous le tra- " vaux de l'agriculture, toutes les promenades " des touristes, toutes les jouissances de la vie " champêtre. *C'est* lui qui, durant l'hiver, sou- " lève *ces* formidables tempêtes de neige qui in- " terrompent toutes les communications et blo-

" quent chaque habitant dans sa demeure. *C'est* " lui, enfin, qui chaque automne préside à *ces* " fatales bourrasques, causes de tant de nau- " frages et de désolations, à *ces* ouragans répétés " et prolongés qui à *cette* saison rendent si dan- " gereuses la navigation du golfe et du fleuve " Saint-Laurent."

" Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui, " dans le paysage, était gai, brillant, animé, " velouté, gazouillant, devient terne, froid, " morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un " malaise décourageant pénètre tout ce qui " vous touche et vous environne. Bientôt des " brumes légères, aux formes fantastiques, rasent " en bondissant, la surface du fleuve. *Ce* n'est " que l'avant garde de bataillons beaucoup plus " formidables, qui ne tardent pas à paraître. " Alors vous chercheriez en vain un rayon du " soleil, un petit coin de *ce* beau ciel bleu, si " limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond " de nuages d'un gris sale, passent rapides " comme des flèches, *ces* mêmes brumes, qui " se succèdent avec une émulation, une opiniâ- " treté désolante. On dirait tantôt la blanche " fumée du canon, tantôt la fumée noire d'un " bateau-à-vapeur. Tantôt elles dansent comme " des fées capricieuses, aux vêtements d'écume, " sur la crête des vagues, tantôt elles passent " dans l'air d'un vol assuré, comme d'immenses " oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse " semblent se ralentir, elles paraissent moins " nombreuses; déjà vous croyez entrevoir en " quelques endroits une lumière vive, comme " celle du soleil, vous apercevez même à la dé- " robée *quelque chose* de bleuâtre qui ressemble " au firmament, vous vous dites que les brumes " s'épuisent, que vous allez bientôt en voir la " fin: vous vous trompez, elles passeront tou- " jours. Le golfe en contient un inépuisable " réservoir."

" Une journée maussade, quelquefois deux " s'écoulent ainsi. Puis vient une pluie froide " et fine qui va toujours en augmentant, jus- " qu'à ce qu'elle se transforme en véritable " torrent, poussée *qu'elle est* par un vent im- " pétueux. Tout le jour et toute la nuit, et " souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, *ce* " n'est qu'une même orage, uniforme, continu, " persévérant. Pendant tout *ce* temps la pluie " tombe comme dans les plus grandes averses, " la fureur du vent se maintient à l'égal des ou- " ragans les plus terribles. Il semble que le " désordre est devenu permanent, que le calme " ne pourra jamais se rétablir. Cependant *cela* " cesse; mais alors recommence l'ennuyeuse " petite pluie froide, plus désagréable et plus " malsaine que tout le reste. Enfin, un bon " jour, sur le soir, éclate une épouvantable " tempête: *ce* n'est plus le vent du nord-est " seul; tous les enfants d'Eole sont conviés à " *cette* fête assourdissante. *C'est* ce que l'on " nomme le *coup du revers*. *Cela* termine et " complète *la neuvaine de mauvais temps,...*"

Inutile d'insister davantage sur le style: s'il n'est pas sans mérite, il n'est pas sans défaut.

Passons à l'appréciation de la couleur locale.

Le chapitre intitulé: *La Mi-Carême* commence par la conversation suivante entre un groupe d'habitants de la campagne.

" Ecoutez donc, vous autres, savez-vous que j'avons un grand personnage dans la paroisse?

"—Quoi, c'te p'tite jeunesse que Jacques Lebrun a amenée de la ville?

"—Justement, on dit qu'il va s'marier avec Marichette.

"—Pas si bête, Lebrun! d'aller comme ça chercher un mari à sa fille....................

"—Qu'est-ce qui sait c'que c'est que c'te trouvaille que son pere a été faire en ville?

"—Après tout, c'est p't'êtr' ben rien d'bon.

"—Queuqu' p'tit *commichon!*

"—Queuqu' sauteu d'escaliers!

"—Queuqu' polisson!

"—L'fils de queuqu' banqueroutier anglais!

"—Queuqu' *restant* de la ville.

"—Queuqu' mauvais sujet dont les parents n'savent qu'en faire!

"—Queuqu' rien qui vâille!

"—J'allons voir ça tantôt.

"—Vous les avez invitée père Morelle, n'est-ce pas?

"—C'est bien sûr. Faut-il pas avoir toute sorte de monde pour s'amuser comme il faut?

"—C'est ça. S'ils pensent faire des gestes, par exemple, je promets ben que j'leu-z-en f'ron rabattre un peu.

"—Soyez tranquille vous aut', je les mettrai à leur place.

"—Et moé aussi!

"—Epi moé itout!

"—Epi moé d'même!....................."

Le lecteur se demande si ce dialogue n'est pas une charge contre le langage de nos habitants? Le peuple canadien a le droit d'être fier de sa langue. Nulle part, en France, elle n'est mieux parlée par le peuple des campagnes. L'auteur de cette critique a eu l'occasion d'en faire l'observation personnelle. Il a parcouru la France dans toutes les directions, du nord au midi, de l'est à l'ouest. Il a observé le paysan français; il a conversé avec lui, et il est revenu avec la conviction que, sous le rapport de la langue, le Canada peut soutenir avantageusement la comparaison avec les paysans des provinces où le français est parlé le plus correctement. Notre classe instruite est, à cet égard, inférieure à notre peuple.

Si M. Chauveau avait vécu sous le toit de l'habitant de nos campagnes, il n'aurait pas mis sur ses lèvres le dialogue qui vient d'être cité. Il aurait appris que sa conversation, loin d'être triviale, est habituellement digne, correcte, avec

un arône d'originalité qu'une demi-instruction fait trop souvent perdre.

Veut-on des modèles du genre? qu'on lise les conversations du père Michel, dans les ***Forestiers et Voyageurs*** de M. Taché; celle de José Dubé, dans les ***Anciens Canadiens.*** Le dialogue du père Romain Chouinard avec M. de Gaspé, dans les ***Mémoires*** de ce dernier, est un chef-d'œuvre de vérité.

Le défaut qui vient d'être indiqué dans les dialogues que M. Chauveau prête à nos habitants se rencontre naturellement dans les scènes de mœurs de *Charles Guérin.* L'auteur a bien une connaissance générale des habitudes de la campagne; mais cette connaissance manque de précision. On s'aperçoit qu'il l'a acquise par ouï-dire, et non pas *de visu.* Il n'a pas habituellement, comme M. de Gaspé, comme M. Taché, serré la main calleuse du peuple, partagé son modeste repas, causé avec lui. Il n'entend pas résonner à son oreille l'expression populaire. En un mot, il n'a pas vécu avec notre peuple.

Pour suppléer à cette lacune, il lui a fallu inventer: il a chargé ses couleurs; mais il n'a pas toujours touché juste. Citons, comme preuve, un dernier passage du chapître de ***La Mi-Carême :***

" Les deux salles, celle où se donnait le repas, " et celle où se faisait la *tire*, prirent bientôt " l'aspect le plus gai et le plus animé. Dans " l'une, *c'était* le choc joyeux des verres et as- " siettes, les bons mots, les saillies heureuses, " les bonnes vieilles histoires et les bonnes vieil- " les chansons du bon vieux temps. Dans l'au- " tre, *c'était* les éclats de rire des jeunes gar- " çons et des jeunes filles qui, tout barbouillés " de melasse, se poursuivaient et s'agaçaient " avec les longues *filasses de tire*, semblables à " des écheveaux de fil d'or et d'argent. On se " poussait, on se pinçait, on se jetait de la neige, " qu'on allait chercher dehors, on se faisait des " *niches* de toute espèce, on se donnait des " chiquenaudes et des coups à rompre bras et " jambes; et plus on s'aimait, plus on se mal- " traitait; car c'est ainsi que l'on comprend " l'amour dans nos compagnes."

La lecture de pareilles scènes ne donnerait pas, croyons-nous, une idée flatteuse des habitudes de nos Canadiens. Ils ont cependant raison d'être fiers de leurs mœurs, autant que de leur langue.

L'urbanité, la politesse de leurs manières sont devenues proverbiales: et leur morale ne serait pas aussi pure, si la réserve et la modestie chrétienne ne régnaient pas dans leurs réunions.

De toutes ces critiques, faut-il conclure que le roman de *Charles Guérin* soit sans mérite littéraire? Nous ne le pensons pas. Il contient un bon nombre de jolies pages que deux ou trois retouches rendraient irréprochables.

En résumé, si l'on nous demandait notre jugement définitif sur *Charles Guérin*, nous dirions que c'est une ébauche, une étude inachevée de mœurs canadiennes.

III

Il nous reste à examiner maintenant cette variété d'articles que M. Chauveau a semés le long de sa carrière publique. Désormais sa manière est trouvée: le style a la forme et l'expression qu'il gardera. Il est pur, facile, élégant sans recherche, ample sans emphase. Il se prête toujours avec souplesse à cette multitude de sujets divers qui viennent se placer sous la plume du journaliste. La fibre nationale a toujours été sensible chez l'auteur; elle s'émeut facilement, et lui a souvent inspiré des pages éloquentes qui seront ses titres en littérature.

Parmi les plus remarquables, on peut citer l'éloge funèbre de M. Garneau, dont la péroraison est touchante.

" Le nom de François-Xavier Garneau est cé- " lèbre partout où le Canada lui-même est " connu: il est inséparable de la renommée de " notre pays: il eût donc été bien pénible que " celui qui a élevé à notre patrie le plus beau " des monuments, n'eût pas lui-même une pierre " tumulaire sur le sol dont, poëte, il avait " chanté les beautés, historien, célébré les " héros.

" Poëte, voyageur, historien, François-Xavier " Garneau a été, en même temps, un homme " d'initiative, de courage, d'héroïque persévé- " rance, d'indomptable volonté, de désintéresse- " ment et de sacrifice. Une idée fixe, ou mieux " que cela, une grande mission à remplir s'était " emparée de tout son être; il lui a tout donné: " cœur, intelligence, repos, fortune, santé; sa " grande tâche, son œuvre, un monument na- " tional à élever, à compléter, à retoucher, à " embellir une fois qu'il fut terminé; voilà à ses " yeux toute sa vie.........................

" Ici vos restes mortels reposeront sous cette " pierre tumulaire, sur ce champ de bataille que " vous avez célébré, non loin de cet autre mo- " nument que vous avez eu la joie de voir élever " à nos héros, au milieu de cette grande nature " que vous avez si bien appréciée. Ces grands " pins qui vous entourent conserveront en votre " honneur leur sombre verdure, et les oiseaux " d'hiver, sujet d'une de vos poésies, viendront " y gazouiller sur votre tombe. Ces lumières " errantes de notre ciel boréal, que vous avez " aussi chantées, se réuniront au-dessus de vous " en couronnes aux milles couleurs. Les restes " des héros qui vous entourent, tressailleront " peut-être auprès des vôtres, les derniers in- " digènes dont vous avez produit la plainte erre- " ront autour de cette enceinte; vous entendrez

" peut-être ces bruits étranges, et vous direz
" encore comme en vos vers harmonieux :

Perfide illusion, au pied de la colline,
C'est l'acier du faucheur !

" Cette foule religieusement ému va s'écouler ; " le silence va se faire en ces lieux ; la nuit va " descendre ; mais à votre égard le silence et la " nuit ne se feront jamais dans nos âmes !"

" Adieu, encore une fois, adieu !"

M. Chauveau a rédigé le journal de l'Instruction Publique depuis sa fondation jusqu'en 1867. Ses revues mensuelles forment un bon résumé de l'histoire de ces onze années. Elles sont écrites avec le calme et la sobriété de l'écrivain parvenu aux limites de sont talent.

L'œil attentif de la critique n'y découvre qu'une préoccupation parfois exagérée des transitions pour lier ensemble des événements et des choses qui ne se tiennent pas. Cet art ingénieux, poussé trop loin, dégénère en mignardise, et fait perdre à la pensée une partie de sa vigueur et de sa concison.

Enfin, pour conclure cette critique que nous avons faite aussi franche que bienveillante, ayant en vue, avant tout, l'utilité, nous dirons à M. Chauveau qu'il se doit à lui-même et à la littérature de réunir en volumes un choix des pages qu'il a semées un peu partout depuis vingt ans. Elles sont la meilleure part et l'âme de sa carrière publique ; elles résument la pensée de sa vie. Mais, dispersées dans les journaux et dans les revues périodiques, elles ne sont pas d'un accès facile, et courent risque de se perdre.

Ecrites, d'ailleurs, au lendemain des événements, elles ont besoin d'être retouchées à loisir, pour en retrancher ce qui n'a plus d'actualité, modifier ce qui manque d'à propos ; en un mot, pour recevoir leur forme définitive.

Que M. Chauveau imite, sur notre petite échelle, les modèles européens, les homme politiques qui ont été, en même temps, des hommes de pensées, comme M. Guizot, en France, comme M. Disraëli, en Angleterre. Ces hommes éminents ont compris que l'histoire de leur action sur la société, écrite par eux-mêmes, était le monument le plus durable de leur vie.

On sait quel oubli profond succède à la plupart de ces réputations politiques qui font tant de bruit lors de leur passage. Celles qui n'ont d'autre appui que les passions du moment, disparaissent avec elles. Le matin, elles surgissent du flot populaire, et, le soir, elles sont englouties sans retour. Ces hommes qui, la veille, conduisaient le char de l'état, qui se faisaient suivre par un peuple de courtisans avides de faveurs, qui, sur leur passage, écrasaient tout de leur insolente nullité, sont perdus dans la foule, le lendemain de leur chûte ; et l'histoire ne mentionne pas même leurs noms.

Quel nombre on en peut compter dans notre pays, seulement depuis un quart de siècle ! Pendant qu'ils passaient fiers et triomphants sur la voie publique, comme ils toisaient de haut cet homme modeste et pauvre qui cheminait dans la foule, le front penché, l'œil pensif. Et si, par hasard, le nom de cet homme montait jusqu'à leurs oreilles, ils haussaient les épaules de pitié, et laissaient tomber, avec dédain, de leurs lèvres, les épithètes de rêveur, de songecreux, de poète inutile. Et pourtant cet homme qui ne se penchait pas pour ramasser leurs faveurs, allait assister à leurs funérailles : cet homme c'était leur juge, c'était leur maître ; car il s'appelait : l'historien ; il avait nom, si vous le voulez : Garneau. Comme ce nom en a déjà enseveli de ces réputations retentissantes ! comme il en ensevelira encore de ces renommées d'un jour ! Ah ! c'est qu'une page de son histoire est plus utile à la patrie que toutes les stériles agitations de ces meneurs publics.

M. Chauveau a bien eu raison de s'écrier dans l'éloge funèbre de M. Garneau :

" Nous pleurons la mort des grands hommes, " mais pour eux plus que pour les autres, n'est- " il pas bon que ..... cette pauvre vie finisse " un jour? Car ce jour-là commence la grande " réparation !

" Leur gloire s'élève et va toujours gran- " dissant comme ces merveilleux édifices que le " voyageur voit s'élever et grandir au-dessus " des villes en les quittant et en perdant de vue " tout ce qui les entoure.

" Les générations nouvelles apprennent leurs " noms, et les redisent avec amour, et de tout " le fracas, de toutes les ambitions, et les pré- " tentions, et les intrigues d'une société, tout " ce qui reste, ce sont quelques modestes et " sereines réputations aussi dédaignées pendent " la vie que belles après la mort !"

Que M. Chauveau se souvienne de ces paroles. Qu'il n'oublie pas que la part la plus précieuse de sa vie, est sa pensée, et que, pour compléter le bien qu'il a voulu faire, il doit la léguer à l'avenir.

Québec, 20 avril 1872.

L'ANCIEN RÉGIME AU CANADA.[1]

I.

Les travaux historiques sur le Canada que M. Parkman poursuit depuis quelques années sont suivis avec un intérêt toujours croissant par nos compatriotes. Accoutumés depuis longtemps à voir la plupart des écrivains d'origine étrangère n'aborder notre histoire que pour la travestir, et ne chercher qu'à avilir notre race en répétant des assertions fausses et calomnieuses, nous avons salué avec joie cet auteur américain, dont les écrits attestaient des recherches consciencieuses, et dont les appréciations, toujours étudiées, étaient souvent impartiales. Ce n'est pas encore toute la justice que nous sommes en droit d'attendre; mais c'est un acheminement vers l'entière vérité. Narrateur habile, M. Parkman a su faire admirer et aimer notre histoire: c'est une conquête qui en assure d'autres.

Après avoir écrit l'histoire de la fondation du Canada dans un premier volume intitulé: *Les pionniers français dans le Nouveau-Monde,* il a fait connaître, à son point de vue, l'œuvre des missions catholiques dans la Nouvelle-France sous le titre des *Jésuites dans l'Amérique du Nord.* Il a raconté ensuite les voyages et les aventures de nos grands découvreurs dans un troisième volume qui a pour titre: *La découverte du Grand-Ouest.* La vie et les portraits de Joliet, du père Marquette, et de la Salle, y sont tracés de main de maître.

La suite des événements amenait naturellement l'auteur à raconter l'histoire de l'établissement du système féodal au Canada, et nous savions qu'il recueillait, depuis assez longtemps, des matériaux pour cette nouvelle étude. Elle a paru, il y a quelques mois, sous le titre de l'*Ancien Régime au Canada.* Cet ouvrage répond-il à l'attente qu'il a fait naître? C'est ce que nous allons examiner.

II.

Le système suivi par la France dans la création et le développement de sa colonie offre un caractère original et unique en son genre dans l'histoire de l'Amérique du Nord. Il contrase d'une manière frappante avec le régime auquel furent soumises les colonies de la Nouvelle-Angleterre. Là fut appliqué, dès l'origine, le système de concessions territoriales en franc aleu qui a prévalu dans toute l'étendue de ce continent. La Grande Bretagne, assez peu soucieuse de sa colonie, lui laissa toujours une grande liberté d'action. Les colons nommaient eux-mêmes leurs gouverneurs et géraient leurs affaires publiques presque sans contrôle. Dès les premiers temps de sa fondation, la Nouvelle-Angleterre posa les bases du gouvernement démocratique qui régit aujourd'hui les Etats-Unis.

La France suivit au Canada une politique tout opposée à celle de la Grande-Bretagne. Les monarques français adoptèrent, avec certaines modifications, les traditions féodales dans la répartition des terres nouvelles. Elles furent partagées en circonscriptions plus ou moins considérables, et concédées aux principaux émigrants, à titre de fiefs ou seigneuries. La plupart des seigneurs appartenaient à des familles nobles ou influentes. Ils étaient tenus d'habiter leur seigneurie, de défricher une certaine étendue de leur terrain, de construire leur manoir et un moulin pour les besoins des censitaires auxquels ils concédaient des terres moyennant quelques redevances, en général, peu onéreuses. La forêt se défrichait peu à peu; les *habitants* se groupaient autour du domaine du nouveau propriétaire qui avait intérêt à les attirer et à les protéger pour augmenter la valeur de sa seigneurie. Quelques missionnaires venaient les visiter aux principales époques de l'année, pour entretenir dans leur cœur les principes de foi et de morale chrétienne. Plus tard, une chapelle était construite; puis une église. Enfin un curé venait y résider, et la paroisse canadienne était créée. Le nouveau village était ordinairement entouré d'une palissade pour le défendre contre les incursions des Iroquois, si fréquentes à cette époque. A la première apparition de l'ennemi, la cloche de l'église donnait l'alarme aux habitants dispersés dans les champs. Le seigneur, qui était presque toujours un ancien militaire, se mettait à leur tête; tandis que le prêtre les préparait au combat.[1]

L'existence du colon gravitait autour de l'église et du manoir seigneurial qui se prêtaient un mutuel appui. Le prêtre était, aux yeux du peuple, l'expression de la volonté de l'Eglise, et le Seigneur, l'expression de la volonté de l'Etat. Les trois ordres de la société, ainsi représentés et fortement unis par les liens du patriotisme et de la religion, avaient une action commune qui triplait leur énergie. Cette organisation qui sur-

1 THE OLD REGIME IN CANADA, by Francis Parkman, Boston: Little, Brown and Company, 1874, 1 vol. in 8, 448 pages.

1 On trouve encore aujourd'hui dans le langage du peuple quelque souvenir de ces temps reculés. Ainsi on emploie souvent le mot *fort* pour signifier *village.* *Aller au fort, revenir du fort.*

vécut aux désastres de la conquête, fut la sauvegarde de notre nationalité. [1]

Si l'on veut trouver les défauts de notre ancien régime colonial il faut aller les chercher dans une sphère plus élevée, dans l'action même du gouvernement. Le système administratif était trop compliqué pour les besoins de la population qui fut toujours très-faible sous le règne de la domination française, et qui était disséminée sur une immense étendue de territoire. L'autorité était divisée en un trop grand nombre de mains, et se paralysait souvent elle-même au lieu de gouverner. Il en résultait des conflits qui se prolongeaient et s'aggravaient par suite de l'éloignement où l'on était de la France, et des difficultés qu'il y avait de recourir à l'autorité royale. Ces luttes intestines qui renaissaient sans cesse, entravaient les progrès de la colonisation. Il faut joindre à ces causes de discorde, les habitudes prétentieuses de l'aristocratie [2] et les inclinations processives et tracassières de la race celtique, et particulièrement de la race normande. Si l'on ajoute à cela l'insouciance du Cabinet de Versailles, on aura la clef de tous nos malheurs, et l'explication de la perte irréparable que la France a faite de sa prépondérance dans l'Amérique du nord.

Il y a toutefois bien loin entre ces couclusions et celles que tire M. Parkman dans son livre sur l'Ancien Régime au Canada. Au dessus de l'organisation civile et politique, plus ou moins mêlée de défauts et de qualités, qui présida à la formation de la Nouvelle-France, planait une grande pensée que l'écrivain protestant n'a pu comprendre qu'imparfaitement, et qu'il n'a exprimée que pour la dénaturer bien souvent, ou pour l'obscurcir par ses préjugés. C'était la pensée catholique et civilisatrice, qui avait été le premier mobile des fondateurs de la colonie, depuis le roi de France jusqu'à l'humble colon. Le Canada aurait pu prendre pour devise cette parole de Champlain : "Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire." C'était cette pensée qui donnait aux missionnaires le courage d'affronter la mort sous les formes les plus horribles parmi les hordes sauvages, dans l'espoir de les amener à la vérité. C'était elle qui inspirait le dévouement de ces vierges chrétiennes qui venaient peupler nos cloîtres. De ces cœurs tout remplis de l'esprit apostolique descendait, dans les différentes classes du peuple, les mêmes sentiments de foi et de prosélytisme. On en suit la trace à travers les diverses phases de notre histoire : partout et toujours elle domine les événements.

Malheureusement de si longs et de si pénibles efforts n'eurent qu'un succès partiel et passager. Tant de sueurs et de sang tombèrent sur un sol ingrat. Les nations sauvages restèrent, pour la plupart, sourdes à la prédication évangélique. Mais si l'issue ne répondit pas à l'attente, l'idée n'en était pas moins sublime et la tentative généreuse.

A la fin de la période théocratique (1665), quand des mains de l'Eglise qui jusqu'alors avait gouverné presque exclusivement, la colonie passa aux mains de l'Etat, la pensée primitive subit une modification, mais ne disparut point. Tandis que des intérêts nouveaux se faisaient jour, et absorbaient une partie de la vie, que l'autorité royale affirmait sa présence et travaillait activement au progrès de la colonisation, l'Eglise, de son côté, poursuivait, avec un nouveau zèle, l'œuvre qu'elle avait déjà commencée. Elle trouvait un auxiliaire puissant dans les rois de France qui se montrèrent toujours les fermes soutiens des missions sauvages, aussi bien que de la jeune église du Canada. Ce fut pour continuer les traditions du passé qu'une attention sérieuse fut apportée dans le choix des colons recrutés en France. Sans doute, quelques désordres accompagnèrent l'accroissement de la population ; ces résultats étaient inévitables ; mais ils ne firent pas oublier la pensée première. L'Eglise acheva de glaner sa moisson d'élus parmi les tribus indiennes, en même temps qu'elle imprima au cœur du peuple canadien un esprit de foi et d'attachement au catholicisme, que ni les menaces, ni les séductions du protestantisme ne purent ébranler.

Ce coup d'œil rapide suffit pour faire voir la

1 Ce que nous venons de dire de la féodalité et de ses avantages pour l'avancement de la colonisation dans la Nouvelle-France ne doit pas s'étendre jusqu'à la presqu'île Acadienne. Autant ce régime fut favorable au Canada, autant il fut désastreux pour l'Acadie. Ce pays avait été partagé par les rois de France entre trois grands feudataires. M. de la Tour avait acquis en toute propriété la partie méridionale de la presqu'île. M. D'Aulnay de Charnisay, le centre, et M. Denys le nord, auquel avait été annexée une vaste étendue de territoire sur le littoral du golfe St. Laurent. Les frontières de ces trois domaines avaient été mal définies par les autorités françaises qui n'avaient presque aucune connaissance de la géographie d'Amérique. De là résultaient des querelles continuelles entre les propriétaires qui défendaient leurs prétentions, les armes à la main. En lisant le récit de ces guerres intestines, on croirait assister aux levées d'armes qui avaient lieu entre les barons du Moyen-Age. La garnison de M. de la Tour s'éleva jusqu'à cinq cents hommes qu'il avait recrutés parmi les marins et les écumeurs de mer.

M. Rameau écrit en ce moment une histoire de l'Acadie avec l'érudition qu'on lui connaît. L'auteur a bien voulu nous lire, l'année dernière, à Paris, une partie de son manuscrit. Il raconte, avec d'intéressants détails, les travaux des premiers colons qui eurent le courage d'aller s'établir sur cette terre déjà si tourmentée, et d'où ils devaient plus tard être exilés par la barbarie anglaise.

2 Parmi une foule d'exemples qui peuvent venir à l'appui de ce fait, on peut citer la fameuse querelle qui eut lieu entre M. de Callières et Mgr. de Saint-Valier. Ce n'était au fond qu'une question d'étiquette. On pourrait cependant faire un volume avec les mémoires qui furent expédiés de part et d'autre en France pour plaider cette simple question de préséance. Ces mémoires se voient encore au département des Archives Nationales à Paris.

grandeur et la beauté du sujet que l'écrivain américain avait à traiter. L'histoire de ce continent en offre peu qui méritent autant de fixer l'attention du penseur et de l'historien. Cependant, il faut bien le dire, M. Parkman n'a pas compris cette époque; il n'en a pas saisi le vrai caractère. Au reste, quand on a lu et étudié les écrits de M. Parkman, on est convaincu qu'il ne pouvait pas la comprendre. Les principes qui faisaient agir la plupart des personnages dont il évoque le souvenir, et qui forment un des éléments essentiels de notre histoire, appartiennent à un ordre de choses qu'il n'admet point. On retrouve presque à chaque page de nos annales l'empreinte des motifs surnaturels qui animaient les hommes, et qui étaient l'âme de la colonie, surtout à son origine. Or M. Parkman est rationaliste; il semble rejeter tout ce qui ne tient pas immédiatement à la vie présente, tout ce qui se rattache à un monde supérieur, à nos destinées furtures. Il examine et juge tout, les hommes et les choses, les pensées et les actes, au point de vue purement naturel et humain. Dès lors le plus beau côté de notre histoire disparaît à ses yeux. Ce qu'il y a de plus grand, de plus généreux, de plus héroïque dans notre passé lui échappe, ou ne fait qu'effleurer son esprit. Il ne s'explique guère le but et l'utilité des missions; il croit encore moins au désintéressement de nos apôtres; il prend en pitié le travail évangélique. La constance des missionnaires et l'inutilité de leurs efforts n'excitent chez lui qu'un orgueilleux dédain. On remarque dans ses ouvrages précédents, le même esprit, en général, et les mêmes préjugés; mais avec un mélange d'admiration, de témoignages sympathiques, d'aveux sincères qui consolent de bien des tristesses, et font pardonner bien des défaillances. Dans le nouveau livre de l'auteur, au contraire, on constate, avec peine, une recrudescence de fanatisme: les appréciations calmes, les pages impartiales se font de plus en plus rares. Le ton de bienveillance fait parfois place à un accent d'ironie qui revient surtout lorsque l'auteur traite une question religieuse. S'agit-il de la conversion de quelques sauvages, d'une cérémonie catholique, du culte ou de l'invocation des saints, du baptême de quelque néophytes, tout cela est raconté avec une légèreté de langage qui fait tressaillir les consciences catholiques. La foi simple et naïve de certaines âmes, leur trop facile croyance au merveilleux, les exemples de crédulité, mille riens insignifiants de ce genre sont notés avec soin à titre de superstitions, de manière à flatter les préjugés protestants. Parcourez, par exemple, le récit de la captivité du père Poncet. Les souffrances et les ignominies que ce missionnaire eut à subir sont narrées avec un air de moquerie qui fait mal à lire. Il semble pourtant que de pareilles victimes devraient être sacrées, je ne dis pas pour une plume catholique, mais simplement chrétienne. Si l'on n'admet pas qu'elles s'exposaient à de tels supplices dans l'intérêt unique de la religion; n'était-ce pas, du moins, dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation?

Ayant toujours vécu dans une atmosphère protestante, M. Parkman ne soupçonne pas tout ce qu'il y a de blessant pour des catholiques dans certains passages de ses livres.

On conçoit ce que devient le vrai caractère de notre histoire représenté sous un jour tel que celui que nous venons d'indiquer. Les défauts, ou ce qu'il blâme comme tel, relevés en détail et mis en relief, font disparaître en partie la grandeur de l'ensemble. Une comparaison rendra plus sensible l'effet que produit sur nous la lecture le l'*Ancien Régime au Canada*. Figurez-vous un voyageur qui voudrait connaître la nature de notre pays, et qui parcourrait nos campagnes au cœur de l'hiver. Sous ses pieds s'étend un tapis de neige à perte de vue; au-dessus de sa tête, un ciel gris et terne, éclairé à de rares intervalles par quelques rayons d'un soleil pâle et sans chaleur. Il entrevoit bien, à travers la *poudrerie*, quelques grandes et belles perspectives; mais tout cela est sans animation: la vie est absente. Il s'en retourne le cœur glacé, emportant avec lui l'idée d'une nature ingrate, et d'un peuple disgracié du ciel, condamné à vivre au fond de ses foyers, comme dans une prison perpétuelle. Il n'a à peu près rien vu de ce qui fait le charme de nos paysages, ni la richesse de nos prairies, ni la brillante parure des forêts, ni les belles fêtes des moissons, ni le beau ciel d'été enveloppant d'une écharpe de lumière et de chaleur nos horizons sans bornes.

III

M. Parkman met souvent en parallèle les deux colonies de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-France et invariablement il donne la supériorité à son pays: ce qui fait l'éloge de son patriotisme plutôt que celui de son impartialité. Il n'est guère possible en effet aux yeux de la froide raison, qu'il en puisse être ainsi. Dans son imagination, la Nouvelle-Angleterre a été le berceau des lumières, de la raison et de la liberté; et la Nouvelle-France a été le séjour de l'ignorance, de la superstition et de la servitude. Nos ancêtres étaient, dit-il, "an ignorant population trained to subjection and dependance through centuries of feudal and monarchical despotism.

S'il en est ainsi, lui demanderons-nous, comment se fait-il que nos annales soient les plus riches de l'Amérique du nord, qu'elles soient la source intarissable où l'on puise aujourd'hui les lumières historiques, où nos savants voisins des Etats-Unis viennent refaire une partie de leur propre histoire. Pour n'en citer qu'un exemple,

la plus ancienne description de New-York n'est-elle pas due à la plume d'un de nos missionnaires, le P. Jogues ? Rien n'est plus mesquin que les annales de la Nouvelle-Angleterre comparées aux nôtres. Nos ancêtres se rendaient donc compte de leur existence sociale, observaient des événements, puisqu'ils les consignaient dans des écrits dont la valeur n'est contestée par personne. Les hommes éclairés qui en étaient les auteurs et dont le nombre était considérable, se trouvaient en contact journalier avec le peuple et lui faisaient part de leurs connaissances. D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, la population canadienne ne comptait guère qu'une dizaine de mille âmes à la fin du 17e siècle. Et cependant il existait déjà depuis longtemps des maisons d'éducation pour les deux sexes à Québec et à Montréal. M. Parkman observe lui-même que le collége des Jésuites de Québec fut fondé trois ans avant celui de Harvard.

Il serait facile de multiplier les preuves et de démontrer qu'ici le niveau intellectuel n'était pas inférieur à celui des populations anglo-américaines. Quant au reproche de superstition que l'auteur nous fait, nous l'admettons volontiers. La crédulité publique était grande dans notre pays à cette époque, comme partout en Europe ; mais du moins, chez-nous, était-elle inoffensive ; tandis que dans la Nouvelle-Angleterre elle prenait un caractère de cruauté qu'on ne pourra jamais nous reprocher. M. Parkman sait mieux que nous le nombre des victimes qui dans son pays furent trainées au gibet pour cause de superstition ou de sorcellerie.

M. Parkman termine son histoire de l'Ancien Régime par un coup d'œil général sur les résultats de la conquête. On y remarque la phrase suivante : " L'Angleterre a imposé au Canada, malgré lui, le " bienfait d'une liberté rationnelle et régulière." Nous sommes surpris de voir une pareille assertion sous la plume de M. Parkman. Lui qui possède si bien notre histoire devrait savoir que cet avancé est en flagrante contradiction avec la vérité historique. Il serait aussi vrai de dire que c'est l'Angleterre qui, après 1775, a imposé aux Etats-Unis leur indépendance. Nous avons conquis notre liberté politique avec notre sang et nos sueurs, comme les Américains leur indépendance nationale. C'est pour obtenir cette liberté que nos pères ont combattu depuis 1759 ; c'est pour elle que les victimes de 37 sont montées sur l'échafaud.

Notre peuple se proclame le féal sujet de la Grande-Bretagne ; et il reconnait qu'elle a noblement réparé ses torts envers lui. Mais en même temps il reste fidèle à ses devanciers ; et il répète avec l'histoire que c'est grâce à leur héroïque résistance, pendant près d'un siècle, qu'il a conservé intactes sa religion, sa langue et ses lois. M. Parkman sait très-bien que la politique constante de l'Angleterre, qu'elle a consommée par l'acte de l'union des deux provinces canadiennes, a été l'anéantissement de notre nationalité. Le sort de l'Irlande ou peut-être même celui de l'infortuné Acadie nous était réservé si l'Angleterre n'avait pas craint le voisinage des Etats-Unis.

Et, puisque l'occasion se présente d'en faire la remarque pourquoi nos compatriotes n'ont-ils pas embrassé la cause des Américains en 1775 ? N'est-ce pas parce que les délégués des Etats-Unis n'avaient pas osé garantir aux Canadiens le peu de libertés qui leur était laissé ? Sans le fanatisme puritain, l'Angleterre n'aurait pas aujourd'hui un seul pouce de terrain dans l'Amérique du Nord.

Le livre de M. Parkman est un long réquisitoire contre l'Ancien Régime au Canada. D'après ses vues, l'introduction du système féodal modifié par la monarchie au profit de l'absolutisme, aurait été la cause principale de la décadence et finalement de la ruine de l'influence française en Amérique. La centralisation du pouvoir paralysait l'initiative individuelle, et fut l'obstacle constant qui arrêta le progrès de la colonisation. L'auteur exagère les défauts de la féodalité canadienne et ne fait ressortir qu'imparfaitement ses avantages. Chercheur infatigable, il a fait de notre histoire une étude minutieuse, et qu'on peut appeler microscopique. Avec une patience digne d'une meilleure cause, il ne laisse passer rien sans examen. Chaque fois qu'il découvre un défaut, il l'observe avec un verre grossissant. Aperçoit-il, au contraire, une qualité, il tourne son instrument bout pour bout. Il en résulte une peinture intéressante, savamment combinée, coloriée avec art, où l'on découvre tous les traits de l'original ; mais qui produit l'effet d'un tableau de Hoggarth.

Le malheur de M. Parkman est d'écrire avec un système préconçu, avec une idée fixe qu'il veut faire prévaloir. Les idées modernes de civilisation, de démocratie et de républicanisme sont pour lui le type de la perfection sociale. Il oublie trop une vérité qu'il a exprimée lui-même quelque part : " Qu'il n'y a pas de panacée politique excepté dans l'imagination des " rêveurs politiques." Les systèmes les plus populaires aujourd'hui, les progrès réels et prétendus dont le 19e siècle est si fier, feront peut-être sourire de pitié le siècle qui va venir. Nos idées lui sembleront aussi arriérées que nous paraissent aujourd'hui celles des siècles derniers. Pour juger une époque avec impartialité, l'historien doit avant tout se mettre au-dessus de toute préoccupation, de toute influence du moment. C'est à cette seule condition qu'il peut espérer que ses jugements seront confirmés par la postérité. Il doit prendre pour devise ce mot d'un grand peintre italien : *Aeternitati pingo.*

M. Parkman ne doit pas conclure de ce que nous venons de dire que nous soyons partisans de l'Ancien Régime. Nous sommes de notre époque et nous l'estimons pour ses qualités, et

malgré ses défauts. La Providence a donné à chaque homme une patrie dans le temps, comme dans l'espace ; il doit aimer l'une et l'autre ; mais non pas au point d'être injuste envers les temps et les pays autres que les siens. Les siècles ont travaillé pour nous, et nous sommes les fils de leurs œuvres. Chaque siècle est un degré de cette échelle ascendante que gravit l'humanité.

A côté de grandes imperfections et d'abus plus grands encore, l'Ancien Régime avait des avantages incontestables, et s'il faut attribuer en grande partie sa ruine aux abus qu'il entraîna à sa suite, on doit y joindre pour une plus large part encore la faiblesse constante de la population canadienne en face d'ennemis et d'exigences presque insurmontables. Une armée a beau être vaillante et bien disciplinée, si elle est écrasée par le nombre, il faut qu'elle périsse. Le mécanisme le mieux combiné, s'il manque de l'élément nécessaire à son fonctionnement, devient inutile.

L'édifice féodal de la Nouvelle-France s'écroula faute de bras pour le soutenir. La France ne fut en aucun temps une nation emigrante ; la beauté de son climat, et la richesse de son sol s'y opposent. Pendant la période la plus importante de la colonisation, sous le règne Louis XIV, il ne s'établit un courant d'émigration que grâce à l'action énergique du gouvernement français qui accordait les plus grands avantages aux colons. Ce mouvement fut bientôt arrêté par les guerres qu'eut à soutenir la France.

D'un autre côté, le peuple anglais moins favorisé du ciel, peuple insulaire, et par conséquent essentiellement navigateur, était tout prêt pour l'émigration. Aussi les bouleversements religieux et politiques dont l'Angleterre fut agitée au 17e siècle firent-ils déverser tout un peuple sur les rivages de l'Atlantique. La Nouvelle Angleterre passa presque sans transition de l'enfance à la virilité. Quant les moments de crise arrivèrent, elle était déjà forte et prête pour la résistance. D'ailleurs, elle était beaucoup moins exposée au danger que la Nouvelle-France ; et par suite, elle eut moins à souffrir des défectuosités de son système qui manquait de cohésion. Adossée à l'Atlantique, elle n'était vulnérable que d'un côté seulement. En outre, pourvue abondamment de toutes les ressources nécessaires à sa défense et à son developpement, elle n'eut jamais d'ennemis qui fussent en état de mettre son existence en péril.

La Nouvelle-France, au contraire, était placée au cœur même de la solitude, au centre de la barbarie sauvage. Sous un climat plus rigoureux que celui de la Nouvelle-Angleterre, elle eut à soutenir, pendant son interminable et périlleuse enfance, des guerres sans relâche contre la nature et les hommes : guerre contre la forêt, guerre contre le climat, guerre contre les Sauvages, guerre contre les Anglais.

Après cela, M. Parkman s'étonne que la Nouvelle-France ne prospéra point, qu'elle fut si pauvre, que l'agriculture fut languissante, que le commerce et l'industrie fissent peu de progrès Mais ni l'agriculture, ni le commerce, ni l'industrie n'avaient de bras pour les soutenir. La plupart des hommes qui leur auraient été nécessaires étaient couchés sur les champs de batailles qui s'étendaient depuis les rivages de l'Acadie, jusqu'aux plaines de l'Ohio. Une autre partie découragée avait déserté la civilisation, et s'était fait coureur de bois.

M. Parkman a trop vu les défectuosités du système colonial, pas assez les difficultés de la situation. Entourée d'ennemis disproportionnés à ses forces, la Nouvelle-France affaiblie par un régime abusif, devait succomber, et elle succomba. Mais nous pouvons affirmer qu'aucune race du globe n'aurait pu soutenir avec autant de courage, de constance et de gloire, une lutte comparable à celle que nous avons eue à supporter.

M. Parkman ne tarit pas en éloge du système et du caractère du peuple anglo-américain. Eh bien ! nous lui disons, et il est facile de le prouver, que si à la place de cette poignée de français jetée sur les bords du Saint-Laurent, il y avait eu le même nombre d'Anglo-Américains avec leur même système et dans les mêmes circonstances, ils auraient été balayés en peu de temps, comme les feuilles d'automne. D'autre part, s'il y avait eu ici une population française égale seulement à la moitié de la population voisine ; en moins d'un siecle, elle aurait pu jeter le peuple américain dans l'Atlantique. Et durant l'intervalle, confiante en elle-même elle aurait eu la force de corriger les abus de son administration. [1] Toujours inférieurs en nombre, nous avons battu notre rival presque partout, battu sur mer avec d'Iberville, battu sur terre en je ne sais combien de lieux, battu à Monongahéla, battu à Oswego, battu à Carillon, battu à Montmorency, battu à Sainte-Foye. En un mot, nous avons mérité le cri de haine qui retentit jusqu'à nous, à travers les annales de la Nouvelle-Angleterre : " How New-England hated

1 Un projet de conquête des colonies voisines, fort curieux à lire, fut soumis à Louis XIV par un des premiers gouverneurs de la Nouvelle-France, le baron d'Avaugour, ancien militaire qui comptait quarante ans de service, et qui alla se faire tuer sous les murs de Zrin en Croatie : " Trois mille soldats, écrivait-il, devraient être envoyés dans la colonie, licenciés et " changés en colons après trois ans de service. Durant " ces trois années, ils pourraient faire de Québec une " forteresse imprenable, subjuguer les Iroquois, s'emparer des établissements de la rivière Hudson et finalement s'ouvrir un chemin par cette rivière jusqu'à " l'Océan. Ainsi les hérétiques seraient chassés, et le " roi resterait seul maître de l'Amérique......Le Saint-" Laurent, ajoute-t-il, est l'entrée d'un pays qui pour-" rait devenir le plus grand Etat de l'univers." Un homme qui concevait de pareilles idées, dès 1663, n'était pas un esprit ordinaire.

"him, let her records tell. The reddest blood "streaks on her old annals mark the track of "the Canadian *gentilhomme.*"

Enfin, quand abandonnés par la France, épuisé de ressources, le Canada fut écrasé par le nombre, il fallut pour le vaincre, une armée aussi nombreuse que toute sa population, hommes, femmes et enfants. Un pareil peuple a droit, il nous semble, sinon à l'admiration, du moins à la justice de ses ennemis.

IV.

Il nous reste à examiner l'histoire de l'Ancien Régime en Canada au double point de vue de l'érudition et du style. Ici, notre tâche devient plus aisée, et surtout plus agréable pour le savant écrivain. Il est difficile en effet que l'éloge sur ce point puisse égaler le mérite. M. Parkman possède éminemment la qualité distinctive de sa race, la ténacité. Il s'est passionné pour notre histoire: il a voulu la connaître à fond, et pour cela il n'a rien épargné, ni les fatigues, ni les voyages, ni les recherches, ni les études les plus longues et les plus fastidieuses. Plusieurs fois il a traversé l'Atlantique pour aller fouiller les bibliothèques européennes. Il a surtout compulsé les différentes archives de Paris, et il en a rapporté une masse énorme de documents précieux dont un grand nombre sont tout-à-fait inconnus au Canada.

Afin de bien se rendre compte des lieux où se sont passées les scènes qu'il décrit, il a parcouru en tout sens les Etats-Unis et le Canada. Les archives publiques et particulières de notre province lui ont fourni de nombreux matériaux. Il a étudié, analysé, comparé tout cela avec une patience de bénédictin. Aussi ses livres sont-ils de véritables mosaïques disposées avec autant d'art que de science.

Il faut rendre ce témoignage à M. Parkman qu'il est consciencieux jusqu'au scrupule. Il ne traite aucune question sans en avoir contrôlé tous les faits avec une minutieuse exactitude. Il accompagne son récit d'une variété de détails qui dénote un travail infini ; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la multiplicité de ces détails n'a rien d'aride. Il a le secret de présenter toutes choses sous un aspect vivant et pittoresque. On peut cependant reprocher à l'auteur de ne pas apporter assez de discernement dans le choix de ses matériaux. Des récits mensongers, inspirés évidemment par la haine ou par la vengeance, sont quelquefois cités comme autorité avec autant de confiance que des documents officiels. L'historien se fait ainsi l'écho de calomnies que le plus simple examen devrait faire rejeter. Est-il besoin de citer le chapitre XIX (page 351) où les Jésuites sont accusés d'avoir abusé du tribunal de la confession d'après les rapports de Cavelier de la Salle et de D'Allet, tous deux ennemis jurés des Jésuites ? M. Parkman n'ignore pas que ce dernier, fut un des principaux auteurs de la suppression des *Relations des Jésuites*, ces annales inestimables, où M. Parkman lui-même a puisé à pleines mains, et dont il déclare la sincérité au-dessus de tout soupçon. Notre orgueil national est souvent froissé par les commentaires défavorables dont il accompagne ses citations. Nous y sommes d'autant plus sensibles que notre patriotisme, toujours en éveil, nous a accoutumés à envisager notre passé sous un aspect trop idéal ; plutôt conforme à nos rêves qu'à la réalité. Trop souvent on a fait des panégyriques au lieu de l'histoire. Les livres de M. Parkman ont du moins cela de bon, qu'ils nous apprennent à examiner nos annales avec les yeux de la froide raison.

Quant au style de l'Ancien Régime, l'auteur semble avoir voulu appliquer à l'histoire le précepte qu'Horace donne aux poëtes : *Ut pictura poesis ;* peintre, il est paysagiste à la manière de Claude Lorrain. Que d'autres lui en fassent un reproche ; pour notre part, nous aimons mieux admirer le don magique qu'il possède d'animer tout ce qu'il touche ; sous sa plume les cendres du passé ressuscitent et palpitent de vie. Les personnages qu'il met en scène passent sous les yeux du lecteur et se détachent en relief avec une singulière vigueur sur les grands paysages de la nature canadienne qu'il décrit avec une poétique vérité. Aussi les critiques américains le comparent-ils à Washington Irving ; quelques-uns même le préfèrent à l'auteur d'Astoria.

V

Que dirons nous en résumé, de l'histoire de l'Ancien Régime au Canada? Elle ressemble à l'un de ces paysages de la nature canadienne, alors qu'elle étalait toute sa sauvage beauté, quand ni le feu, ni la hache de l'homme civilisé n'avaient encore déchiré le manteau de ses forêts vierges. Le voyageur européen qui l'eut contemplée, sans la connaître, par une belle matinée de printemps, aurait cru y trouver une sécurité parfaite. Rien en effet ne paraissait troubler la sécurité du sommeil primitif où elle reposait.

Aussi loin que le regard peut s'étendre à l'horizon, sur la crête bleuâtre des montagnes lointaines, ou sous le dôme des forêts, tout semble calme et inoffensif. L'air est pur et serein, un soleil éblouissant colore des nuances les plus riches et les plus variés le ciel, la terre et les eaux. L'atmosphère tiède est embaumé par les senteurs pénétrantes du feuillage nouvellement épanoui, des écorces résineuses, des plantes marines, des fleurs écloses sur la mousse ou sous la fraîcheur des bois. Une vague et mystérieuse harmonie accompagne le balancement des têtes chenues des arbres, des halliers et des hautes herbes de la prairie.

Tout semble inviter à se confier à cette séduisante nature; toutefois, bien imprudent aurait été le voyageur qui se fut aventuré sans arme, dans le labyrinthe de ces forêts, qui se fut endormi sans crainte, sous leurs frais ombrages. Plus d'un être dangereux se glissait sous la feuillée, se cachait au fond des cavernes inconnues. Derrière l'angle des rochers était tapi le farouche Iroquois, prêt à lancer sa flèche, ou à se précipiter sur sa proie, le tomahawk à la main, en poussant son terrible cri de guerre.

Le livre de M. Parkman a quelque chose de la fascination et des dangers de notre antique nature. Le lecteur prudent ne doit s'y engager ni sans arme ni sans boussole.

Quant au critique qui juge au point de vue catholique, quelle impression recueille-t-il de cette lecture? Après avoir lu, étudié, médité, il ferme le livre, avec un soupir, l'esprit partagé entre un sentiment d'estime et de regret; d'estime pour l'auteur dont il ne peut s'empêcher d'admirer le caractère et le talent; de regret, en songeant que tant de brillantes qualités sont mises au service d'une cause hostile au catholicisme.

Rivière-Ouelle, Mars, 1875.

LE CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

8 *Décembre* 1867.

J'assistais hier à cette belle et touchante cérémonie, et vous dirai-je les suaves émotions que j'y ai éprouvées ? Imaginez une charmante matinée de printemps, toute éclatante de lumière, égayée de chants d'oiseaux, inondée de parfums de fleurs naissantes, qui vient tout-à-coup vous réjouir au milieu de cette froide et pâle saison d'hiver qui commence, et vous aurez quelque idée de l'effet de cette fraîche et rayonnante solennité. Ce contraste n'en était pas le moindre charme.

Tandis qu'au dehors tout est morne et désolé, que le givre et la neige jettent leur blanc linceul sur tout ce qu'ils touchent, que les nuages gris d'hiver ne laissent descendre qu'une terne lumière, que l'air muet et frileux ne répète que les gémissements de la bise qui vous glace plus encore le cœur que les doigts, voilà que tout-à-coup je me suis trouvé transporté en pleine splendeur printanière, en mettant les pieds dans cette petite chapelle du séminaire, si gracieuse dans sa simplicité, parée en ce moment de ses plus beaux habits de fête. Parfums, harmonie, rayons ;—Ivresse de l'ouïe, du regard et de l'odorat,—fleurs à profusion, fleurs d'autels, guirlandes de roses enlacées autour des colonnes, fleurs d'or et de soie sur les riches vêtements ; parfums d'encens, lumière scintillante des cierges, gazouillements des voix d'enfants fraîches et pures comme des chants d'oiseaux ;—pouvais-je rêver une plus belle image de la joyeuse saison ?

Toutefois cet éclat extérieur n'était que le reflet de la jubilation intime de toute cette assistance venue de loin comme de près pour prendre part à cette fête séculaire.

La cérémonie s'est ouverte par la translation solennelle, au chant des litanies, de la statue de la Sainte-Vierge du sanctuaire intérieur de la congrégation à la chapelle du séminaire. La statue, placée sur un riche brancard, étincelant de franges, de pendentifs et de glands d'or, était portée sur les épaules de quatre élèves-congréganistes ; et a été déposée sur un trône, au milieu du chœur. La messe a été chantée par Mgr. l'évêque de Kingston, en présence de l'Archevêque assistant au trône, au milieu du nombreux clergé qui remplissait le sanctuaire. La nef était encombrée d'une foule composée, en grande partie, d'anciens congréganistes.

Les différentes parties de la messe, chantées par les élèves, et alternées par des airs de musique, ont été parfaitement exécutées.

Un ancien congréganiste, M. l'abbé Racine, a prononcé le sermon de circonstance. Nous nous garderons bien de ternir l'éclat si pur de cette fête par des éloges indiscrets ; de mêler un encens profane à ces chastes parfums de la piété. Le prédicateur qu'on avait trouvé digne d'exprimer la pensée d'une pareille solennité, pouvait-il en présence d'un tel spectacle, inspiré par de tels souvenirs, manquer d'être éloquent ?

Au sortir de la messe, une adresse a été présentée par M. le curé de Québec, au nom des anciens congréganistes, qui ont exprimé le désir de perpétuer par une offrande le souvenir de cette solennité. M. l'abbé C. Légaré y a répondu en termes émus et délicats.

Dans l'après-midi, la fête s'est terminée par le chant des *Laudes*, suivi du salut, de la consécration à la Sainte-Vierge et du *Te Deum ;* à la suite duquel la procession s'est remise en marche, précédée de la statue de Marie, qu'on est venu replacer dans son sanctuaire.

Après les divins enchantements de cette journée, en voyant défiler, une dernière fois, la procession recueillie, à la lumière de mille cierges qui brillaient dans les mains de chacun des assistants et que la tombée de la nuit rendait plus éclatants ;—en écoutant la mélodie douce et mélancolique des litanies qui se berçait lentement parmi les nuages d'encens, j'éprouvai une indicible émotion. Mille souvenirs du passé, toutes les belles années de mon enfance et de ma jeunesse m'apparurent ; je me rappelai ma vie de collége, les purs et intimes bonheurs que j'y goûtai, fleurs épanouies qui s'embellissent à mesure qu'elles s'éloignent, et que remplacent aujourd'hui *les fleurs du cimetière*, ces cheveux grisonnants qui rappellent tout le chemin parcouru—et je me pris à pleurer abondamment. Douces larmes qui ne tombaient pas solitaires parmi cette foule d'anciens élèves que je voyais, à mes côtés, émus et transportés comme moi. ***Flevimus.... dum recordaremur Sion.*** De pareilles impressions ne s'effacent plus.

LA FÊTE DE LA BONNE SAINTE-ANNE.

Mon cher ami,

Vous me demandez les notes que j'ai jetées sur mon carnet pendant mon pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne : je vous les livre dans tout leur négligé, telles qu'elles me sont venues sous l'inspiration du moment. Peut-être pourront-elles inspirer quelques bonnes pensées.

Mardi, 26 juillet, fête de sainte Anne, j'étais debout à quatre heures et demie du matin. Le départ du *St. George*, qui devait transporter les pèlerins à la bonne Sainte-Anne, était annoncé pour cinq heures ; ce qui n'a pas empêché le bateau de ne laisser le quai Saint-André qu'à six heures. Enfin le vapeur s'ébranle, et nous traversons à la Pointe-Lévi, où un bon nombre de pèlerins viennent se joindre à nous. Le bateau est littéralement encombré ; les pieux enfants d'Erin forment la majorité de ces voyageurs. Beaucoup de mères de famille avec de petits enfants dans les bras, des infirmes, des boiteux, des affligés de toutes sortes : car la bonne sainte Anne a tant de miséricordes pour les misères humaines.

Cette foule n'est ni bruyante, ni empressée : plusieurs mêmes s'occupent à lire dans leurs livres de piété, ou à réciter leur chapelet. D'autres conversent à demie voix : c'est bien là un peuple de pèlerins. Le recueillement de la foi a posé son doigt sur ces lèvres, la grâce divine a jeté un doux reflet sur ces bonnes figures.

Le beau soleil de juillet se lève sur les côtes de la Pointe-Lévi, dans une atmosphère tout empourprée et encore moîte de la rosée du matin. Une brise fraîche ride la surface du fleuve et agite le feuillage des branches de peupliers et d'érables dont le bateau est tout pavoisé.

Vers huit heures nous arrivons à la Bonne Sainte-Anne, où nous a précédés, de quelques minutes, le *Grondines* qui amène les pèlerins de Deschambault, de la Pointe-aux-Trembles et des paroisses environnantes.

Comme il n'y a pas encore de quai en cet endroit, les passagers sont obligés de subir l'ennui de descendre à terre en chaloupe.

L'église est située au pied du côteau, d'où elle se détache gracieusement sur la verdure des arbres. A une couple de lieues en arrière, la grande montagne de Sainte-Anne ferme majestueusement l'horizon. Tous les abords de l'église, la route, les champs voisins fourmillent de voitures et de pèlerins : cependant les paroissiens sont retournés dans leurs familles : la messe a été célébrée pour eux dès six heures du matin, afin de laisser l'église libre aux pèlerins.

Plusieurs membres du clergé et les messieurs du Séminaire de Québec, maintenant en vacances au Petit-Cap de Saint-Joachim, sont venus faire leur pèlerinage et assister M. le curé. Les messes et les communions se succèdent sans interruption depuis l'aurore, et l'église est toujours encombrée : ceux qui ne peuvent pénétrer dans la nef se tiennent à genoux en dehors, devant le portail ou aux fenêtres.

A dix heures commence la grand'messe des pèlerins, chantée par M. le grand-vicaire Taschereau, supérieur du Séminaire. Ne venez chercher ici ni l'éclat des cérémonies, ni les raffinements de la musique moderne : tout est simple, grave, antique. Le mâle chant grégorien exécuté par des voix de prêtres ; et, à l'offertoire, un cantique chanté par un *sauvage*, un descendant des Hurons, M. l'abbé Vincent, diacre du diocèse de Québec. La voix mélodieuse de M. l'abbé Vincent, qu'on pourrait appeler le dernier des Hurons, avait un charme tout particulier dans cet antique et vénérable sanctuaire qui a si souvent retenti des belles et naïves voix de ses ancêtres. On ne décrit pas les émotions qu'on éprouve dans un pareil lieu, à pareil jour ; il faut aller les y éprouver soi-même, se mêler à cette foule, prier, chanter, pleurer, jouir avec elle, voir les larmes d'attendrissement couler des yeux, les rayons du ciel tomber en pleines figures, la grâce d'en haut déborder à plein cœur. Comme de coutume, plus d'une béquille a été laissée dans l'église. Il y avait là une dame de New-York qui y était venue l'année dernière : elle avait complètement perdu l'usage d'un œil, et l'autre était presque éteint. Après avoir fait son vœu, elle est retournée guérie. Cette année, elle est encore venue pour renouveler ses actions de grâces à sa bienfaitrice.

Au reste, pour ma part, ce qui m'étonne ici, ce ne sont pas les miracles ; je serais beaucoup plus étonné s'il ne s'en opérait pas. Jésus-Christ, chaque fois qu'il faisait un miracle, disait : " Croyez-vous ? " Et, après le prodige, il ajoutait : " Allez, votre foi vous a guéri." Cette foule croit. Comment les miracles ne s'opéreraient-ils pas ?

Après la messe, suivie de la vénération de la relique de sainte Anne, M. l'abbé Vincent, et mon ami, le savant et trop modeste curé de Saint-Joachim, M. l'abbé Beaumont, nous examinons en curieux les nombreux ex-voto suspendus aux murs du vieux temple.

Au-dessus du maître-autel, qui est fort riche et d'un beau travail, on admire un tableau de sainte Anne dû au pinceau d'un des plus grands peintre français, Lebrun. C'est un présent de M. de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France, dont on aperçoit les armes à l'un des angles du tableau.

Les deux peintures des petits autels sont l'œuvre du père Luc Lefrançois, récollet, mort en 1685. Elles ont été données par Mgr. de Laval.

Voici maintenant, par ordre, les peintures de la nef, en commençant du côté de l'épître ;

1° Un tableau de saint Louis, roi de France.

2° Un petit tableau représentant le vaisseau du roi, ***Le Héros***, au moment où il est délivré d'un grand danger.

3° Un ex-veto qui représente le père Pierre... et l'équipage du navire ***Le Saint-Esprit***, faisant un vœu à sainte Anne.

4° Une toile où l'on voit le vaisseau de Royer engagé dans les glaces et sauvé miraculeusement par l'intercession de sainte Anne. On ne peut s'empêcher de sourire en remarquant au sommet de cette toile, sainte Anne montrant paisiblement à lire à la sainte Vierge, sans avoir l'air de s'apercevoir de la scène de danger qui se passe à ses pieds. Au reste, presque tous ces tableaux n'ont d'autres mérite que le souvenir de reconnaissance qui s'y rattache : quelques-uns sont des caricatures.

5° Un ex-veto de Louis Cypret sauvé du naufrage en 1706.

6° Une autre scène de naufrage, où l'on voit l'équipage d'un navire faisant un vœu à sainte Anne et à saint Antoine de Padoue.

7° Au-dessus de la porte latérale, un petit tableau représente grossièrement la forêt et un homme écrasé sous un arbre. Sur l'avant-scène, on aperçoit un petit chien qui a l'air de fuir en emportant quelque chose.

La légende raconte qu'un canadien, nommé Dorval, qui travaillait, seul avec son chien, dans les bois, aux environs de Tadoussac, fut entrainé par la chute d'un arbre qu'il venait d'abattre, et eut la jambe fracturée. Resté pris sous le tronc sans pouvoir se dégager, et n'espérant aucun secours dans cette solitude, il se recommanda à la bonne sainte Anne qui aussitôt lui inspira un moyen de salut. Il prit un morceau d'écorce, le trempa dans son sang, et le donna à son chien en lui faisant signe d'aller chercher du secours aux habitations. Le fidèle animal comprit la pensée de son maître, et courut au poste de Tadoussac, où son air inquiet et le morceau d'écorce, teint de sang, qu'il jetait aux pieds de ceux qu'il rencontrait, donnèrent l'éveil. Quelques hommes s'empressèrent de suivre le chien qui les guida jusqu'à son maître. Celui-ci, délivré miraculeusement, et guéri en peu de temps, vint accomplir son vœu et déposer cet ex-voto en témoignage de sa reconnaissance.

8° Du côté de l'évangile, à l'entrée de l'escalier du jubé, petit tableau sur bois, scène de naufrage entre les deux église de Beauport et de la Pointe-Lévi : caricature effrayante.

9° Naufrage du navire de M. Goulin.

10° Scène maritime, copiée, d'après un ancien ex-veto, par M. Plamondon. Le navire de M. Juing, marchand de Québec, poursuivi par trois vaisseaux de guerre hollandais, s'échappe miraculeusement par l'intercession de sainte Anne. Au moment d'être pris, un nuage l'enveloppe, le dérobe à la vue de l'ennemi et lui donne le temps d'aller chercher un refuge dans l'embouchure du Saguenay.

11o. Sainte Anne et la sainte Vierge aux pieds desquelles est agenouillée Mademoiselle de Bécancour, des Trois-Rivières, plus tard religieuse ursuline au monastère de Québec, sous le nom de mère Sainte-Trinité.

12o. Une miniature représentant une dame Riverin de Québec, agenouillée, avec ses quatre enfants, au pied de l'autel de sainte Anne.

13o. Un petit tableau, représentant le navire le ***Saint-François***, du Canada, armé par M. Lamorille, et commandé par Pierre d'Astaritz. Ce vaisseau fût démâté le 29 septembre 1732 et sauvé miraculeusement.

Des faisceaux de béquilles sont accrochés ça et là aux corniches de l'église.

Partout, dans cette maison de Dieu, on touche du doigt le surnaturel : chacun de ces objets, témoin du passé, vous crie : "Miracle." Et vous tombez à genoux, adorant Celui qui aujourd'hui comme autrefois, passe parmi nous en faisant le bien.

Je m'informe de M. l'abbé Beaumont d'où vient cette odeur de parfums répandue dans toute la nef. C'est du baume, me dit-il, que les pèlerins cueillent au bord du chemin, où il croît en abondance, et auquel ils attribuent des vertus curatives.

Au sortir de l'église, nous allons visiter, à deux pas d'ici, le ***Kremlin***, bâti sur le flanc de la montagne, parmi un épais massif d'arbres. C'est une vaste construction en pierre, flanquée de tourelles, lambrissée et peinte avec goût. Ce château, aujourd'hui abandonné, fut construit, vers 1815, [1] par M. Ranvoysé, ancien curé de Sainte-Anne.

Grand admirateur de Napoléon, il avait donné à son castel le nom, assez mal choisi, de ***Kremlin***, en souvenir de la campagne de Russie. Une jolie petite chapelle, adossée aux rochers s'élève à droite, avec son clocher élancé, à demi perdu dans la verdure.

Cette forteresse du Kremlin, qui, avec ses travaux extérieurs, avait coûté, dit-on, 90,000 francs, fut habitée pendant six ans par son propriétaire : il mourut à l'âge de soixante-et-onze ans.

---

1. Il a été récemment converti en hospice à l'usage des pèlerins.

En parcourant les salles désertes de cet édifice ouvert à tout venant, je ramassai à terre, par hasard, un vieux papier, dont la teinte jaunie attira mon attention. Le premier mot qui frappa ma vue en le dépliant, fut la belle signature du marquis de Vaudreuil. C'est un ordre de milice adressé sans doute au père de M. Ranvoysé. Expédiée douze jours seulement avant la bataille de Sainte-Foye, cette proclamation convoquait les miliciens de la côte de Beaupré, et leur ordonnait d'aller réjoindre l'armée du chevalier de Lévis qui s'avançait pour assiéger Québec.

Pendant que nous lisons ce curieux document, l'heure du départ arrive, et le sifflet du bateau-à-vapeur se fait entendre. Nous allons rendre un dernier hommage à la Bonne sainte Anne, serrer la main de M. le curé; et nous rejoignons la longue procession des pèlerins se dirigeant vers le *St. George* qui nous ramène, dans la soirée, à notre bonne ville de Québec.

Malgré qu'en ait dit le fanatique, qui rédige un certain journal de cette ville, ni moi, ni les pieux pèlerins et pèlerines de sainte Anne, nous n'avons perdu notre journée. "L'homme ne vit " pas seulement de pain, dit Jésus-Chrit, mais " de toute parole qui sort de la bouche de Dieu." Et nulle part cette parole divine ne se fait mieux entendre à l'esprit et au cœur, que dans ce sanctuaire, où, depuis des siècles, elle a consolé tant d'âmes, guéri tant de malades, essuyé tant de larmes, relevé tant de courages!

Québec, ce 28 juillet 1870.

UN SOUVENIR DE VOYAGE.

Mon cher Rédacteur,

Durant votre visite chez moi, au mois dernier, vous m'aviez fait promettre de vous envoyer une chronique pour votre feuille. Je m'en voulais, hier, de vous avoir fait cette promesse inconsidérée; car en feuilletant l'une après l'autre chaque page de mon carnet, en parcourant le parterre de mes souvenirs pour cueillir quelques fleurs qui ne fussent pas trop fanées, ma main ne rencontrait que des pavots. J'étais sur le point d'abandonner mes stériles perquisitions, lorsque j'aperçus, à l'écart, à demi-caché sous les feuilles jaunes de l'oubli, un tout petit bouquet d'anecdotes que je vous envoie. Peut-être trouvera-t-il grâce aux yeux de vos amis.

........Le 25 juillet 1867, je partais de Tours à cinq heures du matin, et je descendais à la gare de Poitiers, à sept heures et demie, par une matinée délicieuse. Le chemin de fer s'arrête, dans la vallée, au pied de la montagne, sur laquelle est située l'antique ville de saint Fortunat, évêque et poète, et du grand saint Hilaire. Aux yeux d'un Canadien, Poitiers a un faux air de notre vieux Québec. Bâti, comme lui, sur un promontoire escarpé, environné de murailles flanquées de bastions, le Clain, petite rivière qui se jette dans la Vienne, coule en serpentant, à ses pieds. On entre dans la ville par six portes fortifiées.

Je gravis la montée rapide qui tourne sur le flanc du promontoire, à peu près comme notre côte de la Montagne, et je pénétrai dans les rues étroites et tortueuses de la ville.

Après m'être installé à l'hotel de France, je me fis conduire, rue de l'Industrie, au Gésu, résidence des RR. PP. Jésuites, où je désirais serrer la main du R. P. Martin, fondateur du collége Sainte-Marie de Montréal, et qui a laissé de si excellents souvenirs au Canada.

Après quelques instants d'attente, la porte du parloir s'ouvre, et j'aperçois la bonne et placide figure du P. Martin, un peu vieillie, mais toujours lumineuse dans son auréole de cheveux blancs. Je n'avais pas encore eu le temps de me nommer, qu'il s'élance dans mes bras, m'embrasse avec effusion:

—Quoi ! s'écrie-t-il, c'est vous ! venu jusqu'ici du fond du Canada ! Depuis quand êtes-vous à Poitiers ?

—J'arrive ce matin.

—Où logez-vous ?

—Hôtel de France.

—Ecoutez ; la règle des Jésuites défend de donner l'hospitalité à aucun étranger, sans la permission du supérieur. Mais, ici, je suis supérieur, et je permets au P. Martin de vous recevoir. Portier, allez chercher les malles de Monsieur l'abbé à l'hôtel de France. Et vous, mon ami, suivez-moi ; je vais vous installer tout à côté de moi, dans la chambre même réservée au Père Provincial. Comme nous allons jaser ensemble de ce bon pays du Canada ! Figurez-vous que, depuis mon départ, je n'en ai, à peu près, reçu aucune nouvelle.

Là-dessus, après m'avoir mis en possession d'une excellente chambre dont les fenêtres s'ouvrent sur les grands arbres de la cour, nous descendons au jardin. Pendant que nous nous promenons sous les charmilles, le long des vignes en espaliers, dont les grappes de raisins se balancent à la brise, le Père m'inonde de questions sur le Canada.

—Comment est un tel ?

—Mort, lui dis-je.

—Et un tel ?

—Mort.

—Et un tel ?

—Mort aussi.

—Quoi ! s'écrie-t-il, sont-ils donc tous morts ?

—Eh bien ! oui, presque tous les vieillards de votre temps ne sont plus. Vous le voyez, quelques années suffisent pour renouveler une génération.

Un nuage de mélancolie avait passé sur le front de mon vieil ami.

—Je ne serais donc plus qu'un étranger en Canada, reprit-il avec un sourire triste.

—Oh ! non, lui dis-je, les hommes meurent ; mais les bons souvenirs ne meurent pas.

Pendant plusieurs heures, la conversation ne tarit pas ; les hommes et les choses de la vieille et de la Nouvelle-France revinrent tour-à-tour sur nos lèvres.

Je demeurai plusieurs jours dans la compagnie de cet excellent ami. Le Père Martin possède des trésors, puisés à Rome et en France, sur l'histoire du Canada. Avec une bienveillance parfaite, il me fit part de toutes ces richesse. La nuit, je travaillais ; et, le jour, le bon Père me servait de cicérone dans la ville de Poitiers.

Le Blossac, belle promenade plantée d'arbres, qui longe le bord du cap, me rappelait la terrasse de Québec. Comme ici, la montagne est escarpée : la vue s'étend au loin sur une belle plaine

ondulée, tout émaillée de bouquets d'arbres et de gracieux villages. A vos pieds, le Clain circule, à moitié endormi, sous des massifs de verdure.

Au centre de la ville, on montre, avec curiosité, une église, dédiée à saint Jean, d'une antiquité extraordinaire. Elle passe pour avoir été un mausolée qui date des premiers siècles de l'ère chrétienne.

La vétusté est incrustée sur ces murs enfumés, noircis par l'âge, couverts de mousse ; sur chacune de ces pierres tombant en poudre, creusées, trouées par les ongles du temps. On dirait un amas de cendre que le premier souffle va renverser. Je ne me souviens qu'une seule fois d'avoir vu, ailleurs, une image aussi frappante de la décrépitude monumentale : en visitant, à Londres, le cloître de Westminster, dont les arceaux, ciselés à jour, s'écroulent d'eux-mêmes, réduits en poussière.

—Vous ne partirez pas sans voir l'illustre évêque de Poitiers, Mgr. Pie, me dit le Père Martin en traversant la cour du palais épiscopal. Un instant après, nous étions dans le salon du grand évêque.

A peine le Père Martin eût-il prononcé mon nom.

—Seriez-vous, me dit Mgr. Pie, parent de M. C. . ., du Canada que j'ai rencontré récemment pendant mon voyage en Italie ?

—Je suis son frère, Monseigneur.

—Comment ! s'écria l'évêque avec un sourire, vous êtes à Poitiers depuis plusieurs jours, et vous n'êtes pas encore venu me faire obédience, vous qui êtes mon diocésain ? Savez-vous que votre famille est originaire d'Airvault à quelques lieues d'ici ?

—Je me confonds en excuses, Monseigneur.

—Eh bien, à cause de cette infraction à votre devoir, je vous condamne à venir dîner ici, demain soir, avec le Père Martin.

Le lendemain nous étions à la table de l'évêque, en compagnie de quelques intimes, et d'un général polonais, dont le nom s'éternue et finit en *ski*.

Physionomie ouverte, figure affable, le digne successeur de saint Hilaire, a la conversation enjouée d'un enfant, avec les grandes paroles d'un esprit supérieur.

—J'ai bien connu, dit-il en me donnant le bras, sans cérémonie, après le dîner, et en me conduisant à travers les superbes allées de son jardin ; j'ai bien connu votre saint évêque de Montréal.

A ce propos, savez-vous pourquoi il y a toujours, à Montréal, un chanoine honoraire de Chartres, et à Chartres, un chanoine honoraire de Montréal ?

—Non, Monseigneur, j'avoue que j'ignorais même ce fait.

—C'est toute une histoire.

Natif moi-même du pays chartrain, j'étais vicaire-général de Chartres, lorsque nous reçûmes, il y a plusieurs années, la visite de Mgr. Bourget.

Dans le cours de la conversation, il dit qu'il était originaire de Chartres, et que c'était une tradition dans sa famille, qu'avant de quitter sa ville natale, son ancêtre était venu, selon la coutume des voyageurs, faire un vœu à Notre-Dame de Chartres, et qu'avant de partir, il avait gravé son nom et la date de son départ sur le pourtour du chœur de la cathédrale. Je serais curieux, ajouta-t-il, de constater s'il en existe encore quelque vestige.

—Rien de plus facile, lui dis-je ; et nous nous dirigeâmes, sur le champ, vers la cathédrale.

Après quelques instants de perquisition, je vis tout-à-coup Mgr. de Montréal se précipiter à genoux et prier avec une ferveur extraordinaire, pendant que de grosses larmes tombaient de ses yeux. Il venait de lire, en toute lettre, le nom de son aïeul, tracé, là, sur la pierre, plus de deux cents ans auparavant, avec la date de son départ.

Après avoir prié, pendant quelque temps, à l'endroit même où s'était agenouillé son vénérable ancêtre, avant de quitter son pays pour aller fonder une famille au Canada, Mgr. de Montréal se releva, la figure illuminé et toute baignée de larmes.

—En reconnaissance, me dit-il, du bonheur que vous venez de me procurer, je vous crée chanoine honoraire de Montréal.

De retour à l'évêché, nous nous empressâmes de raconter cet incident à Monseigneur de Chartres.

—Monseigneur, dit ce dernier en s'adressant à l'évêque de Montréal, je ne veux pas être en retard de générosité avec votre Grandeur. Désormais il y aura toujours un chanoine honoraire de Chartres à Montréal............

Cet honneur appartient aujourd'hui à M. le grand-vicaire Trudeau.

Québec, 26 novembre 1870.

LA PÊCHE AUX MARSOUINS

DANS LE FLEUVE SAINT-LAURENT.

PRÉCIS HISTORIQUE — MŒURS ET CAPTURE DU MARSOUIN — PRÉPARATION DE SES DÉPOUILLES — HUILES ET CUIRS.

I.

Les voyageurs qui parcourent le Saint-Laurent entre la traverse de Saint-Roch et le Golfe, observent un spectacle aussi curieux qu'intéressant, et tout particulier à notre fleuve et à ses parages : c'est la vue des troupeaux de marsouins qui viennent respirer et se jouer à la surface de l'eau. Durant les beaux jours, lorsque le temps est calme, et qu'ils ne sont effrayés par aucun bruit, on les voit nager autour des embarcations, et l'on entend distinctement le sourd ronflement de leur respiration.

L'éclatante blancheur de leur peau contraste avec le vert sombre des flots, et les fait paraître comme des glaçons couverts de neige. Quand ils se montrent, on voit d'abord leur tête ronde, puis un jet d'eau qu'ils lancent de leur soufflet à quelques pieds en l'air, et successivement leur cou et leur dos. Quelquefois on aperçoit la femelle portant son petit sur sa queue ; celui-ci, qui est d'un gris bleu, semble se tenir fermement attaché, comme s'il faisait le vide entre lui et sa mère. Lorsque celle-ci a deux petits, on les voit appuyés de chaque côté de ses nageoires. Au reste, ils paraissent avoir la faculté d'adhérer solidement sur toutes les parties de leur mère. On observe seulement que, pendant qu'elle les allaite, elle se penche d'un côté en nageant. Son lait est abondant et épais, il ressemble assez à celui de la vache, auquel serait mêlé une assez forte dose de carbonate de soude ; ce qui lui donne une saveur alcaline.

Rien n'est étrange et singulier comme d'entendre, durant le silence de la nuit, leurs puissants soupirs qui s'élèvent à chaque instant de tous les points de l'horizon.

Le marsouin n'appartient pas au genre des poissons. C'est un mammifère de la famille des souffleurs, et de l'espèce des dauphins, que les naturalistes désignent sous le nom de marsouins globiceps, ou à tête arrondie. Comme le dauphin, il a deux nageoires; et la queue posée horizontalement. Il ne se rencontre, paraît-il, que dans les parages du Saint-Laurent et de la Baie d'Hudson. Sa longueur varie de quinze à vingt pieds. On en a capturé quelques-uns qui mesuraient jusqu'à vingt-cinq pieds. Son oreille est presque imperceptible. C'est une légère cavité qui n'est guère plus grosse qu'une tête d'épingle : cependant il a l'ouïe extrêmement délicate, et le moindre bruit l'effraie.

On croit que les marsouins vivent très-vieux. Du moins, si l'on observe les dents de ceux qui paraissent les plus âgés, on constate qu'elles sont extrêmement usées, quoique leur émail soit très-dur, et que la nourriture ordinaire du marsouin, composée de petits poissons, soit d'une nature qui offre peu de résistance à l'action de ses mâchoires.

II.

La capture de ce superbe cétacé dut tenter l'avidité des anciens habitants de la Nouvelle-France. Aussi voit-on que la pêche du marsouin a commencé à être faite dès la fin du 17e siècle. Ce fut le hasard qui fit découvrir aux colons que le marsouin pouvait se prendre dans les *tentures* de pêche. Les premiers que l'on prit furent trouvés dans des pêches aux harengs, où ils étaient entrés en poursuivant le petit poisson. Il y a une trentaine d'années, quelques-uns ont encore été capturés de la sorte à la Rivière-Ouelle.

C'est à la pointe formée par cette rivière et par le fleuve Saint-Laurent que furent tendues les premières pêches aux marsouins.

Dans les dernières années du 17e siècle, (entre 1680 et 1699) M. de Vitry, membre du conseil Souverain à Québec, obtint de Louis XIV l'autorisation de construire une pêche à la Rivière Ouelle. Il fit, en outre, au roi la demande de deux milles livres de fil à morue, et de la même quantité de cordage de un et deux pouces. Après avoir obtenu ce premier don, il demanda et obtint une somme de cinq cents livres. L'année suivante les mêmes gratifications furent faites au sieur de Vitry ; mais il parait que son entreprise ne réussit pas.

Une nouvelle tentative fut faite en 1705, et fut couronnée de succès. Depuis cette époque, on n'a jamais cessé de tendre la pêche aux marsouins de la Rivière Ouelle : cette entreprise ayant toujours été fort lucrative.

La première concession de la pêche aux marsouins fut faite, le vingt juillet 1707, à six habitants de la Rivière-Ouelle par l'intendant Raudot. Voici le texte de cette concession :

" Jean Delavoye, Etienne Bouchard, Pierre

" Soucy, Jacques Gagnon, Pierre Boucher et " François Gauvin nous ayant exposé qu'étant " habitants de la Boutheillerie, sur la Rivière-" Ouelle, proche voisins les uns des autres, " qu'ils se seraient unis ensemble pour faire la " pêche du marsouin dans la devanture de leurs " terres à la pointe de la dite Rivière-Ouelle qui " est un endroit très-propre pour faire la dite " pêche, laquelle même ils ont commencé de-" puis deux ans, et ce suivant le droit de pêche " qu'ils ont par leur contrat de concession, et " comme quoy qu'ils usent de leur droit, ils " pourraient être troublés dans l'exercice de " la dite pêche, ils nous demandent qu'il nous " plaise les autoriser pour continuer la dite en-" treprise. Le Sieur de Boishébert, seigneur de " la dite Terre de la Boutheillerie, entendu, qui " nous a dit que par leur contrat de concession " le dit droit de pêche leur avait été accordé et " qu'il ne s'opposait point à leur demande, à " laquelle ayant égard,—

" Nous autorisons l'union faite entre les sus-" nommés pour faire la pêche au marsouin dans " la devanture de leurs habitations, défendons " de les y troubler à peine de tout dommage et " intérêt.

" Fait à Québec ce vingt juillet, 1707.

" (Signé) RAUDOT."

Les six premières parts de la pêche passèrent successivement aux descendants des propriétaires, et furent subdivisées parmi un si grand nombre de familles que, de nos jours, il était à peu près impossible de retracer les droit de chacun. C'est afin de se reconnaître au milieu de cette confusion, et de constater les titres des différents propriétaires, que la société de la pêche s'est constituée en corporation légale par un acte de la législature de la Province de Québec passé en 1870.

On doit remarquer à la louange de cette société que depuis plus d'un siècle qu'elle subsiste, jamais aucun procès n'est venu troubler la paix parmi un si grand nombre d'associés. C'est un fait qui vient en contradiction avec la réputation chicanière acquise à la race normande, dont la plupart des Canadiens tirent leur origine.

Le dixième des huiles provenant de la pêche, que les seigneurs de la Rivière-Ouelle ont toujours perçu depuis 1748, ne relève pas, comme on serait porté à le croire, du droit féodal ; car le droit de pêche avait éte concédé aux censitaires en même temps que leurs terres. Mais à la suite d'une contestation survenue entre eux et les pêcheurs de l'anse de Sainte-Anne au sujet de leurs limites mutuelles, ils eurent recours, pour obtenir justice, à l'influence de la seigneuresse, madame de Boishébert, veuve du fils du premier seigneur de la Rivière-Ouelle, M. de la Bouteillerie. Ce fut en considération des services qu'elle leur avait rendus en cette occasion, et de l'engagement qu'elle prit de les protéger à l'avenir, tant par elle-même que par ses héritiers dans la seigneurie, que les propriétaires de la pêche lui abandonnèrent le privilège du dixième des huiles dont les seigneurs ont joui jusqu'à nos jours.

Il existe, parmi les papiers de la pêche, une ordonnance du trop fameux intendant Bigot, pour réprimer certains abus, et dont quelques dispositions assez singulières méritent d'être connues :

" Sur les représentations qui nous ont été " faites par les seigneurs de la Rivière-Ouelle " que les habitants de la dite coste vont tirer des " coups de fusils sur une pointe à laquelle il a " établi une pêche à marsouin, et y mettent " même leurs bestiaux, sans aucun droit, ce qui " lui cause un tort considérable, attendu que le " poisson s'éloigne de la dite pointe : nous fai-" sons défense aux habitants du dit lieu de la " Rivière-Ouelle et à tous les autres d'aller tirer " des coups de fusils sur la dite pointe et d'y " mettre leurs bestiaux, à peine contre les con-" trevenans de confiscation des bestiaux et en " outre de vingt livres d'amende contre les pro-" priétaires des dits bestiaux et contre les chas-" seurs, applicable à la fabrique de la paroisse. " Sera la présente ordonnance lue et publiée à " la porte de l'église du lieu.

" Fait à Québec le 22 juin, 1752.

" (Signé,) BIGOT."

Quelques spéculateurs anglais, entre autre MM. Lymburner et Crawford de Québec, prirent à bail, le 25 janvier 1798, la pêche de la Rivière-Ouelle. Mais comme ils ne surveillèrent pas par eux-mêmes les opérations, ils firent des pertes considérables qui furent une des causes de leur faillite, et qui les contraignirent à résilier leur contrat en 1804.

Les désordres auxquels se livrèrent, à la pointe de la Rivière-Ouelle, les agents des bourgeois de Québec, comme on les appelait, sont restés célèbres dans la mémoire des habitants du lieu. Ils ont fourni de texte à plusieurs légendes, plus ou moins fantastiques, qui ont effrayé, pendant longtemps, les imaginations superstitieuses, et qu'on se plait à raconter, le soir au coin du feu, pour amuser les *jeunesses*. Plusieurs anciens prétendaient avoir entendu le bruit d'orgies diaboliques qui se prolongèrent même après le départ des employés de la compagnie anglaise.

La maison de la Pointe a été regardée, longtemps après, comme une habitation redoutable, et hantée, selon l'idée d'un grand nombre de gens. Il y avait alors peu de personnes qui eussent osé y coucher seules la nuit. L'isolement de cette maison près du fleuve à l'extrémité de la Pointe, ombragée encore aujourd'hui par la forêt, et le passage fréquent des Sauvages qui avaient l'habitude d'y venir camper, ont contribué à entretenir ces mystérieux souvenirs.

Les associés de la pêche ont réussi à discréditer les fables qui ont eu cours pendant bien

des années, mais en expiation des scandales commis par les étrangers, et pour attirer la protection du ciel sur leurs travaux, ils ne manquent jamais de faire bénir la pêche, chaque printemps. Leurs pieuses croyances se révèlent encore par les croix qui sont plantées ça et là le long du rivage.

Nous dirons plus loin les luttes sanglantes que nos pêcheurs font, sur la grève, contre leurs captifs aquatiques. Remarquons, en passant, que cette Pointe n'a pas toujours été témoin de combats aussi pacifiques. En 1690 entr'autres, un détachement de la flotte anglaise qui remontait le fleuve, y avait fait une descente, les habitants s'armèrent en toute hâte, et, conduits par leur brave curé, M. de Francheville, armé comme eux du mousquet, ils assaillirent vigoureusement les ennemis, et les forcèrent à se rembarquer plus vite qu'ils n'étaient venus.

Voici la manière originale dont ce fait est raconté dans une relation de l'époque :

"Les ennemis s'étaient flattés de mettre à " terre sans opposition. Lorsqu'ils furent aux " premières habitations, ils crurent qu'il n'y " avait qu'à débarquer et se mettre à table. Ils " furent surpris que, pour la première entrée, on " leur servit une salve de coups de fusils. A la " Rivière-Ouelle, le sieur de Francheville, curé, " prit un capot bleu, un tapebord en tête, un " fusil en bon état, se mit à la tête de ses parois- " siens, firent plusieurs décharges sur les cha- " loupes, qui furent contraintes de se retirer au " large avec pertes."

A différentes époques, on a essayé de prendre le marsouin, sur plusieurs endroits de la côte, et particulièrement aux îles de Kamouraska et dans l'anse de Sainte-Anne de la Pocatière; mais aucun de ces essais n'a été assez productif pour encourager à les continuer d'une manière permanente. Il faut cependant excepter l'île aux Coudres, où l'on a toujours tendu depuis assez longtemps, à peu d'interruptions près.

Dans ces derniers temps, on a fait diverses tentatives pour noyer le marsouin au moyen de rets, mais le petit nombre qu'on a réussi à prendre de la sorte n'a pu suffire à donner du crédit à ce nouveau procédé.

Les savants des Etats-Unis ont fait, dans ces dernières années, des études spéciales sur notre marsouin.

En 1860, la célèbre société américaine, connue sous le nom de *Smithsonian Institute*, a fait préparer et transporter un squelette de marsouin destiné à son musée d'histoire naturelle ; et cette même année elle devait envoyer un de ces préparateurs, pour faire empailler un spécimen.

Il y a quelques années des Américains de Boston ont acheté un marsouin vivant qu'ils ont transporté par les chars, dans une vaste caisse remplie d'eau et de varech. Il a été exposé dans un immense bassin construit en verre, où il a excité la curiosité de la foule; malheureusement il est mort peu de temps après son arrivée à Boston.

Un autre a été conservé vivant, pendant dix-huit mois, à New-York au musée de Barnum, où des milliers de visiteurs l'ont vu traîner une nacelle dans son aquarium.

III.

La pêche aux marsouins de la Rivière-Ouelle est construite au moyen de perche de dix-huit à vingt pieds de longueur, plantées à environ un pied et demi les unes des autres, sur la grève qui, en cet endroit, assèche à environ un mille et demi de la ligne de la haute marée. La *tenture* de la pêche exige, chaque année, l'emploi de 7200 perches. Du temps des *bourgeois*, on liait ces perches entre elles par un double rang de cordes ; mais l'expérience a prouvé que cette précaution était superflue.

Le demi-cercle, que forme la pêche, a trente-huit arpents, ou un mille et un tiers de longueur ; et se termine, à cinq arpents du bout de la Pointe, par une courbe plus rentrante, qu'on appelle le *raccroc*.

Cette ouverture sert de porte à la pêche. On a coutume de la tendre du huit au vingt-cinq d'avril, époque vers laquelle arrivent le caplan et l'éperlan qui viennent frayer le long de la grève. Comme ces petits poissons forment l'une des premières et la plus abondante pâture du marsouin, au printemps, c'est alors qu'il s'approche de terre et se met à leur poursuite. L'heure de la marée montante est le moment du fraie ; c'est aussi l'heure de son repas. Il est maigre et affamé, lorsqu'il fait son apparition, et il se gorge d'aliments avec une telle voracité qu'en huit ou dix jours, il acquiert cinq ou six pouces de graisse, et quelquefois jusqu'à huit pouces. Cette graisse le recouvre tout entier d'une enveloppe que les pêcheurs nomment *capot*. On explique la promptitude avec laquelle il prend cet énorme embonpoint par la facilité d'assimilation qu'offre sa nourriture, et par le développement considérable de son appareil digestif.

Les propriétés soporifiques du caplan et de l'éperlan sont fort connues ; il n'est donc point surprenant que le marsouin, après s'en être repu, éprouve une langueur et une somnolence qui le rendent insouciant et plus facile à capturer. Les pêcheurs redoutent ceux qu'ils appellent les *savants* ou *coureurs de loches :* ce sont de

vieux marsouins, vrais renards de mer, qui ont échappé à plus d'un danger, et qui passent au travers des perches sans aucune crainte. On en voit qui se tiennent à l'entrée de la pêche, qui donnent l'alarme aux troupeaux avec une étonnante sagacité, et qui souvent les empêchent de s'y engager. S'il ne réussissent pas à les arrêter, ils leur servent de guide, et trop souvent les entraînent à leur suite au travers des perches. Ces *savants* ne peuvent être capturés que lorsqu'ils sont devenus extrêmement gras et stupides par l'excès de leur gloutonnerie.

Le spectacle qu'offrent les troupeaux de marsouins, à l'heure où ils pêchent en cotoyant le rivage, est unique dans son genre. Quand on a, une fois, contemplé une pareille scène, on ne l'oublie plus.

Au mois de mai dernier, plusieurs personnes de l'endroit en ont été témoins dans les circonstances les plus favorables. La journée qu'elles avaient choisie pour aller se placer sur les rochers du bout de la Pointe, afin d'y jouir de ce spectacle, était magnifique ; et ces superbes cétacées se montraient avec une abondance qui ne s'était pas vue depuis longtemps : ils fourmillaient dans l'anse de Sainte-Anne, et dans l'embouchure de la Rivière-Ouelle. A la fin du montant, on les voyait doubler la Pointe par bandes nombreuses, en suivant leur course ordinaire ; ils longeaient les rochers, en avalant, avec avidité, le petit poisson, dont l'eau était littéralement épaissie. Comme la mer à peu de profondeur en cet endroit, ils nageaient presque toujours à la surface, et si près de la grêve, qu'il eût été facile de les atteindre d'un jet de pierre. La nappe du fleuve en était toute blanche. Les jets d'eau qu'ils lançaient de leur évent en poussant leur souffle, retombaient en courbes gracieuses, et se dispersaient en gouttelettes qui étincelaient comme des diamants au soleil.

C'est en poursuivant ainsi leur proie, que les marsouins, devenus indolents et endormis, s'engagent, sans soupçonner aucun danger, dans la porte de la pêche. Dès qu'ils l'ont franchie, l'instinct leur fait prendre le large pour chercher l'eau profonde. Ils traversent ainsi la pêche en diagonale, et rencontrent les perches, dont la longue file leur paraît comme une muraille, et dont les extrémités agitées par le courant, s'entrechoquent et les effraient. Alors ils se détournent et remontent le long de l'aile du large dans l'espoir de trouver une issue. La courbure de la pêche les ramène peu à peu vers le raccroc ; mais quand ils s'en approchent, ils s'aperçoivent que, là, l'eau est moins profonde. Ils retournent donc vers le fond de la pêche, où ils rencontrent les mêmes obstacles. Dès lors, ils sont complètement écartés, deviennent effrayés, et ne se montrent plus guère à la surface de l'eau. Après quelques nouvelles tentatives d'évasion, ils se réfugient ordinairement dans les deux endroits les plus profonds, la *mare-plate* et la *mare-creuse*. Ils nagent alors lentement, et, selon l'expression des pêcheurs, ils n'avancent plus qu'à la *sonde*. Pendant ce temps, la marée se retire rapidement.

A l'époque des grandes mers, les marsouins échouent, et il est très-facile de les tuer ; mais durant les petites mers, l'eau baisse beaucoup moins, et ils peuvent nager sur une grande étendue. Alors la chasse que leur livrent les pêcheurs est un spectacle des plus émouvants. Les hommes qui font le quart sur le rivage, ordinairement au nombre de six, descendent dans des canots en suivant le bord extérieur de la pêche. Ils franchissent les perches du côté du large, et se mettent à la poursuite des captifs. Quand ils sont en grand nombre, il faut se hâter de les tuer pour ne pas être surpris par la marée montante. On en a pris autrefois jusqu'à cinq cents dans une même marée, et dix-huit cents durant la même saison. Il y a trois ans, cent-un marsouins ont été tués de nuit dans une même marée par quatre hommes seulement ; ce qui est regardé comme un exploit peu ordinaire. Ceux-ci ne s'attendant pas à une si forte prise, n'avaient pas eu le temps d'envoyer chercher du secours.

Les pêcheurs sont armés de harpons et d'*espontons*. Le harpon est un dard muni d'oreillettes qui s'ouvrent quand on veut le retirer. Il est long d'environ deux pieds et attaché à une courroie. Il se termine par une douille dans laquelle on enfonce un manche de bois mobile. L'esponton est un dard ordinaire fixé à un manche de sept ou huit pieds. Les harponneurs lancent le harpon parfois à une bonne distance, et l'enfoncent dans le flanc du marsouin. Celui-ci se sentant piqué, bondit à la surface de l'eau, plonge et se roule pour se débarrasser du trait qui le blesse, et s'enfuit de toute sa vitesse, entraînant à sa suite le canot par la corde, dont un bout est fixé au harpon, et l'autre est retenu par un des harponneurs du canot.

Une course effrénée s'engage en ce moment ; le canot, emporté avec violence, touche à peine la surface des flots qui bouillonnent sous les énormes coups de queue du monstre marin. L'eau, en peu d'instants, devient toute rougie ; car le marsouin a une quantité prodigieuse de sang qui varie de huit à dix gallons. Bientôt il commence à se fatiguer ; alors on se rapproche de lui en retirant dans le canot une partie de la corde. Le harponneur, debout sur l'avant, lance l'esponton, dès qu'ils se voit à une bonne portée. Poussé par une main vigoureuse et exercée, le trait perce parfois l'animal de part en part, et le sang rejaillit jusqu'à deux et trois pieds hors de l'eau. Malgré ces pertes énormes, le marsouin s'agite encore longtemps avant d'expirer, si ses blessures n'ont pas attaqué la moëlle épinière. Le moyen le plus expéditif pour le tuer, est de lui enfoncer l'esponton immédiate-

ment en arrière du soufflet, ce qui lui rompt l'épine dorsale.

Qu'on se figure, si l'on peut, l'animation que présente la pêche aux marsouins, lorsqu'il y en a une centaine dans les mares, que vingt-cinq ou trente hommes sont à leur poursuite, que cinq ou six canots traînés, par les marsouins, sillonnent la pêche en tous sens, que les espontons sont lancés de toutes parts, et que les hommes sont tout couverts du sang qui jaillit à flots. Au milieu des clameurs des combattants et des *silements* plaintifs que poussent les marsouins blessés, quelques harponneurs sautent sur leur dos, d'autres s'élancent à la mer jusqu'aux épaules, et brandissent les espontons, semant partout le carnage et la mort. L'enceinte de la pêche ressemble, à la fin de cette lutte, à un lac de sang.

Il y a quelques années, les passagers d'un steamer européen furent témoins d'une pareille scène, et manifestèrent leur enthousiasme en faisant tirant une salve de coups de canon.

Le marsouin ne cherche jamais à se défendre il ne songe qu'à fuir, et comme il est de nature essentiellement moutonnière, il ne se sépare point du troupeau. Si parfois il renverse un canot, ou quelques hommes, d'un coup de queue, ce n'est que par hasard et dans sa fuite.

On a été souvent témoin, au milieu du massacre de ces pauvres animaux, de scènes de dévouement maternel vraiment touchantes : des mères, dont les nourrissons étaient enfermés dans la pêche, se sont laissées échouer et tuer en dehors des perches, plutôt que d'abandonner leurs petits.

On cite comme un fait exceptionnel un accident arrivé à l'un des harponneurs : il fut mordu à la jambe par un marsouin blessé, et traîné à une distance considérable ; mais sans doute l'animal à l'agonie n'avait saisi cet objet qu'au hasard.

Un autre harponneur, après avoir frappé de son arme, s'étant obstiné à la retenir, fut lancé en l'air par le marsouin qui se retourna subitement et le fit retomber dans l'eau la tête la première, aux grands éclats de rire de ses compagnons.

Aussitôt que tous les marsouins ont été tués, un signal convenu est fait du large aux hommes du rivage pour leur indiquer le nombre de marsouins capturés, afin qu'on leur expédie les chevaux nécessaires pour les traîner à terre sur de grosses *menoires*. Pour y attacher les marsouins, on leur perce la queue d'un trou d'environ deux pouces de diamètre, par où l'on passe des courroies. Il faut se hâter dans ce travail ; car la marée commence déjà à monter. Si l'on n'a pas de chevaux, ou si le temps manque pour emmener tous les marsouins à terre, on a recours à un ancien mode d'ancrage appelé *Barbe de Chatte*. Il consiste à fixer dans la vase huit à dix perches, formant une croix de Saint-André, sur laquelle sont liés les marsouins, où ils restent jusqu'à la marée suivante.

Lorsque toutes les charges sont formées, profitant du flottage de la marée, chacun des chevaux, dirigé par des passes connues, traîne depuis un jusqu'à cinq marsouins, si les conducteurs ne sont pas effrayés par la rapidité du montant qui facilite leur marche.

IV.

L'opération du dépècement se fait immédiatement sur le sable du rivage. Le marsouin est tourné sur le dos, et quatre dépeceurs, armés de longs couteaux, le fendent depuis la queue jusqu'au cou. Une coupe transversale est faite autour de la tête. De larges incisions séparent le lard de la chair. Le squelette est ensuite rejeté de côté et le capot, ainsi séparé, est fendu en deux dans sa longueur. On enfonce des crochets de fer aux extremités de chacune des parties qui sont traînées par des chevaux jusqu'à proximité des hangars. Un plan incliné reçoit ensuite le capot que des crochets, fixés à un rouleau, retiennent par l'extrémité inférieure. Un dépeceur détache le lard de la peau qu'on replie autour du rouleau. A mesure que le lard retombe sur le plan incliné, on le coupe en larges morceaux auxquels on donne le nom anglais de *flake* ; et on les jette dans des vastes cuves. L'huile qui coule sur le plan est reçue dans des auges.

Les pauvres ne manquent jamais de venir quérir leur part de la pêche ; et la charité proverbiale de la société ne les renvoie jamais les mains vides : chacun s'en retourne avec une *flique* dans sa chaudière, ou accrochée au bout d'une petite branche. Les associés sont convaincus que le succès de leurs travaux dépend des largesses qu'ils font à Dieu ; et leur générosité mérite réellement ses bénédictions.

Les morceaux de graisse sont subdivisés en petites parties au moyen d'une machine, et jetés dans les bouilloires. L'huile qu'on en retire est fort recherchée à cause de sa limpidité, et surtout de ses qualités lubréfiantes. Elle est encore excellente pour l'éclairage : un lampion flottant brûle jusqu'à soixante-douze heures sans s'éteindre.

A défaut d'un nombre suffisant de futailles pour recueillir les huiles, on se servait autrefois d'une espèce d'outres confectionnée avec l'estomac des marsouins préparé à cet effet, et qu'on nommait *ouiskouis*, sans doute d'après un mot sauvage.

Un marsouin donne jusqu'à trois cents pots, (une barrique et demie) d'huile.

Dans les années de grande abondance, quand il y avait deux et trois cents marsouins étendus à la fois sur le sable de la grève, une quantité

énorme d'huile se perdait, et coulait en ruisseaux dans l'anse du Grand Dégras et dans celle du Petit Dégras qui l'avoisine.

On aura une idée des profits que la pêche de la Rivière-Ouelle a rapportés à ses actionnaires par le fait que l'huile s'est vendue à un prix qui a varié de cent à deux cents piastres la barrique. Au reste, il y aurait un article à écrire sur les richesses côtières de la Pointe, dont ils sont les propriétaires. Outre le marsouin, le poisson de différentes espèces, y abonde. On attribue cette fertilité à la situation de ce promontoire qui s'avance dans le fleuve entre des anses profondes : il projette à une lieue environ au large de celle de Sainte-Anne.

Dans le seul automne de 1870, plus de cent mille anguilles ont été prises sur ce littoral et dans son voisinage immédiat.

La peau du marsouin, dont il nous reste à parler, est revêtue d'un limon ou couche gélatineuse qui s'enlève facilement par la macération. Ce limon est lui-même recouvert d'une pellicule transparente et délicate assez semblable au papier de soie : elle se détache aisément.

La peau du marsouin est très-épaisse et d'une force extraordinaire, qu'elle soit verte ou corroyée. Comme ce cuir n'a pas de grain, il acquiert un poli superbe.

Le corroyage et le tannage de ce cuir sont dus à l'esprit de recherches et d'entreprises de feu M. C. Têtu, de la Rivière-Ouelle. Les premiers essais de ce procédé furent faits il y a une vingtaine d'années, et obtinrent un plein succès. L'invention de M. Têtu a été brevetée, et a reçu l'honneur d'une médaille et d'une mention honorable aux expositions universelles de Londres et de Paris.

15 juin 1873.

ALLOCUTION AUX

MILICES CANADIENNES

Prononcée à la messe du camp de Lévis le 9 Juillet 1871.

Sanctificate bellum,
PROPHETE JOEL, C. 3, V. 9.

Soldats de la milice canadienne, le Dieu de paix, dont nous sommes les ministres, est aussi le Dieu des armées, le Dieu des combats ; voilà pourquoi la place de la religion, la place du prêtre est toujours marquée à côté de celle du soldat, et dans les camps, et durant les longues et pénibles marches, et sur le champ de bataille, et au chevet du lit du soldat blessé.

La paix est le dessein de Dieu ; mais parfois le droit a besoin de la force pour se protéger, pour se défendre, pour se faire respecter ici-bas. Voilà pourquoi la guerre est légitime, pourquoi quoi Dieu l'approuve, pourquoi les prophètes l'appellent sainte : *sanctificate bellum*, pourquoi l'Eglise, qui est si pacifique, l'Eglise qui prêche la paix, l'Eglise, dont la milice sainte ne sait que mourir et verser son sang, a pour la guerre des paroles d'encouragement et d'approbation, j'oserais presque dire, des paroles d'amour ; voilà pourquoi elle a toujours eu des prières, des supplications, des bénédictions abondantes pour le soldat, pour ses drapeaux et pour ses armes. [1] Voilà pourquoi aujourd'hui, comme tant de fois par le passé, le prêtre et le soldat se rencontrent et se donnent la main.

Soldats de la milice canadienne, afin de vous encourager à remplir fidèlement les devoirs qui vous sont imposés durant ces jours de discipline, afin de vous exciter à marcher toujours dans les sentiers de l'honneur et des vertus chrétiennes et militaires, je ne vous rappellerai pas aujourd'hui toutes les victoires éclatantes, tous les services signalés rendus autrefois à la patrie par la milice canadienne, depuis les jours de Monongahéla et d'Oswégo, jusqu'aux jours de Carillon et de Chateauguay. Je ne veux vous rappeler qu'un souvenir, et ce souvenir, je n'ai pas besoin d'aller bien loin pour le trouver.

Je n'en évoquerai point d'autre que celui qui s'élève de ces lieux mêmes où nous sommes réunis pour rendre hommage au Dieu des armées. Oui, soldats canadiens, vous n'avez qu'à jeter les yeux autour de vous, sur les deux rives de ce fleuve ; chaque coin de cette terre est un champ de bataille où vos pères ont combattu en héros pour la défense de la patrie. Prêtez l'oreille, et vous croirez entendre, dans les bruits de la nature, dans les chants de la brise, comme les voix lointaines de leurs invisibles bataillons. Vous n'avez qu'à vous baisser à terre en quelque endroit que ce soit de ce sol qui nous environne, et à prendre une poignée de terre, vous la trouverez imbibée du sang des héros canadiens, du sang de vos ancêtres, du sang des soldats de la patrie.

Ce coin de terre de l'Amérique peut être justement appelé le centre militaire de ce continent : c'est ici qu'à différentes époques, se sont joués les grands drames qui ont décidé du sort de notre Amérique. C'est sur ce rocher de Québec, que nous apercevons de ces hauteurs, que l'immortel Frontenac, sommé de se rendre, répondait si fièrement " par la bouche de ses canons."

C'est en face d'ici-même, sur cette côte de Beaupré, que les milices canadiennes gagnèrent, à force de bravoure, cette bataille de Montmorency où elles repoussèrent la formidable et vailllante armée si digne de se mesurer avec elles.

C'est sous les murs de Québec que les deux héros, Wolfe et Montcalm, sont tombés, enveloppés tous deux, vainqueur et vaincu, dans le même manteau de gloire.

A deux pas plus loin, Lévis, avec les débris de l'armée canadienne, venait remporter cette victoire de Ste. Foye, la dernière des armes françaises en Canada, victoire disputée avec tant d'acharnement et d'héroïsme mutuels. C'est là que notre dernier général français fit jaillir un dernier reflet de gloire sur le drapeau de la France, au moment où il allait repasser les mers pour ne plus reparaître sur nos rivages.

Et, dans des temps plus rapprochés de nous, en 1775, c'est encore devant Québec que les milices canadiennes, fidèles au drapeau d'Albion, repoussaient l'armée d'invasion américaine ; et c'est au pied même de la citadelle que le général Montgomery venait tomber sous les balles des soldats de la patrie.

Et savez-vous à quelle source ces braves allaient puiser ce courage qui leur faisait affronter la mort sans sourciller, sans pâlir ? C'est dans leur foi vive, dans leur piété ardente, dans leur religion.

Soldats ! je n'ai qu'un mot à vous dire, mais ce mot résume tout : Soyez plein de foi comme eux, et vous serez dignes d'eux, vous serez braves, comme eux.

---

1 Voir *passim*, le panorama des prédicateurs.

Est-il besoin de vous faire remarquer la beauté, la magnificence du spectacle que vous offrez en ce moment par cet acte de piété qui vous réunit autour de cet autel ? La messe célébrée dans un camp, c'est là un spectacle unique par sa grandeur et devant lequel aucun homme d'intelligence et de cœur ne peut rester insensible, surtout quand il se déroule dans un pareil lieu ; sur ce rivage si pittoresque, avec ses champs de verdure, ses bosquets d'arbres, ses côteaux qui s'élèvent jusqu'ici, comme un vaste amphithéâtre d'où l'on découvre un des plus beaux points de vue du monde. Tout ici est plein de majesté et d'harmonie: cet autel rustique, orné de drapeaux, dressé au Dieu des armées: sur l'autel la croix et l'épée qui s'unissent et brillent ensemble : le prêtre, vêtu des ornements sacrés, qui domine toute la scène et qui va, dans un instant, élever l'Auguste Victime au-dessus des fronts prosternés: autour de lui pressés comme à l'assaut, avec leurs baïonnettes qui étincellent, avec leurs sabres qui brillent aux rayons du soleil, les bataillons d'infanterie, l'artillerie, les escadrons de cavalerie, tous prosternés dans la même prière : deux accents de cette prière sublime, les fanfares militaires, les roulements du tambour qui font retentir les échos et se mêlent à la grande voix du canon qui fait trembler la terre.

A deux pas d'ici, la forêt qui balance dans les airs ses rameaux embaumés, l'érable national qui agite devant nous son feuillage symbolique. Au loin, tout autour, fermant l'horizon, les grandes montagnes qui ouvrent, tout près de nous, à nos pieds, leurs bras gigantesques pour laisser passer le plus beau fleuve du monde. C'est cette immense nature qui sert en ce moment, d'autel pour le sacrifice.

Peut-on imaginer un spectacle plus capable d'élever l'âme vers Dieu! L'homme parle à quelques hommes par les sens, Dieu seul parle à tous par l'âme. L'esprit de Dieu domine sur tous les esprits.[1] " Quand vous serez réunis ensemble pour prier, dit-il, mon esprit sera au milieu de vous." Soldats, l'esprit de Dieu est au milieu de vous, précisément parce que vous êtes réunis, réunis comme chrétiens et comme soldats, parce que vous placez l'épée à côté de la croix.

Nous ne craignons pas de l'affirmer : si, en vous relevant de cette prière, après avoir été bénis par la main du prêtre, vos bataillons avaient à rencontrer l'ennemi, ils seraient plus terribles, plus redoutables qu'en tout autre temps. Qu'on nous montre, dans les livres de l'antiquité, une harangue de général plus éloquente que la bénédiction de Dieu.

Et maintenant, ô Dieu des armées, maître souverain de la guerre et de la paix, qui dissipez les complots, qui calmez les tempêtes, qui brisez, quand vous le voulez, le glaive tiré pour le combat : *Qui conteris bella*, venez, à ma voix, descendre sur cet autel, venez bénir vous-même cette armée, rendez-la terrible à tous les ennemis de la paix, de l'ordre, du repos public, à tous ceux qui, jaloux de notre gloire et de notre prospérité, tenteraient de les troubler : *Ad dissipandas gentes quæ bella volunt.* Que les armes portées par ces soldats deviennent un gage de paix et de sécurité pour la patrie. Et qu'en saluant, à leur retour de ces exercices de discipline, ces généreux enfants, le Canada, rendant grâce à Dieu, puisse dire avec un orgueil légitime : Au jour du combat, ils seront les dignes fils des héros de Carillon, de Sainte Foye et de Châteauguay.

Ainsi-soit-il.

1 Le Colonel Ambert.

DISCOURS
EN FAVEUR DE LA FRANCE

prononcé dans la cathédrale de Québec, le 12 mars 1871,

A l'occasion d'une circulaire publiée par l'Archevêque de Québec.

Mes frères, les plus puissants motifs qui peuvent nous engager à faire de nouveau et généreux sacrifices pour la France, sont indiqués dans cette belle circulaire de notre archevêque dont vous venez d'entendre la lecture. Il suffira de les développer en quelques mots.

Mes frères, nous sommes fiers de notre nationalité, de notre origine française ; et nous en avons le droit. Quand on est les fils de la France, on n'a pas de plus beau titre à chercher sur la terre.

Mais il y a trois choses qui nous ont été léguées par nos ancêtres et qui nous sont tous particulièrement chères, pour lesquelles nous avons toujours combattu, pour lesquelles nous sommes prêts à verser tout notre sang, parce que ces trois choses sont l'âme et la vie de notre nationalité, parce qu'elles l'ont protégée et conservée à travers tous les obstacles, parce qu'elles l'ont faite grande, malgré tous les envahissements.

Ces trois choses sont, notre religion, notre langue et nos lois. Or, ce triple trésor, c'est de la France après Dieu, que nous le tenons; c'est à la France que nous en devons l'éternelle reconnaissance.

Lorsqu'un Français, grand génie autant que grand chrétien, vint planter le drapeau blanc sur le promontoire de Québec, cette triple semence, renfermée dans les plis de ce drapeau, se répandit sur notre sol, et protégée par l'épée de la France, y germa et produisit bientôt d'abondants fruits.

Pendant un siècle et demi, la France nous a fait l'aumône de ce qu'elle avait de plus précieux et de plus cher. Non contente de nous donner son or pour défricher nos terres, ses soldats pour protéger nos familles, elle nous a donné ses martyrs, ses saints missionnaires qui sont venus ici prêcher l'Evangile, arroser et féconder notre pays de leur sueur et de leur sang. Elle nous a donné ses vierges admirables, ces nobles femmes issues du plus pur de son sang, qui ne nous ont pas seulement fait l'aumône, de leur fortune, mais aussi l'aumône de leur avenir, l'aumône de leur bonheur; qui sont venues ici sacrifier leur vie tout entière pour donner l'éducation à celles qui, plus tard, devaient être nos ancêtres, et qui devaient donner le jour à cette forte race canadienne-française, dont nous avons l'honneur de faire partie.

Car, tandis que les autres nations venaient en Amérique dresser des comptoirs, la France y élevait des autels.

Mes frères, si nous sommes quelque chose, c'est par la France que nous le sommes. Et si jamais nous abandonnons le précieux héritage que nous avons reçu d'elle, nous n'aurons plus rien à perdre, nous aurons cessé d'exister comme peuple canadien français.

La France a donc à notre affection et à notre dévouement les titres d'une mère.

Et nous, qu'avons-nous fait pour la France, notre mère-patrie ? Heureusement, jusqu'à ces derniers temps, toujours victorieuse et prospère, elle n'a eu guère besoin de nos faibles secours. Mais l'heure de la reconnaissance est arrivée ; et n'oublions pas que le monde, nos ennemis surtout, ont les yeux fixés sur nous, et sont prêts à nous juger. La France elle-même est ici présente, dans cette église, en la personne de son digne représentant :[1] elle nous écoute et se souviendra. C'est à nous de montrer que nous sommes encore dignes d'elle et de nos ancêtres.

Loin de nous la pensée de lui reprocher ses fautes ; laissons à nos ennemis et aux lâches le soin de lui jeter la pierre et d'insulter au vaincu. Ils étaient les premiers à l'adulation : il est juste qu'ils soient les premiers à l'injure. Au reste la plus haute autorité qui soit sur la terre s'est chargée de prendre elle-même la défense de la France dans son malheur. Ecoutez ce que dit le Souverain Pontife dans une lettre qu'il vient d'adresser au vénérable archevêque de Tours. Vous y verrez comment Pie IX témoigne à la France sa reconnaissance et celle de toute l'Eglise :

" Plein du souvenir des marques éclatantes de dévoument et d'affection filiale que cette généreuse nation nous a prodiguées en toute circonstance et jusque dans nos plus grandes tribulations, nous avons prié ardemment le Dieu des miséricorde de nous faire connaître comment nous pourrions nous acquitter un peu envers elle de la dette de notre reconnaissance pour ses importants services, et par quel genre de soulagement il nous serait possible de lui venir en aide dans ses épreuves .....

" Nos actions de grâce envers la divine bonté

---

1. M. Gauthier, consul général de France à Québec.

n'auraient pas de bornes, si elle daignait se servir de notre ministère et de notre coopération pour procurer à la France un si grand bien..."

Mes Frères, à ses titres qu'énumèrent le Souverain-Pontife et que possède la France au respect et à la reconnaissance du monde catholiques, nous, canadiens-français, nous devons ajouter celui d'enfant de la France.

Et s'il fallait chercher dans les Livres Saints un exemple de la conduite que nous devons tenir, je vous dirais: Lorsque Jérusalem était en ruines, que la Judée était dévastée, et que le peuple d'Israël était captif à Babylone, ses enfants ne se joignaient pas aux insultes que lui prodiguaient ses cruels vainqueurs, mais alors ils redoublaient d'amour et de témoignage d'affection pour leur malheureuse patrie. Nous pouvons emprunter aujourd'hui les touchantes paroles que proféraient les enfants d'Israël; Ah! si jamais je t'oublie, ô ma patrie! ô France, ma mère! que ma main droite se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais.

Mais ce ne sont pas de vaines et stériles paroles qu'on attend de nous, ce sont des actes.

Et pourrions-nous, sans rougir, rester insensibles, quand l'Europe entière, quand les deux continents se sont émus à la vue des malheurs de la France.

L'Angleterre, la noble et généreuse Angleterre, s'est mise à la tête de ce mouvement. Vous le savez, dans une assemblée immense, tenue à Londres sous la présidence du Lord-Maire, une liste de souscription s'est élevée à la somme de plus de deux-cent-cinquante mille piastres. Les secours en argent envoyés aux blessés de l'armée française s'étaient déjà élevés à plus d'un demi-million de piastres.

La Belgique, la Suisse, les Etats-Unis, ont suivi cette généreuse impulsion. Un seul citoyen de New-York, Mr. Stewart, a donné et expédié, à ses propres frais, mille quarts de farine pour les malheureuses victimes de la guerre. Que dis-je? l'Allemagne elle-même l'Allemagne ennemie est venue au secours de la France.

La ville de Montréal vient d'entrer, avec un enthousiasme digne de tout éloge, dans ce magnifique mouvement de charité. Dans une assemblée publique, une première liste de souscription s'est élevée à plus de dix mille piastres, et promet d'augmenter encore considérablement.

Mes Frères, en présence de si beaux exemples, Québec, la ville française de l'Amérique, restera-t-elle en arrière?

J'ose dire: non! Le passé répond pour l'avenir. Déjà une requête adressé au maire pour le prier de convoquer une assemblée publique dans le dessein de venir au secours de la France a été signée par les principaux citoyens de toutes les origines. Car, ici, nos concitoyens, anglais et irlandais, ont compris qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de sympathie nationale, mais d'une œuvre d'humanité chrétienne.

Donnez donc, mes frères, donnez largement, afin que nous restions dignes de nous-mêmes et de nos frères, dignes de la fière et généreuse nation à laquelle nous sommes soumis et qui vient de nous offrir un si bel exemple.

Donnez, afin que la France se relève plus tôt de ses désastres, et nous envoie, à travers l'Océan, ce cri d'une mère, reconnaissante: Merci, mes enfants!

Donnez, afin que nos ennemis ne se réjouissent pas de notre abandon, et ne soient pas les premiers à nous jeter, avec mépris, le reproche d'ingratitude.

Donnez, afin que Dieu nous bénisse de cette marque de piété filiale et nous récompense au centuple selon cette promesse: *Qui honorat matrem sicut qui thesaurisat.* Celui qui honore et assiste sa mère accumule des trésors.

Donnez, afin que les cendres de nos ancêtres français qui reposent sous le parvis de ce temple frémissent d'allégresse au fond de leur sépulcre, et puissent dire; Dormons en paix, c'est encore ici la France!

ADRESSE

AU SOUVERAIN PONTIFE

présentée par les Dames Catholiques de Québec en 1871.[1]

A NOTRE TRÈS-SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX,

L'Infaillible vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Saint-Pierre, et le chef suprême de l'Eglise catholique sur la terre.

Très Saint Père,

Ne formant qu'un cœur et qu'une âme avec le Chef Auguste de l'Eglise, nous, les Dames Catholiques de Québec, nous venons nous prosterner humblement à ses pieds pour Lui protester de notre profonde vénération et de notre attachement inviolable. Avec tous les catholiques de l'univers, nous avons été indignées et profondément affligées des criantes injustices et des outrages sacriléges dont le Vicaire de Jésus-Christ a été abreuvé, surtout depuis l'envahissement et la spoliation impie des domaines de l'Eglise par les troupes révolutionnaires de l'Italie.

L'affection toute filiale et le tendre dévouement au Souverain Pontife des Dames Canadiennes sont loin de lui être inconnus. Déjà il y a quelques années, lorsque l'impiété méditait les sinistres et infâmes projets qu'elle vient d'accomplir, nous avions été navrées de douleur à la vue des alarmes et des dangers dont l'Eglise et son Chef étaient entourés. En conjurant le Seigneur, avec une ferveur plus grande que jamais, d'éloigner ces périls et d'arrêter le bras des impies, nous avons cru que, pour exaucer nos vœux, Dieu exigeait de nous un sacrifice, le plus grand qui puisse être demandé à des mères : celui de leurs enfants.

Alors, après avoir prié bien longtemps, celles d'entre nous à qui Dieu avait donné des fils, leur ont dit : Mes enfants, vous avez ici un père qui a besoin de vos bras, mais bien loin, par delà l'océan, au centre du monde, vous avez un autre Père qui a sur vous des droits bien plus sacrés encore. Sa liberté et ses jours sont en danger : partez ; allez combattre, et, s'il le faut, mourez pour sa défense. Alors, nous leur avons dit adieu en leur cachant nos larmes et les déchirements de nos âmes.

Plusieurs d'entre eux sont morts en veillant à la garde du Vicaire de Jésus-Christ. Leurs mères n'étaient pas là pour leur fermer les yeux, mais elles se sont consolées en songeant qu'avant de mourir, ils ont reçu sa bénédiction, et que leurs cendres reposent parmi celles des martyrs ; et elles ont dit : nous irons les embrasser au ciel.

Un grand nombre de nos zouaves Canadiens étaient à Rome au moment de l'invasion Italienne. Ils ont combattu en braves jusqu'au dernier moment et ils ont fait de leurs corps un rempart autour du Vicaire de Jésus-Christ. Mais écrasés par le nombre ils ont été arrachés de ses pieds et chassés, comme des brigands, hors de l'Italie.

Maintenant que tout appui humain est enlevé au Chef de l'Eglise, il n'attend plus que du ciel sa délivrance. Comme au jour de la Passion, c'est l'heure des traîtres et la puissance des ténèbres. La montagne du Vatican est devenue une autre montagne du Calvaire. Pour nous, tandis que le Vicaire de Jesus-Christ souffre comme son divin maître, nous nous tenons, comme Marie, aux pieds de la Croix et nous pleurons et nous prions. Nous pleurons sur tant de blasphêmes et de sacriléges qui se commettent dans les lieux sanctifiés par le sang des martyrs et l'héroïsme des vierges et des confesseurs. Nous pleurons sur tant d'églises profanées, tant de reliques vénérables exposées aux insultes des impies. Nous pleurons sur ces malheureux qui persécutent l'Eglise et son Chef ; et nous prions pour eux, car ils savent bien ce qu'ils font.

Mais, surtout, nous prions pour la Sainte Eglise et son Auguste Pasteur ; nous ne cessons de faire monter vers le ciel nos prières, avec nos larmes et nos gémissements, afin que le Dieu des miséricordes abrége ces cruelles épreuves, confonde les desseins des méchants, brise la puissance des ténèbres et accorde à son Eglise et à son Chef bien-aimé des jours de liberté, de paix et de prospérité.

---

1 Cette adresse a été composée à la demande des Dames Catholiques de Québec. Nous ne saurions mieux terminer ces pages que par cette protestation de dévouement au Vicaire auguste de Jésus-Christ. Attaché de cœur et d'esprit à la Sainte Eglise, nous soumettons tous nos sentiments, toutes nos paroles à son jugement infaillible.

TABLE.

—

ENREG
qu

Toute personne qui, avant le 1er janvier 1876, expédiera à l'éditeur, M. Darveau, par la poste, dans une lettre *affranchie*, la somme d'une piastre et cinquante cents ($1.50), recevra *franco*, par la poste, les œuvres complètes de l'abbé Casgrain, formant les trois volumes suivants :

1° Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, 1 vol. in 8o.

2° Biographies Canadiennes, 1 vol. in 8o.

3° Légendes Canadiennes et œuvres diverses, 1 vol. in 8o.

Chaque personne qui enverra le montant de douze exemplaires recevra le treizième *gratis*.

Les conditions sont les mêmes pour le Canada et les Etats-Unis.

Adresser comme suit :

M. C. DARVEAU,

IMPRIMEUR,

Rue de la Montagne,

QUÉBEC.

76,
ans
cin-
ste,
ant

on,

es,

ze

et

e,